

PARODIE

DU

JUIF ERRANT.

IMPR. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
RUE DU NORD 8

PARODIE

DU

JUIF ERRANT

PAR

CH. PHILIPON ET LOUIS HUART.

---

300 vignettes par Cham.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1845

PROLOGUE, AVANT-PROPOS, TOUT CE QUE VOUS VOUDREZ.

Septembre finit, et l'histoire commence... Attention! la nuit va remplacer le jour. — Le ciel violacé est éclairé par un soleil blafard; nous sommes entourés de roches noirâtres, de montagnes bleuâtres, de nuages grisâtres, et à nos pieds viennent battre des vagues saumâtres; c'est assez peu folâtre!

Où diable sommes-nous?... Vous ne reconnaissez pas ce lieu?... Cela tient peut-être à ce que vous n'y aviez encore jamais mis les pieds!

Nous sommes au bout du monde, cher lecteur... Voilà où nous conduit l'auteur dès le commencement de son volume... Où nous mènera-t-il plus tard?

Marche, marche, marche, lecteur!

Nous voilà dans le *passage de Béring*, et, bien qu'il soit fermé, il y fait un froid du diable; les pauvres moineaux y ont un froid de chien et ils trouvent que le gilet de flanelle est parfaitement bien porté.

Les arbres eux-mêmes ont l'onglée la plus complète, les pierres s'y crevassent, ce qui est un signe évident d'engelures, et par conséquent les hommes qui se risqueraient à passer l'hiver dans ce pays seraient encore plus malheureux que les pierres.

Pourtant... chose étrange!... un Robinson des glaces est venu flâner par ici!

Une femme a passé par là-bas!

Le monsieur a de gros souliers ferrés... la grosse mère a des socques et un tartan... Ce sont des gens bien comme il faut.

Tout à coup il fait nuit!...

L'homme, à genoux, étend ses bras vers l'Amérique et vers la mère aux socques avec une expression de désespoir incommmmensurable. De son côté, la dame tend également ses bras vers le monsieur avec une expression non moins attendrissante... Mais ces quatre bras ne peuvent se joindre attendu qu'un cinquième bras les sépare... Il est vrai qu'il a cent lieues de long... c'est un bras de mer!

Voyant que décidément il leur est impossible de causer de leurs petites affaires, ces deux infortunées se désolent, — ils avaient dû venir de loin pour aviser ce lieu de rendez-vous si bien choisi, car il n'y avait pas d'indiscret aux alentours.

Aux gestes de désespoir du monsieur aux gros souliers ferrés, la dame répond en lui montrant la lune... qui, pour le moment, fait concurrence à une aurore boréale.

Qu'est-ce que tout cela signifie? — Marche, marche, lecteur!


FAIT
FROID

PREMIÈRE PARTIE DU ROMAN.

PREMIÈRE PARTIE DU ROMAN.

BARROCK.

Octobre touche à sa fin, — et l'histoire recommence.

Réattention!

Il va refaire nuit, une lampe à quatre becs remplace le soleil blafard de la Sibérie; nous ne sommes plus dans un pays de loups, — dans la patrie des ours blancs, mais nous n'en avons pas fini avec ces quadrupèdes, nous sommes en pleine ménagerie : — dans la ménagerie Barrock.

Barrock est un gaillard qui n'a pas volé son nom. C'est un banquiste religieux, un dompteur de bêtes *ad majorem Dei gloriam.* Il a, comme Van Amburgh, un philtre pour endormir les animaux féroces, — des secrets pour adoucir leurs mœurs et des *ficelles* pour les faire obéir. Ce philtre, l'histoire n'en donne pas la recette, mais nous la connaissons... C'est une décoction de *nénufar*, — les secrets sont des cottes de mailles,

des cuirasses et autres gilets de même flanelle, — les ficelles ne sont rien moins que des verges de fer rouge...

Barrock, ce vieillard respectable, est un vieux gredin, un vieux je ne sais quoi, qui a l'infamie de vendre des *Agnus Dei* — et de jolis contes à l'usage des grands et des petits enfants.

Son repaire est le grenier d'une auberge, et dans ce repaire on voit traîner çà et là des poignards, des carcans, des masques, des hallebardes et un faux col.



Barrock est, comme vous le voyez par le dessin de M. Cham, orné d'une belle barbe blonde; son teint est clair, ses cheveux sont jaunes, sa prunelle fauve, son nez en lame de couteau, et ses pommettes un peu saillantes... Vous le reconnaîtrez tout de suite pour un habitant des régions polaires, si vous avez quelquefois poussé vos promenades jusqu'au détroit de Béring... C'est un joli homme... pour ceux qui aiment ce genre de physique...

Dans le grenier il y a donc Barrock et ses petits couteaux, — sous le gre-

nier il y a une écurie, — dans l'écurie il y a des cages, — dans les cages il y a de grosses bêtes, — sur les grosses bêtes il y a probablement des... mouches qui les piquent, car elles se remuent comme des enragées, et Barrock serait sans doute fort mal venu pour le quart d'heure s'il voulait se livrer à l'apprivoisement de ses élèves...

Tout à coup les cris redoublent, et les élèves de Barrock font autant de bruit que vingt pensionnaires du conservatoire à la recherche de l'ut de poitrine.



« *Judas!* fais-moi l'amitié de te taire, » dit Barrock.

Brrruunnh! (Deuxième cri plus effroyable que le premier.)

« *Caïn!* crie Barrock, se tournant vers la trappe... si je l'attrape!... »

Brrrruuunnn! (Troisième cri plus effroyable que le deuxième.)

« *La Mort!...* Ah çà! décidément vous êtes ennuyeux à mourir... Je vais... » Au même instant un autre monsieur sort de la trappe; Barrock, enchanté de le voir en bonne santé, cause avec lui d'un tas de choses auxquelles vous ne comprendriez rien; nous ne les répétons pas, cela sera plus clair et beaucoup plus amusant. Mais qu'est-ce que cela signifie? Marche! marche!

LES VOYAGEURS.

Pendant que les intéressantes scènes qui précèdent se passaient à l'auberge du village de Mockern, trois personnes, attendues impatiemment par le saltimbanque Barrock, s'avançaient avec le calme de l'innocence tout le long, le long, le long de la rivière qui faisait tourner le moulin. L'eau de la rivière, la roue du moulin, les saules du rivage, l'or et l'azur de l'onde, l'or et l'azur du firmament, la sérénité du ciel, tout répand sur ce tableau champêtre un petit air infiniment *serein*.

Deux jeunes filles, à l'âge heureux de quatorze ans (air connu), chevauchaient sur un destrier, assises toutes deux dans une large selle à dossier formée par les saillies de l'humérus et du fémur de leur noble coursier. Un vieux de la vieille conduisait le cheval par la bride. — Un chien, encore très-reconnaissable pour appartenir aux races polaires que nous connaissons tous, marchait sur les talons de son maître.

Les deux fillettes étaient jumelles, — elles se ressemblaient comme... deux airs de Donizetti. L'une s'appelait *Rose*, et l'autre se nommait *Blanche*. Une troisième se fût appelée *Bleue*, cela eût été plus tricolore; mais cela ne fut pas. — Bénie soit la volonté de l'auteur de toutes ces choses! Les jeunes bicolores avaient les lèvres rouges comme un œillet, les yeux bleus comme la pervenche, le front blanc comme un lis, le nez rose comme... comme une rose. En trois mots, elles étaient adorables.

Non-seulement elles s'idolâtraient, mais encore, par un phénomène *psychologique*, *magnétique* et *fantastique*, tout entre elles était mutuellement ressenti et partagé; en un mot, il en était de ces deux jumelles comme des lorgnettes qui portent ce nom.

Le vieux grognard se nommait *Dagobert*, — le cheval avait nom *Jovial*, et le chien s'appelait *Rabat-Joie*. Ces trois derniers vivaient dans une intimité parfaite, et se faisaient mutuellement les plaisanteries qu'autorisent une vieille amitié et une grande conformité de caractère. Jovial, essentiellement facétieux, se plaisait à justifier son nom par de fréquentes petites risettes, laissant voir un magnifique râtelier qu'eût envié M. Désirabode. —



Souvent, dans ses accès de bonne humeur, il enlevait Rabat-Joie par la peau du dos, et Rabat-Joie enlevait à son tour son maître par la peau du sac, ce qui égayait nos trois amis, et leur faisait agréablement supporter les loisirs du voyage.

Vous voyez que le cheval est naturellement plus farceur qu'on ne le croit généralement dans la société.



Tout à coup le soldat, le cheval et le chien s'arrêtent et se prennent à pleurer... Ils venaient de reconnaître l'endroit où, dix-huit ans auparavant, s'était livrée la bataille de Leipzig... « Fatal souvenir! C'est là que j'ai entreposé monsieur votre père... il avait trente-six coups de sabre sur la tête et autant dans le ventre. Je n'en avais pas moins pour ma part... C'est ici que nous avons été pris... et... enfin... Mais nous causerons de tout ça plus tard... »

Au souvenir de leur papa, au souvenir de leur maman, les petites bicolores se prennent à pleurer aussi; Dagobert les console par ce raisonnement fallacieux : « Si vous vous chagrinez, ça fera de la peine à maman, et puisque des petites filles bien sages ne font jamais pleurer maman, il faut être gaies pour que maman soit contente. A propos! avez-vous votre médaille?

— Tiens, c'te bêtise, dit une des jumelles, elle est sacrée pour nous... »

Et elle tira de son gentil corsage une vilaine petite médaille de plomb qui offrait sur ses deux faces les inscriptions suivantes :

VICTIME	A PARIS,
DE LA COMPLAINTE	RUE MONTMARTRE, 121,
DU	J'AI PRIS UN
JUIF ERRANT.	ABONNEMENT D'UN AN.
—	—
Priez pour moi,	*Payez pour moi,*
S. V. P.	*S. V. P.*

« Qu'est-ce que cela veut dire? » s'écrie de nouveau le lecteur... « Marche, marche, marche! » répond l'auteur.

L'ARRIVÉE.

Malgré son apparence farouche, Barrock ne manquait pas d'intelligence, j'oserais même dire qu'il en avait beaucoup, si cela n'était pas trop incompatible avec une *apparence farouche.*

On se doute bien (ajoute l'auteur) que, dès *longtemps avant sa conversion, Barrock s'était familiarisé avec les mœurs des bêtes féroces.* Le *Constitutionnel* trouve sans doute cette précaution indispensable pour entrer chez les jésuites de Fribourg...

Quoi qu'il en soit, Barrock attendait nos voyageurs avec anxiété...

La nuit était venue, comme au prologue et comme au premier chapitre.

Tout à coup il écouta. Cet homme avait l'oreille fine comme une aiguille...

La nuit était venue (*ter*).

« Goliath!

— Bourgeois !... répondit une voix de bois.

— Ici...

— Me voilà ; j'apporte de la viande. »

Bientôt un fort bel homme sortit de la trappe ; il avait six pieds, une tête énorme, un front bas et saillant, l'air bestialement sauvage et se nommait *Goliath*. C'était encore un saltimbanque, un mangeur de viande crue, un géant de la foire.

« Où est le couperet ? dit-il en laissant choir un morceau de viande qu'il portait à la force des dents, où est le couperet ?



— Ça ne te regarde pas, répondit Barrock.

— J'ai une faim d'enragé et mes bêtes aussi...

— Ça ne te regarde pas, reprit Barrock.

— Mais les bêtes vont crever et moi aussi...

— Ça ne te regarde pas... Allume le réchaud. Que fait le vieux bonhomme?

— Maître, il savonne les bas des deux petites filles.

— Où?

— Sous le porche.

— C'est bon...

— Ah!... mais j'ai faim!

— Allume ton réchaud, fais cuire... ta barre de fer et va voir chez le bourgmestre si j'y suis... » Goliath exécute les ordres de son maître; il allume donc un immense réchaud, et, au milieu d'un tas de charbons et de fumerons, il fourre ce qu'on lui a dit de faire rissoler... une barre de fer, — puis va se promener pour se donner encore un peu plus d'appétit.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire? » demande le lecteur. « Marche, marche! » répond toujours l'auteur.

C'était, ma foi! vrai; le vieux de la vieille savonnait imperturbablement.



Si l'on songe aux habitudes militaires, on ne s'étonnera pas du tout de ce qui peut paraître surprenant au premier abord... Le soldat est naturel

lement porté vers la blanchisseuse et la bonne d'enfant; Dagobert avait particulièrement cultivé cette classe intéressante et s'était, à son école, perfectionné dans l'art du repassage.

Mais c'est ici le cas ou jamais de vous narrer la petite historiette à laquelle Dagobert devait le nom facétieux dont il était affublé.

On s'était crânement battu tout le jour, ce qui n'avait pas empêché la nuit de venir. — Vous remarquerez qu'elle revient périodiquement à tous les chapitres, ce qui leur donne une petite couleur locale une peu chouette.

La nuit était venue...

François Baudoin, grenadier à cheval de la garde impériale, avait reçu une profonde égratignure, — vulgairement nommée coup de sabre, — sur la cuisse, ce qui avait profondément endommagé sa culotte de peau...

La nuit était venue...

Le grenadier jugea ce moment propice à réparer du coup le réparable outrage... En d'autres termes, il sortit ses bottes et son *inexprimable*, qu'il se mit à repriser... car il avait aussi fréquenté une payse qui lui avait enseigné l'art de la couture.



Tout à coup... Nous avons beaucoup de *tout à coup...* Tout à coup une fusillade retentit, et le cri : A cheval ! se fait entendre.

Le vieux de la vieille

Arrête son coursier, saisit ses javelots

et sa culotte... Mais, dans sa précipitation bien excusable, il la fourre à l'envers, oublie ses bottes et se bat comme un héros...

Après cette escarmouche dans laquelle le grenadier s'était distingué par sa culotte et son courage, le capitaine éprouva le plus vif désir de l'embrasser en tête de la colonne.

Qu'on juge de la surprise du capitaine et de ses cavaliers quand ils virent ce bel homme s'avancer à cheval, la culotte à l'envers et les jambes *imbottées!*

« *Ventre-saint-gris!* s'écria l'officier, tu fais comme le feu roi Dagobert, tu mets ta culotte à l'envers!... »

« Le capitaine daignant plaisanter, ses soldats ne crurent pouvoir se dispenser de trouver son bon mot charmant, et tout l'escadron se mit à rire avec une telle force que les Prussiens en prirent les armes.

Depuis ce jour mémorable, notre grenadier continua de porter les culottes et le surnom de *Dagobert.*

Dagobert était sous le porche de l'auberge, occupé à savonner, savonner, savonner de toutes ses forces...



A ce moment, le vieux Barrock arriva, et s'étant approché du soldat, il lui tint à peu près ce langage:

Eh bonjour, monsieur du Tonneau;
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!

Dagobert fronça le sourcil, mais ne lâcha pas son savonnage.

« Vraiment, si votre ramage
Ressemble à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois!... »

Dagobert se retut.
Etonné de ce silence, Barrock reprit :
« Je ne me trompe pas, vous êtes Frrrrançais.

Je reconnais ce militaire,
Je l'ai vu sur le champ d'honneur ;
Un mouvement involontaire
Près de lui fait battre mon cœur... »

Dagobert resta muet comme une carpe; ce que voyant, Barrock recommença de plus belle à l'asticoter, le molester, disons le mot propre, à l'*ennuyer* de toutes ses forces, jusqu'à ce que Dagobert, perdant patience, lui dit en le regardant entre les deux yeux: « Allez vous faire.... lanlaire! » Après quoi il se remit à savonner, savonner, savonner. Mais cela ne faisait pas le compte du saltimbamque; il revint à la charge et lui dit: « Décidément, vous êtes un drôle, un ppppolisson, un brigand de la Loire... »



Dagobert, patient comme un ange, prit son baquet, fit son paquet et porta plus loin le siége de ses opérations hydrauliques.

Barrock le suivit et recommença ses provocations.

Dagobert mourait d'envie de lui administrer un savon monstre; mais il se contenait. — Cependant le diable n'y perdait rien... Pour se calmer, s'étourdir et se distraire, le vieux de la vieille se mit à chanter cette romance bien connue :

« Un soldat, la veille des Rois,
Fit un grand boucan chez un bourgmestre;
Un soldat, la veille des Rois,
Fit un grand boucan chez un bon bourgeois.
Il. . . . . »

(Nous supprimons la fin du couplet, parce que le public n'est pas encore àla hauteur de ce naïf langage... Il y viendra!)

Des buveurs, attirés par la curiosité, s'approchèrent des deux vieux et rétablirent entre eux une apparence d'harmonie.

Le jésuite dissimula, et Dagobert se rendit à l'écurie de Jovial, et grande fut la stupéfaction de notre vieux brave, lorsqu'en entrant dans l'écurie il aperçut, au lieu de cheval, un véritable *porc-épic!*



C'était Jovial dont la frayeur avait hérissé tous les poils.

Un affreux rugissement apprit à Dagobert que le voisinage des bêtes fé-

roces causait la terreur de Jovial; il le conduisit dans une autre écurie et se dirigea vers la chambre des deux jumelles.

Les jeunes bicolores occupaient une petite chambre mal éclairée, mal meublée et mal fermée.

Rabat-Joie veillait sur elles.

Elles causaient en attendant Dagobert.



« Crois-tu qu'il vienne encore cette nuit?

— Oui, car hier il nous l'a promis...

— Quel bonheur qu'il nous aime toutes deux!...

— Oui, que serait devenue celle qu'il eût délaissée ?... »

Ce dialogue moral est entrecoupé de petits effets mélodramatiques tels qu'une fenêtre qui s'ouvre toute seule, — des carreaux qui se brisent d'eux-mêmes, — d'un bruit étrange qui se fait entendre derrière la porte, — tout cela est interrompu par l'arrivée de Dagobert.

Il est pâle comme un homme qui a une grande émotion morale ou une forte colique; il s'assied près du lit des enfants... il a quelque chose de secret à leur dire...

Elles ont aussi un secret à lui apprendre...

Toute la société se trouve donc pour l'instant dans une anxiété générale, y compris Rabat-Joie qui s'apprête, qui dresse les oreilles pour ne pas per-

dre un mot de la conversation, bien que, de son côté, il n'ait pas le plus petit secret à conter.



Où diable l'auteur veut-il en venir? Marche, marche! lecteur.

Passons donc, s'il vous plaît, au chapitre suivant, qui nous révélera tous les fameux mystères de Sibérie, auprès desquels ceux de Paris ne sont pas grand' chose.

LES CONFIDENCES.

« Figure-toi, Dagobert, dit une des petites bicolores, que voilà deux nuits de suite que nous avons la visite d'un beau blond.

— Fichtrrrre ! s'écria Dagobert.

— Oui, blond avec des yeux bleus, longs... comme un roman à la mode.

— Saprrrrebleu ! fit Dagobert.

— Oh ! ne te fâche pas; si tu connaissais notre Gabriel, tu l'aimerais comme nous... C'est tout le portrait de M. Hyacinthe du théâtre des Variétés, et



comme nous tu voudrais en rêver toutes les nuits... C'est notre bel ange gardien.

— Ce n'était donc qu'un rêve! s'écria Dagobert... Ah! tant mieux donc... Votre rêve m'a donné un fameux cauchemar!... Mais, assez causé du beau blond; je suis venu ici pour vous parler de monsieur votre père, auquel il est arrivé des choses bien plus étranges dans sa vie. Faut vous dire d'abord que votre père est un général qui, comme vous savez, avait été nommé par l'empereur duc de Ligny, parce qu'il avait manqué d'être tué à la bataille de Montmirail. C'est un fait historique; *le Constitutionnel* en a fait mention.

« Votre père, le général, avait épousé une Polonaise à Cracovie, ce qui ne l'avait pas empêché, quelques mois après, de la planter là pour aller se battre, histoire de se distraire. — Un jour qu'il était en face de la bouche d'un canon prussien qui allait avoir l'impolitesse de lui cracher au visage un tas de mitraille, se voyant exposé à un feu si violent, le général se croyait frit, lorsqu'un bourgeois vient se placer tout à coup entre le canon et votre père, et reçoit, sans sourciller, cette effroyable décharge.



« Vous pensez que notre homme était mort? point du tout, la mitraille n'eut pour effet que d'épousseter sa redingote!...

« Je vous laisse à juger de la stupéfaction du général, d'autant mieux que ce bourgeois, qui venait ainsi de lui sauver si miraculeusement la vie, était sans doute fort pressé et allait dîner en ville, car il s'éloigna aussitôt, sans

laisser seulement le temps à votre père de le remercier et de lui offrir un petit verre.

« Après la bataille de Waterloo, le général, qui avait bien le plus charmant caractère, mais qui éprouvait toujours le besoin de taper sur quelqu'un, passa dans les Indes où il se mit à défendre les Indiens contre les Anglais.

« Aussi je n'ai pas besoin de vous dire que votre père se couvrit derechef de gloire, et il n'eut dans les Indes que de la satisfaction, sauf qu'un jour, dans une charge très-précipitée, il dégringola, lui et son cheval, dans un ravin.



« Voilà, mes enfants, tout ce que j'avais à vous révéler pour l'instant sur votre famille! »

UNE MAUVAISE PLAISANTERIE FAITE A JOVIAL.

Pendant ce récit palpitant d'intérêt, de bien étranges choses se passaient dans l'écurie où étaient renfermés le tigre, la panthère, Goliath, Barrock et autres animaux féroces.

Barrock avait reçu mission d'un comité directeur, que vous connaîtrez plus tard, de retarder de quelques jours l'arrivée de Dagobert à Paris. — Il y allait du repos du monde peut-être!

Que fait alors Barrock? Il ne trouve rien de mieux que de ménager un tête-à-tête entre Jovial, le cheval de Dagobert, et la panthère noire de Java.



La panthère noire, à l'inverse des habitués des restaurants à 32 sous, adorait le bifteck de cheval, et l'infortuné Jovial fut dévoré en un clin d'œil.

Puis, cette opération culinaire terminée, Barrock fit rentrer la panthère dans sa cage en se servant de sa fameuse badine, son *riding-stick* d'acier qui chauffait depuis le commencement du roman, sans qu'on sût pour quel usage.

Dagobert, entendant les suprêmes hennissements de ce pauvre Jovial, qui pour l'instant l'était peu, accourt à la défense de son quadrupède et saisit Barrock à la gorge, dans l'intention bien évidente de se procurer la satisfaction de l'étrangler.



Puis, changeant tout à coup d'opinion, Dagobert, qui venait de réfléchir que le cadavre de Barrock ne lui serait d'aucune utilité pour faciliter ses moyens de transport jusqu'à Paris, se mit tout bonnement à crier à la garde et au commissaire, afin que le dompteur de bêtes féroces lui rendît un autre cheval.

LE BOURGMESTRE.

Le commissaire de police de l'endroit ne tarda pas à arriver, bien qu'on fût au milieu de la nuit; mais il vint avec la mauvaise humeur d'une autorité réveillée dans son premier sommeil.

Néanmoins il se mit à procéder à l'interrogatoire de Dagobert, en lui demandant tout d'abord ses papiers. — Les gendarmes de tous les pays n'ont pas d'autre manière de commencer la conversation; c'est monotone, mais c'est utile.

Dagobert monte pour chercher ses papiers dans son havre-sac. Enfer et damnation! le sac est vide comme une caisse de société en commandite : pendant que la panthère éventrait Jovial, Goliath éventrait le havre-sac!

Furieux de cette série de mauvaises plaisanteries, Dagobert voit bien qu'il ne lui reste plus qu'une chose à faire, c'est de quitter au plus vite cette désagréable auberge du Faucon blanc, et, comme il perd tout en ce lieu,

du moins il ne veut pas perdre la carte, aussi se sauve-t-il avant de prendre le temps de la demander à son hôtelier.

Avant de fuir, Dagobert veut cependant se passer une petite fantaisie, c'est d'administrer un énorme coup de talon de botte au bourgmestre et à Barrock.



Cela fait, Dagobert se met en route avec la prestesse d'un agent de change



qui va visiter Bruxelles; mais en ayant soin d'entraîner à sa suite Rose et Blanche, qui, pour le moment, sont jaunes de peur.

Aussi, que diable Dagobert était-il allé faire dans ce diable d'hôtel du Faucon blanc? Pour notre compte, nous ne lui pardonnons d'y être entré que grâce à la manière délicate dont il en sort sans prendre la peine de demander le cordon au portier!

Ami lecteur, si tu veux suivre Dagobert, Barrock et M. Eugène Sue, — marche! marche! marche!

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

En route, ma pauvre plume, marche, marche, marche!

Voyez pourtant un peu ce que c'est que la fatalité! Il y a dix-huit cent



quarante-quatre ans, un Juif a la malheureuse idée de se faire condamner à courir sans cesse; M. Eugène... sue à le suivre; nous prenons aussitôt la piste de M. Eugène Sue, et enfin vous-même, cher et innocent lecteur, vous nous suivez pas à pas!

Que de châtiments pour une seule faute!

LES ORDRES.

A moins d'être excessivement peu curieux, vous n'êtes pas sans vous être dit plusieurs fois, depuis le commencement de la présente et véridique histoire : « Ah çà ! qui diable fait donc ainsi mouvoir tous ces personnages si divers, quelle est la main qui tire la ficelle et qui fait gesticuler tous ces obéissants polichinelles ? »

Nous allons vous dévoiler le *Séraphin* de ce drame à marionnettes ; — quand nous disons Séraphin, ce n'est pas qu'il ait le moindre rapport avec un ange, — il est noir, mais encore plus diable.

Rassemblez tout votre courage, si vous en avez, et qui n'en a pas à une époque où tout le monde est au moins voltigeur de la garde nationale !

D'ailleurs, vous avez lu les *Mystères de Paris*, n'est-ce pas ? Eh bien ! que pouvez-vous risquer de plus ? le *Maître-d'Ecole, Tortillard* et *Bras-Rouge* ont dû vous... bronzer les nerfs. Et puis, si le *taff* venait... — Plaît-il ? — Je dis

si le *taff*, la frayeur, la terreur, c'est un mot très-*nature* oublié dans les dix premières éditions des *Mystères*, mais qui sera sûrement rétabli dans la onzième ; si le *taff* venait à vous saisir, dites-vous à vous-même ce que disait ce bon curé de campagne à ses auditeurs pleurant comme des veaux après un sermon sur l'enfer... « Allons ! faut pas pleurer comme ça... que diable ! c'est peut-être pas vrai... »

Êtes-vous prêts ? — vous ne tremblez pas trop ? — Bon ! en ce cas je vous révèle que nous sommes au beau milieu de la rue des Ursins, dans le cabinet d'un jésuite !

Et quel jésuite ! — c'est à la fois un tigre, un renard, un hibou, un cloporte et un serpent. Vous voyez que c'est un rare morceau d'histoire naturelle. Mais ce n'était pas trop pour plaire aux abonnés du *Constitutionnel*, que l'ancienne rédaction avait blasés depuis longtemps sur les araignées mélomanes, les veaux à onze pattes et les serpents de mer.

Cet aimable particulier se nomme Rodin, ce qui rime très-richement avec gredin, et vous prouve qu'en dépit du proverbe, la rime marche bien souvent avec la raison. — Ce gredin, non, je veux dire ce Rodin, est occupé



en ce moment à lire les lettres que lui écrivent les jésuites des quatre parties du monde, lesquels jésuites sont tous occupés pour le moment à une

seule chose, à empêcher les descendants d'une certaine famille de se trouver à Paris le 13 février 1832, — jour du grand bal Musard.

Seulement le lieu de rendez-vous est rue Saint-François, 3; je ne connais pas beaucoup personnellement saint François, mais ce doit être encore un jésuite; — il n'est pas jusqu'à ce gueux de n° 3 dont je me méfierai à l'avenir. Quant au n° 13, il y a longtemps que j'ai mon opinion sur lui, et si la vôtre n'est pas encore fixée sur les chiffres cabalistiques, consultez l'*Almanach prophétique de* 1845...

Les sept descendants de cette famille mystérieuse ont toujours été en parfait accord, cela tient peut-être à ce qu'ils ne se sont pas vus depuis cent cinquante ans... Et l'infâme Rodin, dont nous vous donnons à la page précédente le portrait pris au daguerréotype, veut que ces personnages continuent à ne pas se voir davantage; c'est pourquoi il emploie tous les moyens, y compris les bêtes féroces et les bourgmestres, pour retarder l'arrivée à Paris des jumelles à la médaille, et des autres individus qui ont reçu pour héritage la petite médaille en plomb que vous savez.

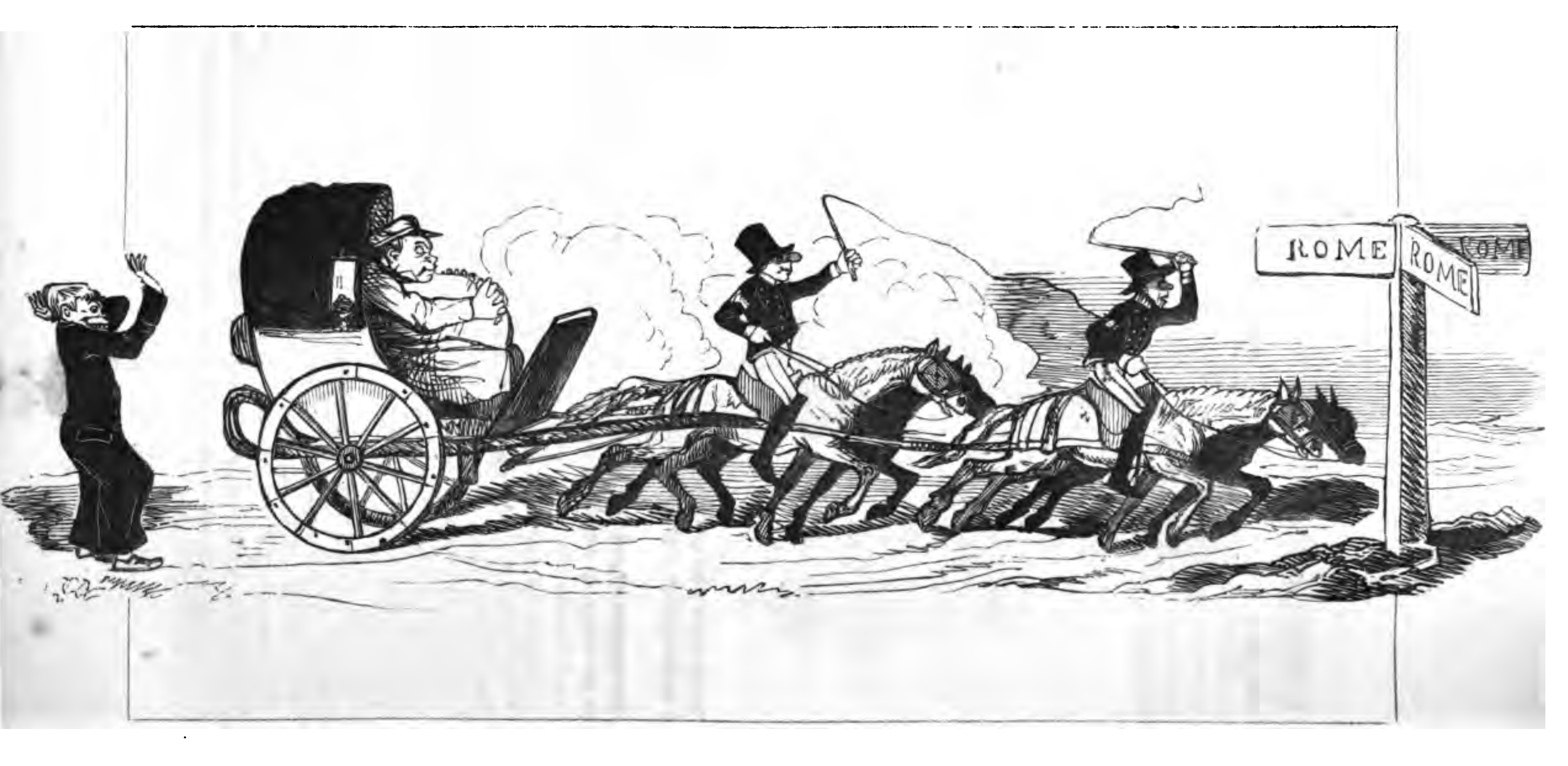
Ce gredin de Rodin n'est pas jésuite en chef, il a pour supérieur un nommé d'Aigrigny, ancien colonel de hussards!

Je m'étais souvent demandé ce que font les colonels de hussards quand ils deviennent vieux; — le *Constitutionnel* nous l'apprend: ils se font jésuites!

A peine l'ex-colonel d'Aigrigny, pour le moment général des jésuites, a-t-il expédié toutes ses lettres, que lui-même en reçoit deux. — L'une l'appelle auprès de sa mère mourante, en Normandie, — l'autre lui enjoint de partir immédiatement pour Rome.

Notre personnage est fort embarrassé, mais pourtant il se montre bon fils, et il obéit à sa mère... l'Eglise. Il fait atteler des chevaux de poste au premier cabriolet de place qu'il rencontre, et fouette, cocher!

Il est vrai que rien n'aurait empêché ce monsieur d'aller au Vatican en passant par la Normandie, puisque tous les chemins conduisent à Rome.


ROME
ROME
ROME

LES ÉTRANGLEURS.

Du milieu de la rue des Ursins, nous passons au milieu de l'Asie, où se trouve un autre descendant de la fameuse famille aux petites médailles de plomb.

Ce personnage, que les jésuites ont également le plus grand intérêt à empêcher de faire un voyage d'agrément à Paris pendant le carnaval de 1832,



est le fameux prince Djelma, type le plus parfait de l'élégante jeunesse indienne, et président de l'*Eléphant-club* de Batavia.

Le correspondant des jésuites à l'île de Java ne trouve rien de mieux, pour retenir le prince Djelma dans sa patrie, que d'attacher à ses pas un *étrangleur*.

Java!!!... pays hideux et magnifique, rempli de reptiles, de poisons subtils, d'arbres splendides et de chauves-souris parfumées; terre peuplée d'adjectifs, montagne de superlatifs superposés, volcan d'antithèses clinquantes, Bonjour, Java! bonjour!...

Djelma, disons-nous, avait à ses trousses un étrangleur.

La société des étrangleurs de l'Inde a été établie d'une manière anonyme et en commandite pour exploiter les cous de tous les voyageurs. Ces véritables amis de la strangulation étranglent par partie de plaisir, uniquement pour tuer le temps, comme d'autres au whist ou aux dominos.

Un lacet à la main, ils s'embusquent derrière un buisson, et attendent



une victime, n'importe laquelle : le premier bourgeois venu qui passe de ce côté pour aller dîner en ville.

Le nombre de personnes qui disparaissent ainsi chaque année dans l'Inde est immense, et de l'avis du *Constitutionnel*, la secte des étrangleurs est presque aussi dangereuse que celle des jésuites.

Cette opinion est respectable puisqu'elle est consciencieuse.

En sa qualité de flâneur perpétuel, le Juif errant ne pouvait manquer de passer un jour près d'un de ces buissons dangereux. Aussi a-t-il été étran-

glé; mais, pour répondre dignement à cette plaisanterie, il fait la farce de revenir de temps en temps saluer, pendant le jour, l'Indien qui lui a passé la corde au cou, et de plus, il est son cauchemar pendant la nuit.



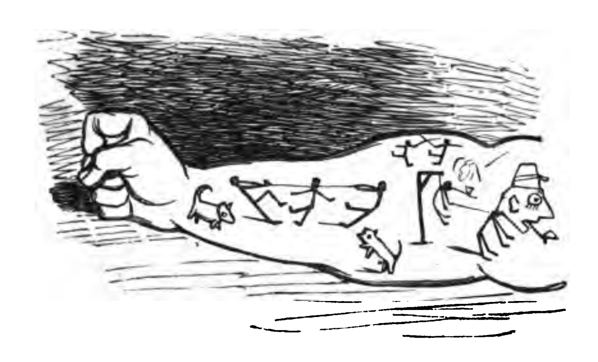
Oui, pendant la nuit, Farina l'étrangleur rêve un tas de bêtises fatigantes; l'étranglé lui sourit, l'étranglé le bénit, l'étranglé lui fait des mamours et de la morale quintessencielle. Farina pleure, Farina crie, Farina sue comme un bœuf, mais ne se corrige pas de son défaut et se remet, le lendemain, à étrangler de plus belle, tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature...

Du reste, ne craignez pas pour la vie du jeune et brillant prince Djelma,

auquel vous vous intéressez déjà vivement, pour peu que vous soyez comme moi; mais je dois franchement l'avouer, je suis un peu bête (sous ce rapport), je m'intéresse à Dagobert et à ses deux jumelles, à M. le maréchal Simon, que je n'ai pas l'honneur de connaître, à Djelma, à la famille Baudoin, à Rabat-Joie, à Mlle de Cardoville, à Mlle Mayeux, à Gabriel; j'éparpille mon intérêt dans toutes les parties du monde, tant et si bien que je ne sais souvent plus où le retrouver.

Nous parlions donc de Djelma. Il serait par trop désagréable de perdre ainsi coup sur coup deux connaissances qui de prime abord nous sont devenues si chères. — A peine si nos yeux sont séchés depuis le trépas de notre pauvre ami Jovial, ce serait par trop triste de repleurer de nouveau sur notre ami Djelma.

L'étrangleur qui a été envoyé en mission près de lui a seulement pour mission de lui tatouer le bras pendant son sommeil de la manière ci-contre.



Ce tatouage agréable est le signe distinctif de tous les affiliés à la société anonyme des étrangleurs, moyen qui me semble fort ingénieux pour éviter les recherches des commissaires de police indienne.

C'est absolument comme si les voleurs de Paris convenaient entre eux de porter une plaque à leur boutonnière.

Une fois Djelma tatoué sans qu'il s'en doute, le correspondant des jésuites prévient les sergents de ville de Batavia qu'il a découvert un des principaux chefs des étrangleurs.

Pour donner encore plus de vraisemblance à la dénonciation, notre jésuite, sous un prétexte de rendez-vous avec le général Simon, fait trouver notre jeune prince tatoué auprès des ruines d'un temple qui sert de lieu de réunion au club des étrangleurs.

C'est là que chaque nuit ces amateurs se rendent compte de leurs exploits, font l'addition des défunts de la journée, et rient aux éclats au souvenir des grimaces faites par leurs victimes. — Vous voyez que c'est une société très-gaie.

A peine l'innocent prince est-il arrive auprès de ces gueux, qu'une patrouille de gardes nationaux de Java entoure la société, et tout le monde est fait prisonnier.



Une fois pincé, Djelma a beau protester de son innocence : son tatouage dépose contre lui ; et comme il paraît que dans l'Inde on commence à se civiliser, et qu'on a adopté la procédure française, notre jésuite se dit que le



prince en aura au moins pour quinze mois de détention préventive avant de prouver qu'il n'est pas de la secte des étrangleurs.

Mais revenons en Europe, et quittons cette île de Java, où pour distraction les hommes étranglent et les femmes jettent leurs enfants aux crocodiles, — toujours d'après le *Constitutionnel.*



LES NAUFRAGES.

Pour le moment, nous sommes en Picardie, auprès de Saint-Valery, et dans le château de Cardoville, appartenant à la comtesse de Saint-Dizier... Vous ne connaissez peut-être pas cette dame?... ni moi non plus... Ça ne fait rien ; entrons toujours.

Voici que nous retrouvons dans ces lieux cet intrigant de Rodin, qui vient se présenter d'une manière pateline à l'intendant du château pour le prier d'espionner ses maîtres.

Ces jésuites ont des espions partout, et depuis que je lis le *Juif errant*, je ne confierai plus rien à ma portière... pas même la clef de ma cave, pour peu que j'aie des bouteilles de bordeaux : elle serait capable de les boire à la santé des jésuites.

Pendant que Rodin fait ses propositions pour avoir une correspondance en Picardie, objet qui manquait à la maison de la rue des Ursins, voici tout



à coup qu'il s'élève une tempête effroyable et comme on n'en avait encore jamais vu... dans le feuilleton du *Constitutionnel*.

Ah! quelle tempête! Je vous la narrerais avec tous ses détails... si cela devait seulement me rapporter cinquante centimes de plus; mais je ne tiens pas à tirer à la ligne. — Tous les auteurs n'ont pas la même raison pour se montrer sobres de descriptions.

Je me contenterai donc de vous dire que des fenêtres du château on aperçoit la mer, et, sur cette mer, deux vaisseaux qui, pour le quart d'heure, sont fort mal à leur aise. Jugez alors de la position des personnes qui sont dedans. A propos! devinez un peu quels sont ces passagers... Mais c'est inutile; je vous le donnerais en mille que vous finiriez toujours par jeter votre langue aux caniches, pour nous servir du grand style du grand siècle du

grand Louis XIV, et j'aime mieux vous dire que sur l'un des navires se trouve Dagobert et dans l'autre Djelma.

Comme ça se rencontre, n'est-ce pas? — Voilà Rodin, qui se croit bien tranquille, et qui, grâce à ses correspondances et à ses moyens ingénieux, était persuadé que les parents à la médaille de plomb ne pourraient pas se trouver à Paris le 13 février 1832; eh bien! en dépit des bourgmestres, des bêtes féroces et des étrangleurs, voici que les deux sœurs, plus le prince indien, que je soupçonne être au moins leur cousin, se trouvent en même temps sur les côtes de France; — il est vrai qu'ils ne s'y trouvent pas bien.

Je vous dirais bien comment le prince et comment Dagobert ont échappé aux embûches de leurs ennemis, à Java et en Allemagne; mais à quoi bon? ils sont sauvés, et c'est si important!

Quand nous disons qu'ils sont sauvés, c'est que nous avons foi dans la Providence et dans M. Eugène Sue. Tous les héros de notre histoire ne peuvent pas être arrivés sur les côtes de France rien que pour se noyer; ce ne serait pas la peine d'avoir fait un si long voyage, et ce ne serait pas la peine surtout que Djelma se fût enfui de sa prison à l'aide d'un pur-sang qui franchissait l'espace.



Du reste, quelque merveilleux que fût ce coursier, il n'avait pas conduit Djelma jusque sur les côtes de France; — non, à Batavia le prince l'avait échangé contre un bateau à vapeur, qui était meilleur encore.

La mer était dégoûtante... Des lames d'eau d'un vert cul-de-bouteille, marbré de blanc, ondulent sur la bande rouge de l'horizon.

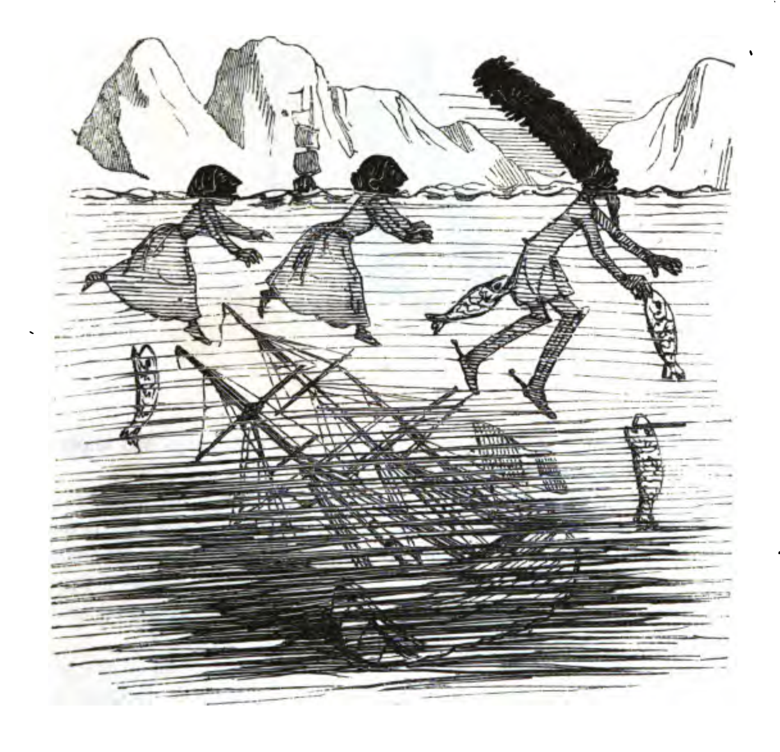
Les nuages sont d'un noir bitumineux très-malpropre, le vent les balaye,

et le soleil, pâle des événements qu'il prévoit, va se coucher aux antipodes, mais non sans jeter en partant un regard oblique sur cette mer en tourmente.

Eh! eh! voici une petite description dont je ne suis pas mécontent. — Et vous?

Les deux navires dansent une affreuse cachucha; jouets des lames, poussés par la tempête, tirés par la marée, roulés par les vagues, ils sont, comme nous l'avons dit, dans une position bien désagréable.

Tout à coup, les deux navires s'abîment, et nos héros se sauvent, en tirant leur coupe, comme ils peuvent!



Ce cher Rodin, voyant tout cela de sa fenêtre et sans se déranger, criait : « Ils se sauveront, ils ne se sauveront pas! »

Il ne se doutait guère quels étaient les personnages qui barbottaient ainsi

dans l'Océan, aussi je vous laisse à imaginer la surprise de notre homme lorsque, dans le naufragé qui arrive le premier dans le château de Cardoville, il reconnut Dagobert, le vieux grenadier de la garde impériale, qui,



à la manière dont il fit son entrée, semblait sortir du corps non impérial des tritons ou autres amphibies plus ou moins fabuleux.

Mais ce n'est pas tout. Non-seulement Djelma, qui vient de Java, — Dagobert et les jumelles, qui arrivent de la Saxe, — Gabriel, qui revient d'Amérique, se sont trouvés, à un jour donné, sur un même point donné, et ont bu le même bouillon également donné, mais encore, — ô Providence, voilà bien de tes coups! — ils se sont tous sauvés et sauvés seuls, parmi quelques centaines de passagers!... C'est là de la chance!...

Non, je me trompe, quelqu'un s'est sauvé avec eux, c'est un de nos bons étrangleurs, l'ami Farina. L'équité nous oblige d'ailleurs à déclarer que Farina l'étrangleur n'est point le marchand de vulnéraire que vous connaissez tous.

Farina s'était échappé des mains de la patrouille, avait étranglé le commissionnaire chargé par le correspondant javanais d'une lettre pour ce pauvre M. Rodin que nous voyons si contrarié à l'heure qu'il est, et par la lecture de cette dépêche s'était mis dans le secret des jésuites. Nos neuf ou dix

héros, y compris Rabat-Joie, qui n'est pas le moins amusant de la société, se trouvent donc réunis au château de Cardoville, où nous allons les laisser sécher pour nous transporter à Paris.

Mais ne vous impatientez pas, ils ne tarderont pas à nous y rejoindre; tous ces gaillards-là voyagent crànement vite. Et Dagobert, sans argent, sans papiers, sans cheval, sera cependant arrivé avant nous, soyez-en sûr.

LA RUE BRISE-MICHE.

Grâce à M. Eugène Sue, la rue aux Fèves est devenue immortelle; voici maintenant que la même illustration est décernée à la rue Brise-Miche !

C'est dans cette rue, au nº 5, qu'est situé le domicile politique de la famille Dagobert, qui se compose de la mère Dagobert, crème des mères; du fils Dagobert, crème des fils, et de la voisine Mayeux, crème des voisines et des bossues !

Si j'avais donné congé de mon domicile en temps utile, j'irais immédiatement louer un appartement rue Brise-Miche, nº 5, tellement cet immeuble est bien habité.

La mère Dagobert a passé son temps, depuis dix-huit ans, à faire dire des messes à Saint-Méry, pour le retour de son mari. Le fils Dagobert, qui ré-

pond aussi au nom d'Agricol Baudoin, est un jeune homme remarquable, qui a la double profession de serrurier et d'homme de lettres.

Pendant toute la semaine il lime, et le dimanche il rime : — ce qui nous ferait croire assez volontiers que notre jeune homme est en fait de poésie de la force de M. Fichet, et en serrurerie à la hauteur de M. de Lamartine.

Quant à la Mayeux, c'est encore un type excessivement remarquable : c'est une couturière comme on en voit peu et une bossue comme on n'en



voit pas, c'est-à-dire qu'elle est tellement bonne, tellement vertueuse (en le prenant dans son sens le plus séraphique, car autrement elle n'aurait pas grand mérite, vu le petit nombre de membres du Jockey-Club qui s'acharnent à la séduire), tellement vertueuse, disons-nous, qu'elle mériterait qu'on inventât en sa faveur de nouveaux prix Monthyon.

En attendant, je vous engage vivement à donner tous vos bas à repriser à M[lle] Mayeux; on ne saurait trop encourager la vertu.

Maintenant que vous connaissez toute la famille, assistez à la touchante entrevue du père et du fils Dagobert. Agricol n'avait pas vu son père depuis

dix-huit ans, mais il le reconnut immédiatement à son bonnet à poil, le seul qui existât encore en Europe.



Les embrassements aussi tendres que suffoquants firent oublier à Dagobert toutes ses nombreuses mésaventures, y compris le bain infiniment



trop complet qu'il venait de prendre récemment en compagnie des demoiselles Simon et d'une foule de merlans.

Agricol n'est pas seulement homme de lettres et de serrures; à ces deux professions libérales il en joint une troisième plus libérale encore, qui consiste à ramener *gratis* chez leurs maîtresses les caniches égarés dans les rues de Paris. O philanthropie! tu n'es pas un vain nom, et serais-tu bannie du reste de la terre qu'on serait certain de te retrouver rue Brise-Miche!

Du reste, comme l'ont dit les deux plus grands moralistes de notre patrie, Larochefoucauld et Bilboquet : « *Un bienfait n'est jamais perdu.* »

Un soir, Agricol a reconduit à une jeune marquise du faubourg Saint-Germain un petit chien qu'elle avait égaré, et comme cet animal était affreux, tout naturellement elle l'affectionnait beaucoup. En récompense honnête de sa peine, Agricol ne voulut accepter qu'une simple fleur (un *crinum amabile*, plante bulbeuse), car voilà comme nous sommes, nous autres serruriers, non, je veux dire gens de lettres, nous reconduisons les caniches à domicile, puis nous nous contentons d'un *crinum amabile*, plante bulbeuse.

Si M. Eugène Sue aime beaucoup à nous dépeindre des types d'hommes extraordinaires, il ne néglige pas non plus les types de chiens non moins extraordinaires.



Nous avons déjà fait connaissance avec *Rabat-Joie*, qui fait partie de cette belle race du Nord, si connue... des habitants du Groenland; puis est arrivée *Lutine*, chienne de la marquise, puis vient le roquet ci-dessus, appartenant à la princesse de Saint-Dizier, et qui nécessairement jouera aussi son rôle dans cette histoire; — je parle du roquet.

Après ça, dans sa visite à Mlle Adrienne de Cardoville, Agricol a gagné mieux qu'une plante bulbeuse, car il a gagné une protectrice qui lui a dit : « Quand vous aurez besoin de moi, jeune serrurier, ma porte vous sera toujours ouverte, sans que vous ayez à employer le moindre rossignol. »

Par un hasard que je ne crains pas de qualifier de bizarre, il se trouve que Mlle Adrienne de Cardoville est aussi une descendante de cette fameuse famille du 13 février 1832. Elle possède aussi une petite médaille de plomb, à laquelle notre jeune marquise nous semble même faire fort peu attention jusqu'à présent. Il est vrai qu'elle a bon nombre d'autres joyaux, et ça l'excuse de n'avoir pas encore songé à porter sa médaille en féronnière.

En sa qualité de serrurier, Agricol espérait bien n'avoir jamais rien à démêler avec la police, mais sa profession d'homme de lettres était plus dangereuse sous ce rapport. Tous les gouvernements sont toujours si disposés à protéger les poëtes, qu'ils leur offrent mieux volontiers des logements gratuits dans les Bastilles et autres prisons plus ou moins d'État.

Le jésuite Rodin, furieux de l'arrivée de Dagobert à Paris, et ne pouvant rien sur ce vieux bonnet à poil, pas même lui faire monter sa garde en qualité de garde national, imagine de faire au moins arrêter Agricol qui avait composé un *Chant pour les ouvriers*, — arrestation très-facile en tout les temps, et surtout en 1832, époque d'empoignante mémoire!

Agricol, fort de son innocence, commence tout naturellement par prendre



la fuite et court auprès de sa jeune et jolie protectrice pour qu'elle essaye de le tirer de ce mauvais pas.

S'en tirera-t-il? — c'est ce que vous apprendrez plus tard. Si nous vous disions tout maintenant, vous seriez capable de ne pas continuer votre souscription, et c'est ce que nous voulons éviter — dans votre intérêt, bien entendu.

Nous vous révélerons cependant encore pour l'instant que, tout en poursuivant Agricol, ce vieux gredin de Rodin ne perd pas de vue les deux intéressantes jumelles, et en sa qualité de renard-hibou-serpent, il ne cesse pas de les couver sous son œil de vautour!



Je trouve que c'est palpitant d'intérêt... Êtes-vous comme moi?

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LE COMPLOT DE LA JÉSUITESSE.

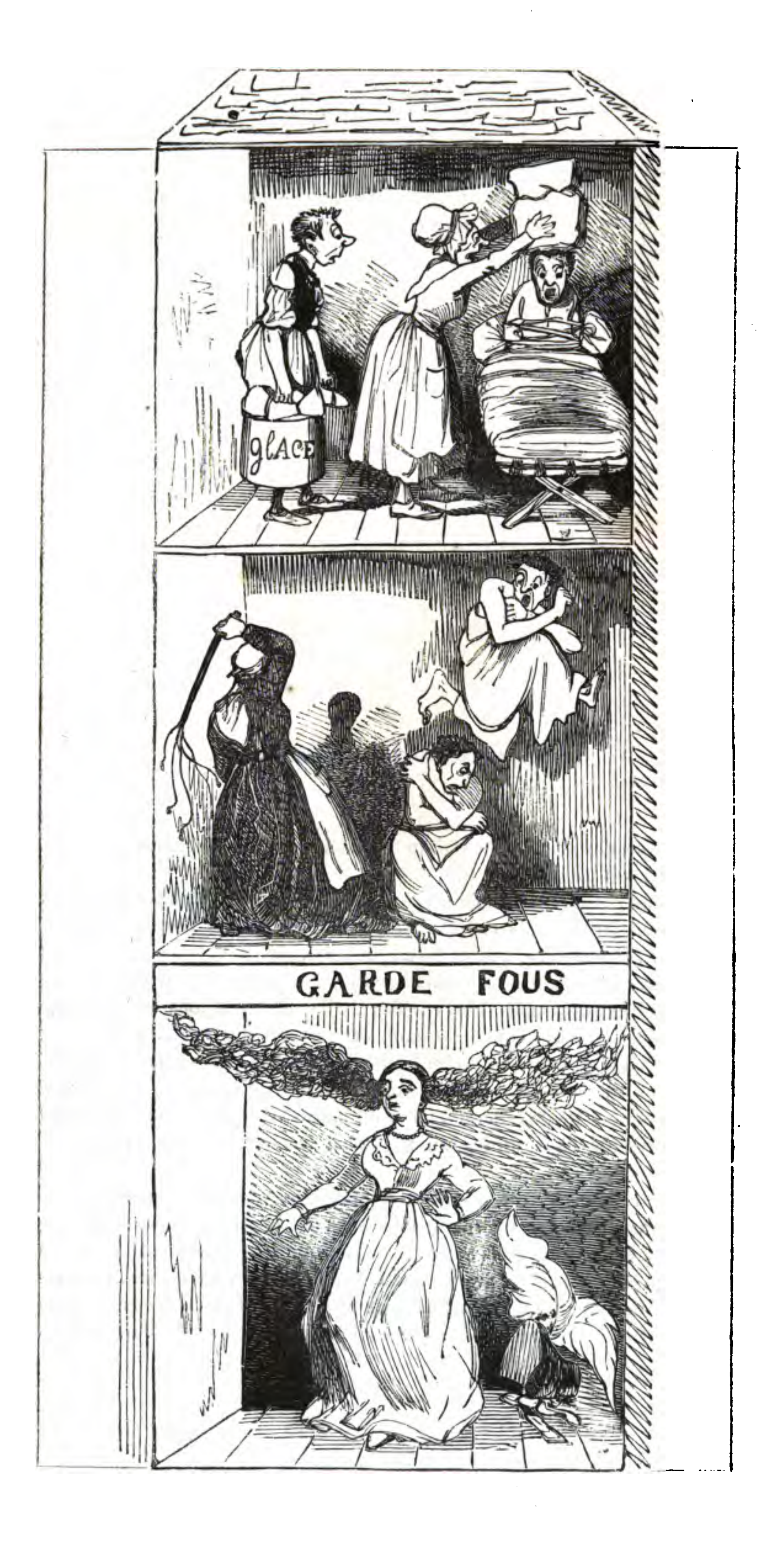
Avez-vous des nerfs, cher lecteur ou adorée lectrice? — Vous avez des nerfs; ah! tant pis, ah! tant pis!

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de les tendre le plus possible, car je vais vous raconter des choses capables de faire dresser des cheveux sur votre tête, si toutefois vous en avez... des cheveux.

Nous avons déjà fait connaissance avec les Rodin, les d'Aigrigny et une foule d'autres paroissiens de la rue des Ursins. Eh bien! tous ces disciples de saint Ignace ne sont que de la Saint-Jean auprès d'une *jésuitesse!*

A l'aspect d'une jésuitesse, le *Constitutionnel* ferait le signe de croix et crierait: *Vade retro, Satanas!* à moins pourtant qu'elle ne vînt pour prendre un abonnement. — Règle générale, on ne dit jamais *vade retro* à une personne qui se présente dans un bureau de journal avec cette intention pieuse et louable.

Grâce à cette drôlesse de jésuitesse de princesse, vous allez voir une jeune fille enfermée dans une maison de fous, deux autres jeunes filles claquemurées dans un couvent, trois autres...... Mais que dis-je! imprudent que je suis; si je vous révèle à l'avance tout ce qui vous fera frissonner, vous ne frissonnerez plus du tout quand viendra le moment de vous livrer à ce divertissement. — Je ne vous dirai donc plus rien, sinon que dans tout ce



glace
GARDE FOUS

que vous allez voir vous ne verrez pas le *Juif errant*, ce qui fait qu'il continue plus que jamais à donner son nom à tout l'ouvrage de M. Eugène Sue : il faut avouer que c'est un drôle de corps, — pas M. Eugène Sue, — le Juif errant.

Ceci posé, je recommence le récit que je vous ai déjà entamé. Pour vous mettre au courant de la conversation, fouillez dans vos souvenirs.

Vous saurez donc que la jésuitesse de Saint-Dizier, tante de Mlle Adrienne de Cardoville, a résolu de faire interdire sa nièce, qui contrecarre tous ses projets; et l'abbé d'Aigrigny vient de son côté pousser à la roue de la voiture qui doit entraîner cette jeune fille loin de l'hôtel Saint-Dizier, lorsqu'il apprend que Mlle de Cardoville s'apprête à faire venir dans ce même hôtel le jeune Djalma, ce prince indien qui porte toujours sa médaille à la boutonnière, à l'instar d'un simple commissionnaire parisien.

La princesse de Saint-Dizier convoque donc un conseil de famille qui doit juger la conduite de Mlle de Cardoville, conseil infernal qui a eu l'idée de faire enfermer Adrienne dans une maison d'aliénés, sous prétexte qu'elle dépense un argent fou.



L'un des juges de l'état mental de notre jeune personne est l'abbé d'Aigrigny, qui arrive cette fois sans soutane, en redingote noire bien ajustée à la taille et taillée par Humann.

Bref, sous le jésuite perce l'ancien colonel des hussards; ainsi, toutes les fois que vous rencontrerez un monsieur ayant une redingote noire ficelée, dites-vous : voilà un jésuite. De même que si vous rencontrez un individu ayant un habit marron ou gros bleu, — encore un jésuite!

Méfiez-vous surtout du paletot noisette! toujours un jésuite!

L'autre personnage appelé à jouer un rôle très-important dans ce conseil de famille, c'est le docteur Bedainier, *externe* des hôpitaux et de la congrégation de Paris.



Voici le portrait de ce médecin, et quand vous rencontrerez dans les rues un énorme bonhomme taillé sur ce modèle, dites-vous plus que jamais : voilà un jésuite!

Lepeintre jeune est un des membres les plus actifs de l'ordre de Loyola. Il dit que non; mais c'est un gros dissimulé.

Le conseil de famille qui doit délibérer sur le sort d'Adrienne se compose en outre de deux ou trois gueux subalternes dont il est inutile de faire passer les noms à la postérité.

Mlle Adrienne, coiffée comme toujours de la manière la plus fantastique, est donc amenée devant madame sa tante, qui se met à l'interroger et à lui faire le compte réellement fabuleux de tout ce qu'elle dépense en rubans, en brosses à dents, en pommade philocome, en eau de Cologne, en créosote Billard et autres parfums plus ou moins orientaux.

Le fait est que Mlle Adrienne de Cardoville ne se refusait rien de tout

ce qui pouvait flatter ses sens — honnêtement, s'entend : — elle s'environnait jour et nuit des choses les plus agréables à l'œil et au nez.

Elle ne pouvait souffrir pour femmes de chambre que des jeunes filles belles comme des amours et s'appelant Florette ou Cynthia. — Pour rien au monde elle n'aurait pris un portier camus ; — ses mouchoirs ne se lavaient que dans l'eau de Portugal ; — dès la pointe du jour des pastilles du sérail monstres brûlaient sur sa cheminée, et pour oreiller elle avait, la nuit, un immense sachet odoriférant capable d'asphyxier un fort de la Halle.

La jésuitesse, qui tenait à exalter le plus possible Mlle Adrienne, qui naturellement n'avait déjà que trop la tête près du bonnet, se mit à l'asticoter, l'asticoter, comme jamais ça ne lui était arrivé. — Elle tenait absolument à lui faire dire quelques bêtises que le notaire pût enregistrer pour servir de lettre d'entrée dans une maison de santé ; — mais, par extraordinaire, Adrienne restait assez calme, et se contentait de tirer la



langue à sa respectable tante, en nièce bien apprise. Pourtant, lorsque la jésuitesse arriva au chapitre du jeune prince indien, pour lequel Adrienne s'apprêtait à faire de nouvelles dépenses, et à qui elle avait déjà adressé un costume complet de mamamouchi pour remplacer celui qu'il avait perdu

dans la tempête, — à ce moment, disons-nous, notre jeune fille s'anima, et se mit à pérorer et à gesticuler ni plus ni moins qu'un avocat qui défend la



veuve et l'orphelin, — ou qui l'attaque, — car alors il gesticule et pérore encore davantage, puisque la cause est mauvaise.

La colère de la jésuitesse arriva à son paroxysme lorsque Adrienne annonça que non-seulement elle s'apprêtait à recevoir dans l'hôtel Saint-Dizier le prince indien, le jeune homme à la plaque, mais encore deux autres personnes également plaquées, les filles du maréchal Simon.

Comme c'était régalant pour ces pauvres jésuites d'apprendre que tous les personnages qu'ils faisaient pourchasser, tatouer et même dévorer dans toutes les parties du monde, allaient se trouver réunis à Paris juste le 13 février, et juste dans l'hôtel Saint-Dizier!

L'abbé d'Aigrigny était coquelicot de fureur, et ne cessait de se dire tout bas : Saperlotte! ça ne peut pas se passer comme ça!

Tout à coup, la conversation fut interrompue par un laquais qui vint annoncer qu'un commissaire demandait à parler à l'instant à Mme la princesse de Saint-Dizier. Sensation générale! — Tableau!

C'était bien un commissaire de police qui attendait à la porte du salon, un commissaire de police pour de bon, entouré d'une écharpe tricolore et orné en outre d'une cravate blanche, d'un nez rouge et de lunettes bleues, nuances parfaitement assorties avec l'écharpe.



Le commissaire annonça qu'il venait à la recherche du nommé Agricol, que l'œil de la police avait vu entrer dans l'hôtel, et qui, n'en étant pas sorti, devait peut-être s'y trouver encore. — Il n'y a rien de fort sur le raisonnement comme un commissaire.

Adrienne dissimula son trouble, toujours en jeune fille parfaitement élevée, et se contenta de dire : « Que l'on cherche partout, je m'en moque pas mal ! »

Le fait est qu'elle était fort émue ; mais elle comptait bien que l'on n'irait pas dénicher Agricol dans le trou aux rats où elle l'avait fourré. — Pauvre petite chatte, comme elle s'abusait !

Adrienne ne savait pas que l'œil de la police voit clair jusque dans les réduits les plus obscurs, surtout quand cet œil porte des lunettes bleues, et

le commissaire n'avait pas commencé sa tournée depuis dix minutes, qu'il avait déjà flairé l'infortuné forgeron.



Aussitôt un garde municipal fut appelé, et il se mit à extraire Agricol du trou dans lequel il était inclus depuis quelque temps.

Nous devons dire, à l'honneur du fils de Dagobert, qu'il fit une résis-



tance digne de la vieille garde avant de se rendre; mais le municipal était un malin qui savait parer toutes les bottes.

Je vous laisse à imaginer la joie du conseil de famille, qui était encore en permanence, lorsqu'à tous ses griefs il put en ajouter un nouveau contre Adrienne!

On pouvait lui passer d'avoir dans sa chambre à coucher des pastilles du

sérail, des pots de giroflées, et même un *crinum amabile*, plante bulbeuse ; mais avoir sous son lit un jeune homme intitulé Agricol, c'était vraiment un caprice de jeune fille qui passait toutes les bornes de la botanique.

Après ce nouvel incident, qui lui donnait tant de force, la jésuitesse rentra dans le salon en jetant un coup d'œil d'intelligence à tous ses associés, et ça voulait dire : Nous pouvons risquer le grand coup !

Ce grand coup était de faire enfermer Adrienne, mais il s'agissait de l'amener, sans qu'elle s'en doutât, dans une de ces maisons dites de santé, parce qu'elles sont à l'usage des malades.

Ce fut le docteur Bedainier qui se chargea de l'affaire. Il vous faut dire que ce gros jésuite avait toujours fait semblant de protéger Adrienne : aussi fut-ce à lui que s'adressa la candide jeune fille pour protéger à son tour Agricol.

Le docteur Bedainier était médecin d'un ministre; Adrienne le supplia de faire des démarches auprès de ce personnage; bien plus, elle demanda à aller lui parler elle-même.

Le docteur offrit de la présenter immédiatement, et Adrienne, prenant à peine le temps de mettre un chapeau orné d'une légère plume, se mit en route pour suivre avec la plus grande candeur ce gros fourbe de Bedainier.



Ayez donc confiance dans les médecins ! — Ma parole d'honneur, c'est à dégoûter des pharmaciens eux-mêmes !

UNE MAUVAISE FARCE DE MÉDECIN.

Il faisait nuit sombre (règle générale : quand il arrive quelque chose d'extraordinaire aux jeunes filles, il fait toujours nuit). La voiture du docteur



s'arrêta devant une porte de médiocre apparence, et notre rusé jésuite

voyant que cet hôtel de ministre semblait peu somptueux à Mlle Adrienne, lui assura que depuis la révolution de juillet, les ministres apportaient la plus



grande économie dans leurs dépenses et ne coûtaient pas plus de douze mille francs par an à l'État. Une fois entré dans une antichambre assez triste, le docteur dit qu'il allait prévenir son ami le ministre. — Il laissa la jeune fille toute seule, et alors elle entendit d'étranges bruits; il lui sem-



blait que dans toutes les chambres voisines on dansait la polka en poussant des cris qui ne sont pas de l'école de M. Cellarius. — Mlle de Cardoville

eut peur, elle se mit à crier au secours et à la garde. — Hélas! elle ne se doutait guère de la sorte de *garde* qui allait arriver!

C'était une effroyable mégère armée d'un martinet, qui venait faire connaissance avec la nouvelle pensionnaire amenée par le perfide Bedainier. A cet aspect horrible, Adrienne, qui n'aimait que le joli, détourna la tête en



recriant de plus belle: A la garde! à la garde! ce qui fit qu'il en arriva deux nouvelles, toujours armées du même instrument inventé pour les habits, mais que des médecins philanthropes appliquent également à leurs malades. Toutes ces femmes, s'imaginant qu'elles avaient affaire à une folle furieuse, ne trouvèrent rien de plus convenable que de lui mettre une camisole de force, autre invention philanthropique et calmante.

L'infortunée jeune fille sentit sa chevelure tout entière se dresser d'hor-

reur sur sa tête! C'était l'unique consolation qui lui restait dans la circonstance.



Une fois bâillonnée et camisolée, Adrienne se tint tranquille, et le docteur de l'établissement se frotta les mains en se disant : « Voilà ma cure qui commence. »

Le lendemain matin, le gros jésuite vint trouver Adrienne comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé entre eux, et il lui dit de l'air le plus tranquillement affectueux, comme s'il venait la visiter dans son ravissant bou-

doir de l'hôtel du faubourg Saint-Germain : « Eh bien ! comment avons-nous passé la nuit, ma petite chatte ? »



COMMENT, DANS LA FAMILLE DAGOBERT, TOUTES LES TÊTES SONT MISES A L'ENVERS.

Si, de la maison des fous, nous allons à la rue Brise-Miche, nous ne trouverons pas de scènes plus capables de nous réjouir le cœur, c'est-à-dire que c'est encore plus triste, si c'est possible.

Pour peu que vous teniez à vous mettre à l'unisson avec tous les personnages que vous allez visiter, tirez votre mouchoir, ne fût-ce que pour le prêter à Mme Dagobert, ou à la Mayeux, ou à Rose, ou à Blanche, ou même à Rabat-Joie, qui, tout chien qu'il est, pleure comme un veau. C'est encore une qualité particulière à cette belle race du Nord.

Le papa Dagobert est parti pour Chartres, où il avait probablement affaire, car je ne le soupçonne pas assez gastronome pour avoir entrepris ce voyage rien que pour acheter un pâté de Strasbourg.

Depuis le départ de Dagobert, tout le monde se désole rue Brise-Miche, 1° à cause de l'arrestation d'Agricol; 2° vu que toute la société n'a pas un

sou vaillant; 3° attendu que le confesseur de Mme Dagobert a menacé cette respectable mais vieille bécasse de femme de la damnation éternelle, si elle



ne profite pas de l'absence de son mari pour mettre Rose et Blanche dans un couvent où l'on doit achever leur éducation religieuse, que le vieux grenadier avait oublié de commencer.

C'est encore un tour de Rodin, qui veut séquestrer les filles du maréchal Simon à l'instar de Mlle de Cardoville, toujours relativement à la fameuse médaille.

Saperlotte! si vous avez une médaille quelconque dans votre tiroir, je vous conseille bien de vous en défaire au plus vite; on ne sait pas quel

désagrément ça pourrait vous procurer par la suite. C'est à faire frémir quand on y pense!

N'y pensons pas.

La femme Dagobert lutte cependant, pour la première fois de sa vie, contre la volonté de son confesseur, car elle sait que son mari aime Rose et Blanche encore plus que ses moustaches, plus que ses bottes à l'écuyère, plus même que son bonnet à poil, et alors, depuis le matin, cette femme, au milieu de toutes ces incertitudes, se décide enfin franchement à une seule chose, — c'est à repleurer!

Toujours en compagnie de toute la société, si nous pleurions aussi un peu, hein! qu'en dites-vous?—Mais non, ça nous retarderait trop, allons toujours.

Voici un commissionnaire qui arrive tout à coup dans la chambre légèrement marécageuse de la famille Dagobert.—Il apporte une lettre du vieux grenadier, qui annonce... quoi? qu'il a perdu sa bourse et qu'il est en plan



au milieu des malles dans le bureau des messageries Laffitte, mais peu gaillard.

En conséquence, Dagobert prie sa famille de venir le dégager vivement,

attendu qu'une société de sacs de nuit et de bourriches d'huîtres n'est pas le fait d'un homme qui se respecte.

Hélas! hélas! à cette triste nouvelle, la Dagobert rerereplеure de plus belle. Pas un monaco à la maison, et un mari en gage! — Le fait est que c'est là une position sociale que je serais vivement tenté de qualifier d'emberlificotante.

Heureusement que la Mayeux a une idée, c'est d'aller demander à Mme sa tante, demeurant rue des Blancs-Manteaux, de vouloir bien lui prêter une quinzaine de francs.

La Mayeux sait que cette excellente parente ne refuse jamais ce service, pour peu qu'on lui donne en nantissement quinze fois la valeur de l'argent prêté... et prêté à douze pour cent. — Et de plus, quand on vient pour se libérer de cet onéreux service, il faut encore absolument qu'on montre sa reconnaissance!

La jeune fille se met donc à rouler sa bosse du côté du mont-de-piété,



après avoir mis en paquet trois jupons, une paire de bottes, un couvert en métal d'Alger argenté par Ruoltz, un vieux parapluie, enfin tous les objets précieux qui lui tombent sous la main.

La Mayeux est donc en train de trottiller avec son paquet, lorsque tout à coup, et toujours à l'instigation des jésuites, la pauvre petite bossue est



empoignée par un sergent de ville, comme suspectée d'avoir la *bosse du vol!* — horrible calembour; — mais que voulez-vous? les sergents de ville ne sont pas de la force des brigadiers de gendarmerie, demandez plutôt à Bilboquet.

Moins heureuse que l'illustre saltimbanque, l'infortunée Mayeux prit le chemin de la prison et ne s'arrêta pas en route. — Elle fut complétement fourrée dedans!

Les jésuites s'imaginaient que du moment où on ne pourrait pas trouver d'argent pour payer la place de Dagobert, ce vieux brave resterait éternellement en plan dans les bureaux de la diligence.

Mais pas du tout : pleins de confiance dans sa bonne mine et dans sa mauvaise redingote, les commis laissèrent partir Dagobert, qui commençait

à les ennuyer beaucoup, et notre homme vint lui-même rue Brise-Miche chercher l'argent qu'on lui faisait attendre si longtemps. Dagobert n'avait pas encore grimpé son escalier qu'un autre commissionnaire venait le prier de tirer à son tour d'embarras la pauvre Mayeux, qui était en plan chez le commissaire de police du quartier.

A peine si, dans sa colère, Dagobert prit le temps de s'appliquer un coup



de poing sur le bonnet à poil, puis il courut expliquer à la justice que la Mayeux, loin d'être une voleuse, était la jeune fille la plus vertueuse de la rue Brise-Miche.

Le commissaire s'empressa dès lors de faire relâcher la Mayeux, son couvert, ses bottes et son parapluie, puis il administra ce qu'en terme gouvernemental on nomme un suif au sergent de ville qui avait eu le tort d'empoigner si légèrement une fille innocente. Puis notre sergent, désavoué ainsi en homme public, fut sans doute félicité en particulier par notre

commissaire, qui lui dit : « Empoignons, empoignons, il en reste toujours quelque chose ! »



Pendant que Dagobert est en train de réclamer sa Mayeux et ses bottes, les jésuites ne perdent pas leur temps ; et voyant que tout est perdu s'ils ne brusquent pas l'aventure, ils expédient à Mme Dagobert la femme de confiance de la princesse de Saint-Dizier, Mme Grivois, qui vient réclamer Rose et Blanche au nom du confesseur, pour les conduire au couvent, qui doit décidément faire leur bonheur.

Mme Dagobert ne peut pas résister à cette dernière attaque, et du moment où on lui parle de flammes éternelles, elle grille du désir de voir partir Rose et Blanche à l'instant même pour la pieuse maison où on veut bien les recevoir. Seulement, voyez la malice de la vieille jésuitesse de

Grivois, elle fait croire aux jeunes filles qu'elle les emmène chez une des parentes de leur père, le maréchal Simon.



Rabat-Joie, apprenant qu'on va chez une personne de la famille, veut absolument être de la partie, et se met à suivre obstinément Rose et Blanche; il prétend même monter dans le fiacre; mais comme Mme Grivois

l'en chasse avec impolitesse, il suit la voiture avec cette intelligence si commune dans sa race... qui est si rare.



En attendant, voilà nos deux pauvres jeunes filles livrées aux mains de leurs ennemies!

Rassurez-vous pourtant. — Moi j'ai encore bon espoir : si Rabat-Joie a suivi le fiacre et s'est crotté comme un vulgaire barbet, c'est qu'il avait son idée. — Il rumine quelque chose, laissons-le ruminer. En attendant, il se



passe la fantaisie d'étrangler un ennemi, l'affreux roquet de Mme Grivois. Ne donnons pas une larme à sa mémoire!

La journée de Dagobert était déjà suffisamment émaillée d'émotions, mais une bien plus terrible encore lui était réservée à son retour dans ses lares de la rue Brise-Miche!

A peine eut-il ouvert la porte, qu'il ouvrit ensuite les bras pour presser

contre son cœur les deux filles du maréchal Simon ; mais il eut beau tendre les bras, Rabat-Joie lui-même ne vint seulement pas se précipiter dans ses jambes.

Furieux, et soupçonnant quelque trahison, Dagobert, dont la tête commençait à être à l'envers, mit son épouse à l'instar de sa tête, puis la regar-



dant fixement, lui dit de sa plus grosse voix : « Ousque t'as mis Rose et Blanche ? »

La femme Dagobert, à cette question aussi terrifiante qu'attendue, se mit à croiser les mains comme une sainte de bois, et garda le silence le plus obstiné, suivant les ordres de son confesseur.

Dagobert, usant toujours des droits du code civil impérial, édition des

grenadiers à cheval, se mit à resecouer son épouse de plus belle,—mais il avait beau secouer, secouer, il ne tombait pas une parole.

Notre homme voyant bien qu'il ne pourrait tirer absolument rien d'une femme aussi peu bavarde, résolut de s'adresser immédiatement au commissaire de police dont il venait de faire l'agréable connaissance, pour qu'il employât son autorité et son écharpe à lui faire restituer les deux objets qu'on venait de lui subtiliser.

Le magistrat, profondément surpris de ce rapt singulier et de ce mutisme de vieille femme plus singulier encore, croit dans le premier instant que Dagobert sort de chez le marchand de vin, et il est sur le point de lui dire: « Mon brave, vous avez bu! »

Mais Dagobert insiste tellement, donne des détails si précis, que le com-



missaire de police fait venir chez lui Mme Dagobert, l'interroge... Silence!... La réinterroge.... même réponse. Alors il se décide à empoigner cette dame pour que le procureur du roi s'en mêle.

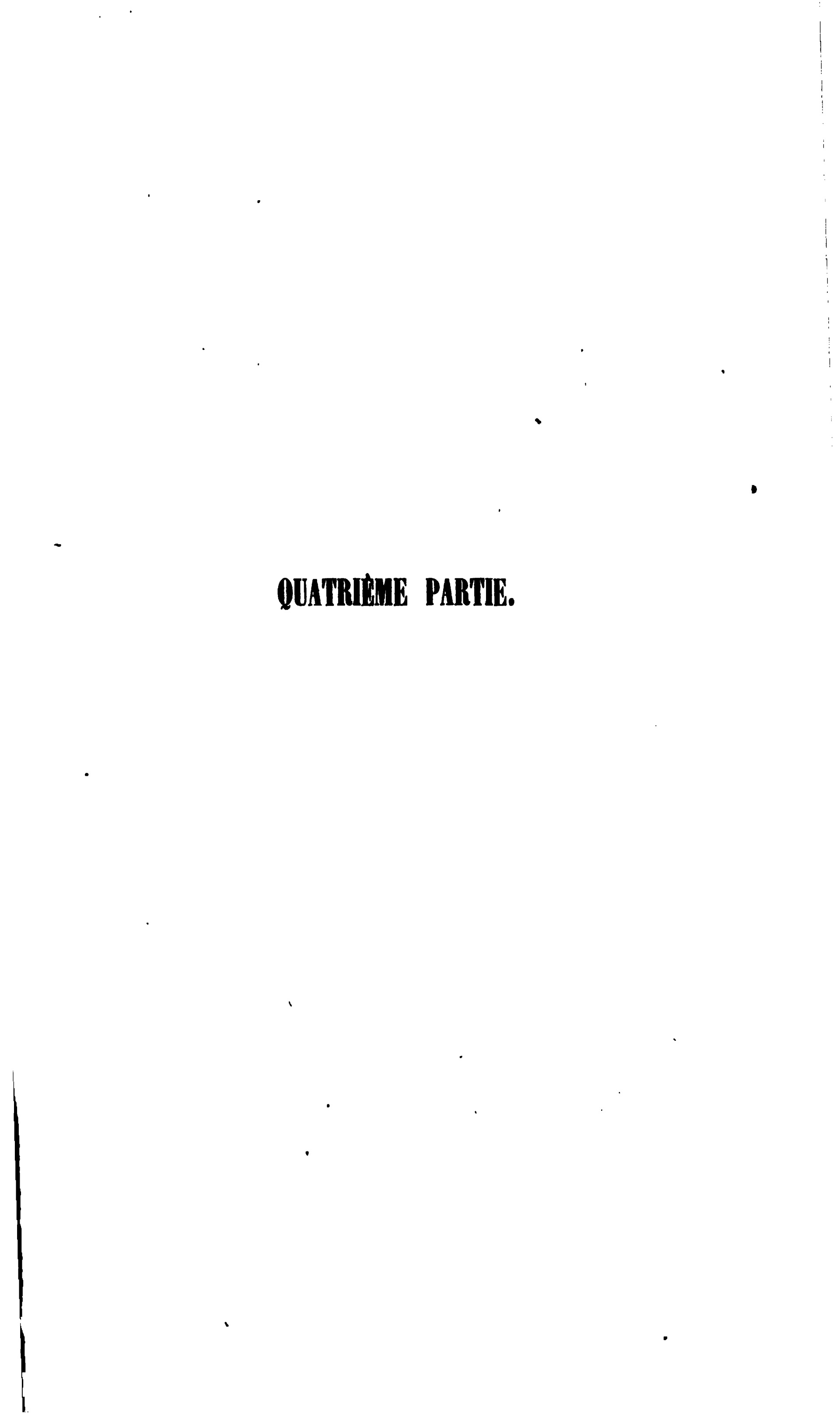
Récapitulons un peu toutes les personnes mises sous les verrous dans le

courant de ce volume.... Nous avons Agricol, Adrienne de Cardoville, la Mayeux, Rose, Blanche et la Dagobert!

Est-ce tout?... Je dois en avoir oublié encore quelques-uns.

J'espère qu'en voilà des arrestations, et on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de contagieux comme l'exemple, car voici que tout à coup je sens naître en moi l'irrésistible désir de m'arrêter moi-même!

Et je m'arrête!...



QUATRIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LA REINE BACCHANAL.

La vue de tant d'infortunes, rue Brise-Miche, me brise le cœur. C'est l'heure de déjeuner; je pleure comme un bœuf à la mamelle, et j'éprouve un besoin de consolation qui me conduit tout naturellement au restaurant du *Veau qui tète.*

Ciel! quel enfer!

La place du Châtelet est envahie par les masques sortant du Prado et des autres bals champêtres de tous les quartiers de Paris.

Ce sont des *Turcs* de la rue Mouffetard,

Des *marquis* du faubourg Saint-Antoine,

Des *bergères* de la rue Pierre-l'Escot,

Des *arlequins* de la Râpée,

Des marquises *pompadours* du carré Saint-Martin.

Ce n'est partout que rubans fanés, fleurs idem, visages dito, satins passés,

velours de coton, galons de similor, paillettes, oripeaux, guenilles, crudités et nudités à faire rougir la gendarmerie départementale.

Des *pierrots*, des *pierrettes*, qui jabottent comme des pies, nous apprennent que la mascarade qui débouche du quai est celle de la reine Bacchanal!

Cette nouvelle troupe est mieux costumée, mieux ficelée que les autres; c'est qu'elle est composée de gens comme il faut.

C'est d'abord *Céphise Bacchanal*, ex-couturière (sœur de la Mayeux); c'est ensuite *Couche-tout-nu*, ex-forgeron, aujourd'hui *loupeur;* puis *Nini-Moulin*, étudiant de vingtième année; *Rose-Pompon*, étudiante en droit, en médecine et en n'importe quoi; puis les *lariflas*, les *flambards*, les *chicards*, les



chicandards, les *balochards*, les *tortillards*, tous pairs de France en herbe, ferblantiers, référendaires, cordonniers, auditeurs au conseil d'Etat, calicots, etc., etc.

Bref, la place du Châtelet offrait en ce moment un coup d'œil excessive-

ment remarquable, et dont l'habile pinceau de notre grand artiste *Cham*, un des plus illustres élèves de *M. Ingres*, pouvait seul retracer le tableau.

Cette toile a été commandée par l'empereur de Russie; mais nous avons obtenu, à force de prières et de roubles, l'autorisation d'en faire exécuter une copie sur bois pour la France.

Heureuse France! sauras-tu dignement apprécier ton bonheur? —Nous l'espérons, car sans cela ce ne serait pas la peine de nous être mis en frais de tant d'argent et de bois.

Place! place à la reine Bacchanal et à sa cour! criait la foule, et le cortége royal s'avança. C'étaient d'abord quatre rosses tirant un landau de louage; — dans ce landau, la majesté du jour souriant à son peuple, donnant des poignées de main et chantant la Mère Gaudichon avec cette grâce qui ne saurait abandonner les rois,—tant qu'ils sont rois.

Puis, quatre autres rosses traînant le landau de Couche-tout-nu, mari de la reine; gaillard robuste et bien découplé, comme il convient à son emploi, type flatteur du Parisien, c'est-à-dire railleur, goguenard, babillard, farceur, bambocheur et *noceur* à mort. — Il était déguisé en *malin*,



pour donner le change à ses créanciers, plus malins que lui, comme on le verra plus loin.

Là se trouvait aussi Nini-Moulin, en costume antique de fantaisie (casque romain surmonté d'un plumeau à épousseter), et Rose Pompon, frangeuse sans occupation et chaloupeuse en activité de service.

Enfin quatre rosses encore menaient une troisième voiture, et complétaient le nombre des douze rosses attelées...

C'était magnifique, ébouriffant, renversant!

La reine Bacchanal promenait ses regards et semblait dire : « C'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois l'expression des bons sentiments de ma populace... »

Tout à coup ses yeux, écarquillés de joie et de gaieté, rencontrèrent les yeux tristes et imbibés de la Mayeux...

« Ma sœur ! » s'écria Céphyse (c'était le sobriquet que la reine Bacchanal avait reçu en naissant), ma sœur !... et, leste comme une saltimbanque,



dont elle avait l'air et le costume, elle s'élança du landau dans les bras de la pauvre bossue...

Lecteurs, mouchez-vous : ça devient affreusement pathétique : vous allez pleurer comme une borne-fontaine.

« Viens, dit Céphyse à la Mayeux ; allons au *Veau qui tète*... il y a des cabinets particuliers... je connais ça... Viens, nous causerons de nos petites affaires... Ma pauvre sœur ! comme te voilà fichue !... comme tu es pâle !...

— Mais, pas trop... c'est que j'ai mal dormi.

— Comme tu es maigre ! Tu ne manges peut-être pas tout ton soûl, tandis que moi... moi, malheureuse, je mange tout ! Ah ! c'est affreux ! Tu me méprises peut-être ?...

— Par exemple ! comment peux-tu penser ça !... moi, te mépriser ! bien au contraire, grand Dieu !... Crois-tu que la Providence t'ait donné un cœur pour ramer des choux ? Crois-tu qu'en te donnant un sang vif, ardent, un tempérament remuant et tout ce qui s'ensuit, elle eût voulu que ta jeunesse se passât honnêtement !... Non, non, ne calomnie pas la Providence ! il entrait dans ses vues, il fallait, pour ses célestes harmonies, une reine Bacchanal — et son sabbat, et ses danses de caractère, et tout le diable et son train... Qui donc aurait inventé la contredanse de la *Tulipe orageuse*, si tu n'étais, ô ma noble sœur ! ce que tu es ?... D'ailleurs, qu'est-ce que la société a fait pour toi ?... Rien... Si elle t'avait fait seulement quarante sous par jour !...

— Oh ! cela serait bien différent ! Quarante sous par jour auraient calmé l'ardeur de mon sang, satisfait mon goût des plaisirs... Dieu ! comme j'aurais été sage si la société m'avait donné quarante sous par jour !... »

Passant de cette théorie socialiste un peu bien avancée à la pratique, Céphyse raconte, sans sourciller, à sa pudique sœur, qui l'écoute de même, sa vie quelque peu décolletée, et ses prodigalités, et ses changeantes amours, et une foule d'autres choses édifiantes. — En ce moment arrive Couche-tout-nu, qui, après les civilités d'usage entre gens comme il faut, demande des nouvelles de son ami Agricol. Mayeux raconte les malheurs de la dynastie Dagobert, et comme quoi, faute d'une caution de cinq cents *balles*, Agricol est resté en plan à Sainte-Pélagie.



Couche-tout-nu se dépouille aussitôt de sa — n'ayez pas peur, mesdames — bourse, qui renferme trente napoléons.

La Mayeux accepte et fait la révérence.

Mais les sujets de la reine Bacchanal chantent la *Marseillaise*, trépignent et demandent Sa Majesté.

« Fichtre ! dit la reine émue, ces voyoux sont capables de faire une révolution et de tout casser si je ne me montre pas ; embrasse-moi et va-t-en... »

La Mayeux tend les bras, embrasse sa sœur, pleure, se mouche, et descend furtivement l'escalier pour se dérober aux hommages publics.

Elle court rue de Babylone, au pavillon occupé par Mlle Adrienne de Carotteville.

« Pourquoi ? »

Lecteur, tu le sauras plus tard.

En attendant, marche ! marche !

COUCHE-TOUT-NU ET LA LETTRE DE CHANGE.

Au même instant, trois bourgeois parfaitement couverts, — l'un avait un paletot blanc-jaune à longs poils, garni de grands boutons en os, un pantalon rouge piou-piou et un gros bâton.

L'autre était porteur d'un carrik bleu clair, à trois collets, et d'un gros bâton.

Et le troisième, d'une redingote à la propriétaire ex-verte, ornée de velours ex-noir et d'un gros bâton.

Ces trois bourgeois étaient au nombre de quatre, car un dernier survint (avec un gros bâton) et leur dit : « Il est là...

— T'en es sûr ?

— Plus que sûr !... »

Ces bourgeois avaient attendu, depuis la veille, le lever du soleil pour mener quelqu'un coucher à Sainte-Pélagie.

Céphyse buvait comme un pompier et excitait son peuple et du geste et de la voix.



Et son peuple, docile ainsi que tout bon peuple doit l'être, répondait à l'appel de la reine, buvant comme un seul homme à *bouche que veux-tu*.

Nini-Moulin a le vin commentateur; Couche-tout-nu gris est affreusement noir; Rose-Pompon devient sentimentale; en un mot, chacun devient ce qu'il peut, mais tous deviennent pochards.

Un garçon de salle s'approche de Couche-tout-nu, lui dit deux mots à l'oreille, et Couche-tout-nu s'éclipse... Le même garçon revient dire un mot à Céphyse, qui pousse un cri et file comme une étoile dégommée.

Couche-tout-nu était la proie des quatre gourdins (vous pouvez lire gredins, si cela vous fait plaisir) que nous avons vus tout à l'heure... Il était *fumé*, ce qui veut dire, en langue académique, *pris, arrêté, emballé.*

Les quatre gourdins étaient autant de recors; le *malin* était un jocrisse coffré pour une lettre de change de 10,000 francs qu'il avait oublié de por-



ter sur son carnet d'échéances. — Céphyse pleure énormément, fait des projets de réforme, embrasse son amant, lui jure fidélité complète et lui donne sa bénédiction!

LA FEMME DE CHAMBRE ET LA MAYEUX.

Pendant que ces événements *chicandards* se passent, la Mayeux est allée visiter le pavillon de la rue de Babylone, où elle a trouvé Florine, une femme de chambre vendue aux jésuites, qui a lâchement trahi sa maîtresse, sa bienfaitrice. Florine, cette misérable ingrate, a le cœur excellent; elle dit un tas de bonnes choses à la Mayeux, qu'elle envoie demander de l'ouvrage à un couvent voisin.



Mais imaginez-vous la surprise de la Mayeux! Par un hasard bien providentiel, ce couvent est précisément celui des petites Simonettes; — par un

deuxième hasard, ce couvent touche à l'hôpital de folles où Mlle de Carotteville est enfermée; — puis, par un troisième hasard non moins providentiel, la Mayeux, qui pleure et se mouche à une fenêtre, aperçoit Rose et Mlle de Carotteville; cette dernière est dans son cabanon, et Rose vient faire avec elle un petit bout de conversation; mais bientôt une sœur accourt, et la pauvre Rose, qui a déjà les yeux gros de larmes, est encore grondée et emmenée.



La Mayeux descend dans la cour, et vient auprès d'Adrienne *tailler une petite bavette* et confectionner quelques phrases un peu *chouettes*; aussi Adrienne de Carotteville est-elle dans l'étonnement à la vue de tous ces trésors d'intelligence renfermés dans un aussi vilain corps.

De son côté, la Mayeux s'extasie de rencontrer tant de bonté à des cheveux si rouges. Bref, ces deux excellentes créatures deviennent subitement

amies comme petits... Mademoiselle de Carotteville donne à la Mayeux un talisman, une bague que cette dernière doit remettre à Agricol, qui la portera chez M. de Montbron, lequel saura ce que cela signifie... Je voudrais bien être à la place de M. de Montbron !

Après ça, il faut espérer que nous arriverons aussi un jour à connaître le fin mot de ce logogriphe.

La Mayeux repleure, se remouche et s'esquive du couvent. A la porte,



elle entend le sinistre projet du concierge et du jardinier, qui se proposent de tuer les voleurs, et elle court avertir Dagobert.



LES RENCONTRES.

Mais elle n'a pas fait dix pas dans la rue qu'elle se trouve nez à nez avec celui de Dagobert suivi de celui de son fils.

C'était un coup du hasard; mais le hasard fait les cent coups dans cette histoire, et nos héros sont un peu jobards de s'étonner de quelque chose.

Bref, la Mayeux dit au vieux : « Les petites filles sont retrouvées.



— Bah ! » fit le vieux...

Et au jeune : « La grande est retrouvée !

— Bah ! fit le jeune.

— Oui; mais il est imprudent de causer de ces choses-là dans la rue. Allons sur le boulevard *Mont-Pernasse!*

— Mais, dit le vieux, où sont les petites?



— Dans un couvent...

— Bon! allons les chercher...

— Impossible, elles y sont de force.

— Raison de plus pour les en extraire.

— Mais la loi?

— Je lui dis zut!

— Mais le commissaire?

— Je lui dis toutes sortes de choses... aimables.

— Mais comment ferez-vous?

— Tiens, c'te bêtise! je frappe, on m'ouvre; j'entre, je cherche, je trouve, j'emporte... Ce n'est pas plus malin que ça...

— Mais les religieuses?

— Les religieuses, ça me connait; j'en ai enfoncé des couvents, en Espagne : ça se pratique comme ça...

— Mon père, dit Agricol attendri, je vous respecte infiniment, mais vous raisonnez comme un véritable serin... Vous frappez; mais on ne vous ouvre pas... Que faites-vous ?

— J'enfonce la porte...

— Bien, très-bien !... mais les galères ? dit la Mayeux.

— Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud !

— C'est vrai, le crime ne fait pas l'échafaud; je suis collé... mais...

— Pas de mais!

— Si...

— Pas de scie !... nous nous en passerons; et Dagobert se dirigea vers la porte du couvent.

— Mon père, je m'attache à vos pas ! » s'écrie Agricol: et il saisit une basque de l'auteur de ses jours. Mayeux saisit l'autre. Mais Dagobert, soufflant comme une machine à vapeur et tirant de même, les remorque jusqu'à la porte, dont il saisit le marteau... Il va frapper, quand la bossue lui crie : « Arrêtez ! malheureux !

— Quel moyen? dit Dagobert.

— Prenez cette bague que m'a remise mademoiselle de Carotteville, et allez trouver M. le comte de Montbron.

— Au fait, dit le vieux, essayons ce moyen bizarre; il ne peut pas avoir été inventé pour rien. D'ailleurs mademoiselle de Carotteville n'a fait que des bêtises jusqu'ici, il y a chance pour qu'elle fasse autre chose cette fois... La bague me va, je cours la porter; si je ne réussis pas, nous serons toujours à temps de risquer les galères... A bientôt, rue Brise-Miche. . . . .

. . . .

MADAME D'AGOBERT.

. . . .

La nuit est revenue, il fait un temps hideux, et la pauvre bossue, assise et grelottante sur une chaise, s'était endormie quand le père rentra. Hélas !

Le bon vieux Dagobert
Avait la figure à l'envers.

Pas plus de comte de Montbron que sur la main... Le moyen de Mlle de Carotteville avait fait chou-blanc... On devait s'y attendre, vu les antécédents de cette habile praticienne.

Dagobert attend minuit et son fils : minuit pour faire le coup, et son fils pour l'aider. Voici le fils; il a essayé de tous les moyens légaux ; il a im-

ploré le commissaire, supplié les sergents de ville, s'est jeté aux genoux de la garde municipale, rien n'a réussi...

En ce moment d'embêtement solennel, la porte pleure sur ses gonds rouillés, et l'on voit entrer la mère Dagobert, qui tombe aux pieds de son mari... On la relève, on la fait asseoir, on la dorlote, Dagobert la câline,



et la pauvre vieille raconte mille horreurs de ces *guerdins* de jésuites, qui l'ont entortillée et lui ont fait faire un tas de bêtises consciencieuses dont elle se repent de tout son cœur.

Elle narre comme quoi Gabriel s'est fait prêtre pour lui être agréable, à elle qui ne le désirait pas, et comme quoi elle le désirait pour faire plaisir à Gabriel, qui n'en avait pas envie : tout cela par la faute de ces enragés de jésuites. De causette en causette, de fil en aiguille, nous apprenons que, par le plus grand des hasards, Gabriel avait une médaille comme les petites Simon, que M[lle] de Carotteville en avait une autre, que Couche-tout-nu en avait une de même, le prince Djelma une aussi, enfin que tout le monde en a, excepté moi, ce que je trouve souverainement injuste, car enfin la Providence m'en devait une comme à tout le monde.

ESCALADE ET EFFRACTION.

Mais laissons ça, nous y reviendrons! A bout de leurs moyens, Dagobert et son fils, qui en étaient remplis — de moyens — ne virent rien de mieux que de risquer les galères.



Dagobert et son fils se mirent à faire un monseigneur.

Puis, après s'être embrassés et réciproquement donné leur bénédiction, ils partirent.



Les deux noctambules marchèrent bien tranquillement sans être inquiétés par la moindre parouille.

Arrivés à la porte, ils essayèrent de la crocheter. — Va te faire fiche ! c'était une serrure Fichet... Ils voulurent l'enfoncer, ils le furent eux-mêmes... Ils prirent donc, à défaut d'extraction possible, le parti de se livrer à l'escalade. Pour atteindre ce but et le haut du mur, le papa fit la courte échelle à son enfant, qui se trouva bientôt à cheval... sur des tessons de bouteilles.



Mais ne voulant pas dégoûter son père de monter à son tour, il étouffa le cri que cette découverte lui arrachait, et se mit à fredonner tout bas :

Ah ! que les plaisirs sont doux,
Quand on a des clous... etc.

Ils sont dans la cour; Mlle de Carotteville ne dormait pas; elle leur sert de cicerone et leur montre du doigt les cabanons de Rose et Blanche. Ils y courent.

Pan! pan!



Deux coups de fusil se font entendre, on crie à la garde! au voleur!... on se bat avec acharnement, Rabat-Joie se couvre de gloire, et...

Lecteur, nous vous plantons là pour le quart d'heure; attendez-nous sous l'orme, nous allons faire un petit tour rue des Oursins... Ces tours-là se font en littérature, — je pourrais dire se jouent, car c'est de la haute comédie!

LA VEILLE D'UN GRAND JOUR.

Rondin, toujours vêtu de sa vieille redingote râpée, de son chapeau crasseux et de sa perruque idem, en un mot toujours costumé d'une manière très-médiocre, cause avec l'ex-colonel d'Aigrigny, dont il est le Sot-Sius. On nomme ainsi dans la compagnie de Jésus le mauvais larron chargé de moucharder son supérieur, et Rondin s'acquittait supérieurement de ces hautes fonctions...



« Quoi de neuf? dit d'Aigrigny.
— Rien.

— Lisez-moi le rapport...

— Avant tout, je dois vous dire que Barrock est ici.

— Lui!... cela m'étonne et me surprend; je lui avais donné l'ordre de se rendre dans le Midi avec ses bêtes pour mettre à la raison ces gueux de protestants qui me donnent de la tablature...

— J'en ignore. Quoi qu'il en soit, il est ici et se propose de donner des représentations.

— Comment cela?

— Un agent dramatique, chargé de recruter des artistes pour un théâtre qui possède déjà plusieurs *ours*, l'a engagé avec toute sa troupe.

— Soit, dit le révérend père colonel en haussant les épaules; relisez-moi la copie de cette note que je dois savoir par cœur, mais que nos lecteurs ont besoin de connaître.

« Ce jourd'hui 19 février 1682.—On vient d'arracher à un mourant l'aveu d'une abominable machination. Un drôle, nommé Rennepont, très-riche, très-noble, très-honnête, que nous avons fait condamner aux galères à perpétuité, s'est évadé en perdant la vie, mais un quart d'heure avant sa mort, il a eu l'indélicatesse de frustrer notre compagnie, son héritière par la grâce du roi, d'une maison qu'il a vendue à un ami moyennant une somme de 50,000 écus, qu'il a comptés à cet ami, pour ladite maison et ladite somme être remises dans cent cinquante ans, capital, intérêts et intérêts des intérêts, ès mains des descendants de la famille de Rennepont, tels quels, et de toute espèce de sexe. — Un monsieur inconnu, que nous soupçonnons être le diable en personne, s'est chargé de remettre à tous les membres de cette famille maudite une médaille qui la convie au festival de la rue Saint-François, à Paris, le 13 janvier 1834. »

En ce moment on introduisit un personnage de distinction...

LES CONFRÈRES.

Ce noble étranger, c'est Farina l'étrangleur, qui, s'adressant à Rondin, lui dit : « Frère, je suis une canaille, vous êtes une canaille, nous sommes



des canailles, l'affaire peut s'arranger, entendons-nous; je connais votre plan par une lettre que j'ai subtilisée en tuant le porteur; je vous offre avec

plaisir d'empoisonner à moitié ou tout à fait le prince Djelma qui vous gêne... Donnez-moi part au gâteau et le tour sera fait...

— Qui êtes-vous?

— Farina, étrangleur indien, pour vous servir, si vous m'honorez de votre confiance.

— Pour qui me prenez-vous, drôle ?...

— Pour un jésuite... Nous sommes, nous, les jésuites de l'Inde, vous êtes les étrangleurs d'Europe, nous sommes tous frères de la bonne œuvre, embrassons-nous et que ça finisse. »

Rondin, qui avait bien reconnu au premier coup d'œil son confrère Farina, mais qui avait feint de ne pas savoir qui il était, lui avait ménagé une petite surprise.

Il le chasse en homme indigné de l'audace et de la qualité des propositions qu'on ose lui faire, et sur le seuil de la porte Farina est *enlevé* par Goliath, qui lui prend la lettre volée et la remet à Rondin.



RUE SAINT-FRANÇOIS, N° 3.

Là vivait un pauvre homme,
Dans sa pauvre maison,
Avec sa pauvre femme,
D'une pauvre façon.

Les malheureux étaient bien vieux, bien vieux, ils étaient juifs, mais honnêtes, et passaient leur temps à compter leurs écus comme des hannetons... — Quand je dis *leurs*, c'est une façon de parler qui veut dire les écus des autres, les écus qu'ils étaient chargés de thésauriser de père en fils, car feu Rennepont le renégat avait bien compris que si une pareille capitalisation

pendant cent cinquante ans n'était pas une chimère, elle n'était possible qu'à des israélites... Ils comptaient donc leurs écus dans cette vieille maison ferrée, murée depuis Louis XIV... Quand tout à coup le vieux des vieux tressaillit... il venait de voir briller une lumière dans le pavillon de la cour, que personne n'avait jamais visité... Il fut effrayé d'abord, mais



comme rien ne peut distraire longtemps un juif qui compte ses écus, il se mit à compter, compter et recompter, et trouva pour produit des 50,000 écus confiés à son aïeul, DEUX CENT DOUZE MILLIONS CENT SOIXANTE-QUINZE MILLE FRANCS !

Vous voyez qu'en bonnes mains les écus font plus de petits encore que les lapins.

J'ai pris bien sérieusement le parti, quand je lis des romans en général, et celui du *Juif errant* en particulier, de ne m'étonner de rien.

Je vous avais même engagé tout à l'heure à prendre ma méthode; mais pourtant, je l'avoue, les 212 millions me stupéfient, et je ne puis m'expliquer par quelle suite d'heureux placements successifs les juifs de confiance de M. de Rennepont sont arrivés à un total aussi agréable.

Si le banquier n° 1, celui qui tenait les 50 mille écus de première main, avait eu l'idée de placer cette somme dans les bitumes ou autres inventions en commandite, les infortunés qui seraient venus cent cinquante ans plus tard rue Saint-François, n° 3, en auraient été probablement pour leur course d'omnibus.

Mais le bitume et la commandite n'étant pas encore inventés vers l'an 1640, il est fort heureux également que l'homme de confiance de M. de Rennepont n'ait pas placé ses fonds sur le grand livre, car ledit grand livre, par suite d'une foule de réductions, étant devenu de la taille d'un in-32 pour tous les braves créanciers de l'État, il s'ensuit que ce n'est pas cette opération qui aurait converti 50 mille écus en 212 millions.

Il faut que les dépositaires de M. de Rennepont aient cultivé en grand, en très-grand, le commerce des peaux de lapin, car il paraît que c'est la manière la plus lucrative de faire valoir des fonds.

Vous verrez, avant la fin de l'ouvrage, que ces prétendus juifs étaient tout bonnement des Auvergnats!

Si ça pouvait vous amuser le moins du monde, je vous donnerais le bordereau exact des valeurs composant les 212 millions en question, le tout par *débit* et *crédit;* mais vous pourriez ne pas ajouter un crédit entier à mon débit, et alors j'aime mieux me taire.

Le fait est que le vieux juif avait 212 millions dans sa tirelire, — tirelire que l'on devait casser le 13 février 1832!

Il faut vous dire qu'en sus de ce trésor, le vieux juif avait encore reçu en garde une vieille maison, dont il avait été strictement défendu d'ouvrir les fenêtres depuis cent cinquante ans, ce qui me fait croire qu'outre les millions les héritiers Rennepont vont pouvoir entrer en jouissance d'une multitude d'araignées, pour peu que M. de Rennepont ait pris la précaution d'en enfermer seulement deux dans sa chambre à coucher; — les araignées produisent généralement bien plus encore que les pièces de cent sous.

Le vieux juif attend avec impatience l'arrivée des héritiers avec lesquels il a un rendez-vous qui date d'un siècle et demi, et, comme sa montre marque déjà dix heures dix minutes, il se plaint du retard et du manque de politesse de ces inconnus.

Dans le fait, quand on attend depuis cent cinquante ans on commence à en avoir assez, et on trouve très-vexant d'avoir en plus dix minutes qui n'étaient pas sur le programme.

Le premier héritier qui se présente, vous l'avez deviné, je suis sûr, c'est Rondin tenant à la main la lettre du notaire.



Mais Rondin ne se présente pas comme héritier direct, pas même comme collatéral; il sert de chaperon au jeune Gabriel, qui est revenu rue Saint-François, tout machinalement et sans savoir quel tas de millions allaient lui dégringoler sur la tête!

Du reste, nous nous plaisons à rendre justice à Gabriel; c'est qu'il est un brave jeune homme ayant une excellente figure, et ne ressemblant nullement à M. Hyacinthe des Variétés comme lorsqu'il apparut en rêve à Rose et Blanche.

Maintenant que va-t-il se passer rue Saint François?... Cassera-t-on la tirelire, ne la cassera-t-on pas?...

C'est ce que vous saurez plus tard.

CINQUIÈME PARTIE.



CINQUIÈME PARTIE.

LA MAISON DE LA RUE SAINT-FRANÇOIS.

Bref!!! après quatre volumes d'attente, dix-huit mois d'annonces et un an de feuilleton, nous voici rue Saint-François, 3, pour l'ouverture de la maison et du testament.

Il était temps... Mais nous n'avons rien perdu pour attendre. La propriété de la rue Saint-François, cette nouvelle terre promise aux descendants d'Israël, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'agrément.

La porte intérieure, constellée de clous comme la semelle d'un porteur d'eau, donne issue à une horrible voûte au bout de laquelle s'aperçoit le jardin, — et quel jardin! Les carottes cultivées depuis cent cinquante ans par une famille juive ont grandi comme la fortune de Rennepont.

Au milieu de ce tohu-bohu végétal s'élève une charmânte habitation, c'est un pavillon à deux étages dont les croisées, la toiture et les cheminées sont hermétiquement couvertes de plaques de plomb...

Telle était donc la maison désignée pour le rendez-vous général.

Nous avons déjà dit que Rondin était arrivé le premier rue Saint-François, tellement son impatience était grande. — Mais on attendait encore, outre les héritiers, plusieurs maçons chargés de démurer les portes clôturées depuis cent cinquante ans.

A neuf heures et demie, on entendit : *toc, toc!* — C'étaient les Limousins en question, commandés par feu M. de Rennepont, cet homme étonnant qui songeait à tout!

Le vieux juif, avant d'ouvrir, prit ses précautions d'usage, et par un *judas* il aperçut trois hommes et un clerc de notaire.



« Que voulez-vous? dit-il d'une voix claire.

— C'est une lettre, lui répond ce dernier, qu'entre vos mains l'on m'a dit de remettre... »

C'était une lettre du notaire qui envoyait ses trois hommes, plus un clerc, pour desceller la porte murée. Le vieux juif obéit à la lettre et les maçons se mirent à l'œuvre.

« Pourquoi ne pas desceller les fenêtres? dit judicieusement le petit clerc.

— Parce que papa me l'a défendu, répondit doucement le vieillard.

— Et pourquoi votre papa?

— Parce que son papa tenait de son papa qu'il ne le fallait pas... »

L'HÉRITIER.

Pendant que les trois hommes, plus le clerc, s'occupaient à desceller la porte mystérieuse, Rondin, qu'avait rejoint d'Aigrigny, se mit à interroger



Gabriel, qui était un grand, beau et bon garçon, simple comme au jeune âge, timide comme plusieurs agneaux, naïf et blond comme tout.

Il ignorait sa qualité d'héritier, il ignorait sa parenté avec les petites Simonettes, la belle patricienne rouge, le prince Djalma et l'honorable Couche-tout-Nu; en un mot il ne savait rien de rien, ce qui s'appelle rien...

Mais Rondin, craignant qu'il ne fût moins bête qu'il n'en avait l'air, lui demanda, quand le juif les eut laissés seuls, s'il savait pourquoi on l'avait amené rue Saint-François, n° 3.

— J'en ignore, répondit Gabriel avec douceur et conviction.

— Pas possible!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit Gabriel en relevant fièrement la tête.

— Mais la mère Dagobert a dû vous le dire hier, répliqua Rondin. Sinon, que peut-elle donc vous avoir dit?



— C'est ce que vous ne saurez pas, » dit Gabriel ému.

En ce moment, le colonel d'Aigrigny entra, conduit par Samuel.

D'Aigrigny s'approche de Gabriel le sourire sur les lèvres et la main tendue : « Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai mis en pénitence; j'ai refusé de

vous entendre, mais je consens à vous déclarer que j'ai fait tout cela pour votre bien.

— Merci, répondit Gabriel en s'inclinant. Vous êtes trop bon! »

Une conversation commencée sur ce ton-là ne pouvait pas bien finir; aussi les deux interlocuteurs ne tardent-ils pas à s'asticoter réciproquement. D'Aigrigny rappelle à Gabriel toutes les bontés dont la *compagnie* l'a comblé : elle l'a reçu et élevé par charité, elle l'a fait missionnaire, et, en cette qualité, elle l'a exposé au scalpel des sauvages; elle a eu pour lui toutes les attentions délicates qu'il n'avait pas le droit d'ambitionner.

Gabriel ne se montre point ingrat, il remercie d'Aigrigny de tous les honneurs qu'il lui doit.

Samuel l'interrompt en venant annoncer qu'un monsieur d'*un certain âge* demande à parler à M. Rondin.



Celui-ci glisse au colonel un poulet qu'il vient d'écrire au crayon, et il sort.

Gabriel reprit l'exorde de son discours, passa en revue toutes les ruses, toutes les machinations employées pour l'enlever à ses véritables amis, l'enchaîner dans les ordres et le livrer à la redoutable *compagnie*, et il finit en déclarant qu'il est résolu à rompre ces liens et à rentrer dans ses *foilliers respectives.*

« Fichtrrrre! pensait le colonel, ça va mal!... » Mais il jette les yeux sur le billet que lui avait laissé Rondin... « Fichtrrrre! dit-il, ça va bien! le pigeon est à nous. »

En effet, le vieux malin lui conseillait d'attaquer la fibre généreuse, bien sûr que le bon Gabriel ferait, par désintéressement et par reconnaissance, ce qu'il n'était plus disposé à faire par docilité.

« Vous voulez votre liberté, mon fils, on vous la rendra, dit le révérend père au brave garçon qu'il entortille. Vous étiez pauvre et orphelin, nous vous avons secouru, vêtu, nourri, éduqué et tout... Nous avons fait ce que nous avons pu faire quand nous étions heureux; — l'adversité vient pour nous aujourd'hui, — et vous voulez nous quitter!... Partez! laissez-nous lutter seuls. Le péril vous effraie, le courage et la force vous manquent... partez, mon enfant. La charité nous fait un devoir de ne pas vous exposer à des dangers que votre sagesse veut éviter... partez!... Et allllez donc! pensait-il tout bas, le tour est fait. »

Le tour était bien fait : Gabriel, attendri, les yeux baignés de larmes, revint sur sa résolution et demanda instamment la faveur de rester ce qu'il était, missionnaire, jésuite... et enfoncé!

D'Aigrigny eût été indigne de son rang dans la société... de *Jésus* s'il n'eût pas profité de la circonstance pour faire faire à l'innocent un abandon signé et parafé de la succession Rennepont. Aussi ne manqua-t-il pas à ce devoir sacré.



Le notaire venait d'entrer dans la chambre.

Les trois hommes et le clerc, ayant dégagé la porte murée et de la maçon-

nerie qui l'obstruait et de la plaque de plomb dont elle était scellée, n'avaient plus rien à faire dans la maison, et cependant ils ne s'en allaient



pas, espérant jouir du spectacle promis par 4 volumes in-8° et si impatiemment attendu par les 25,000 abonnés du *Constitutionnel*.

Mais le vieux Samuel, fidèle à la consigne de son bisaïeul, leur intima l'ordre de déguerpir.



Le clerc voulut parlementer, mais il y perdit son latin.

Les choses en étaient là quand maître *Robinet*, le notaire, se mit à appeler M. *Piston*.

Piston était le nom du petit clerc venu avec les trois maçons.

« Avez-vous sept sous sur vous, monsieur Piston?

— Oui, monsieur, répondit le clerc avec orgueil.

— Eh bien! allez m'acheter une feuille timbrée de 35 centimes. Courez vite, il faut que cet acte soit dressé à l'instant même, avant l'ouverture du testament. »

... Monsieur le notaire, permettez-moi une observation qui vous empêchera peut-être de consommer une brioche. Un de mes amis, qui est censé avoir pris toutes ses inscriptions et passe dans sa famille pour très-fort jurisconsulte, m'assure qu'on ne peut aliéner une succession à venir... Je vous donne l'observation pour ce qu'elle vaut; c'est peut-être bien bon marché. La voilà!

LE SALON ROUGE.

Au retour du clerc, le vieux Samuel lui dit avec courtoisie : « Monsieur, que je ne vous retienne pas davantage ; vous avez peut-être affaire chez vous. »

Cela dit, le noble vieux ouvrit la porte mystérieuse... Une bouffée d'air humide et froid faillit le renverser. Après cent cinquante ans de clôture, cela devait effectivement sentir un peu le *renfermé*.

La porte refermée en dedans, le juif s'avança dans le vestibule et se trouva face à face avec un grand coquin en marbre noir portant une torchère.

La figure du drôle était étrange, ses prunelles étaient de marbre blanc, ainsi que sa jaquette.

Samuel pensa que c'était un portrait de famille, et il passa outre.

Les murailles de cette vaste pièce étaient lisses et unies comme la peau

du nègre susdit, la rampe de l'escalier était entretenue avec le plus grand soin.



En pensant que son bisaïeul devait avoir passé là cent cinquante ans auparavant; que c'était lui probablement qui avait frotté la rampe, épousseté les murs et fermé les portes, le cœur du vieux juif se gonfla de larmes, car il adorait son bisaïeul qu'il regrettait amèrement de n'avoir pas connu.

Absorbé dans ces réflexions, auxquelles venait se joindre le souvenir des trous lumineux qu'il avait remarqués le matin dans les planches de ce pavillon, Samuel ne put s'empêcher de tressaillir quand vint le moment

d'ouvrir le fameux *salon rouge.* Malgré lui, malgré tout son respect pour les mânes de feu M. de Rennepont, il songeait à celles de feu M. de Barbe-Bleue.

Il prit enfin son courage à deux mains et ouvrit cette porte... encore plus mystérieuse.



... Lecteur, mon ami, sais-tu ce qu'il trouva dans ce *salon rouge?*... Il trouva... oh!... il trouva... je voudrais bien te laisser sur ce mot terrible : comme tu renouvellerais ton abonnement!

Il trouva *un petit papier* sur lequel était écrit très-proprement :

« Ici l'on ouvrira mon testament; les autres appartements resteront fer-
« més pour ménager une nouvelle surprise aux 25,000 abonnés du *Consti-*
« *tutionnel.* »

Absorbé par cette lecture, il se rapprocha de la cheminée placée juste en face de la fenêtre.

Un vif rayon de soleil éclaira subitement deux grands portraits qu'il n'avait point encore vus.

C'étaient évidemment deux peintures MAGISTRALES, deux jolis modèles!



— La femme était un vrai bijou: elle paraissait âgée de trente et quelques années tout au moins. Sa chevelure était brune, à *reflets d'or;* elle avait de grands yeux *saphir-étincelant*, son regard était *fatal* et ses narines *dilatées,* son sourire était *douloureux*, ses épaules découvertes et sa robe à queue.

L'homme était noblement drapé dans un manteau noir. Sa belle tête était remarquable par des lignes puissantes et sévères, et une admirable expression de résignation, d'espoir, de douleur, d'amour, de bonté et de toutes sortes d'autres joies. Cheveux noirs, barbe noire, sourcils idem. Mais

ceux-ci ne faisaient pas le tour de l'arcade sourcillière, ils étaient réunis sur le nez et s'étendaient d'une oreille à l'autre en une seule ligne du plus beau noir.



« *Qué* jolis portraits ! s'écria Samuel en s'approchant de plus près pour n'en pas perdre un détail... *qué* belles figures !... Hélas ! ajouta-t-il, à la tristesse de leurs visages, on reconnait qu'ils sont morts... »

Tout à coup la chose à la fois la plus naturelle et la plus extraordinaire,

la plus simple et la plus incroyable, tira le vieux de sa rêverie. Une pendule se mit à sonner dix heures... Il était, ma foi ! dix heures... Quel fier mouvement que celui qui marchait depuis cent cinquante ans ! Cette idée frappa Samuel et lui fit faire l'expressive pantomime représentée ci-dessous.



Après avoir longtemps réfléchi, Samuel finit par comprendre que ce fait était incompréhensible; ce qu'il avait de mieux à penser était de n'y plus penser du tout.

Puis, après un moment de silence lugubre, il reprit : « Allons ! ne nous amusons pas à ces bagatelles, préparons tout pour l'assemblée *solennelle !...* Et il ouvrit la porte à deux battants en s'écriant : *Ces messieurs sont servis !*



LE TESTAMENT.

La société paraissait vivement, mais differemment affectée.

Gabriel était pâle et triste, mais satisfait : il venait de faire abandon de ses droits inconnus en faveur d'une société qu'il aurait mieux aimé ne pas connaître.

Le père d'Aigrigny, plus pâle encore que Gabriel, dissimulait mal son émotion.

Rondin, pâle comme d'Aigrigny, dissimulait mieux.

Samuel, pâle comme les autres, ne dissimulait rien,... mais il était mortellement embêté.

Messieurs, dit le croque-notes, *donnez-vous la peine de vous reposer* et d'écouter ce que vous allez ouïr. Et il lut :



« *Ville-horriblement-tanneuse*, *le* 13 *février* 1682.

« Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,... la mort est douce comme du sucre... Je vais en goûter... Mais, sur le conseil d'un ami que je n'ai vu que deux fois et qui me paraît plus attaché à la vie qu'il ne voudrait, je veux faire du bien à ma famille.

« Je donne et lègue à mes parents une somme de 150,000 fr. payable le 13 février 1832.

« Peut-être le terme de cent cinquante ans leur paraîtra-t-il un peu long... Bah ! c'est bien vite passé...

« A propos... je dois vous dire que feu mon grand-père était catholique-laïque et jésuite. Mais ayant eu des mots avec la société de Jésus au sujet de l'assassinat d'Henri IV, il dit bonsoir à la compagnie et se fit protestant.

« Feu mon père eut à son tour quelques désagréments pour ses opinions

avancées sur la messe, et il eût été au moins pendu sans le secours d'une femme charmante qui lui évita cette contrariété...

« Les portraits de ces deux amis intimes de ma famille sont placés dans le *salon rouge*... »

Gabriel se retourna pour voir ces tableaux auxquels il tournait le dos. A peine eut-il jeté les yeux sur le portrait de femme qu'il poussa un cri d'effroi...

Je me mets bien à sa place : j'en aurais certainement fait autant. — Et vous?

Mais l'effroi de Gabriel ne venait pas de la cause que vous supposez. Cette femme charmante ressemblait comme deux gouttes de lait à une femme non moins agréable, dont l'aspect avait repoussé et mis en fuite une horde de sauvages qui s'apprêtaient à déguster le jeune missionnaire.

Au cri de Gabriel, le notaire s'était interrompu. Sur l'observation de Rondin, il reprit la lecture du testament qui, en cet endroit, tournant roide au fouriérisme, poussait à l'association et à l'expansion *passionnelle*.

Cette lecture achevée. et en attendant midi, l'heure fatale désignée par le testateur, Samuel annonça qu'il allait livrer aux *ayants droit* la petite somme de DEUX CENT DOUZE MILLIONS SOIXANTE-QUINZE CENTIMES.

A ce chiffre inattendu, d'Aigrigny, Rondin et le notaire écarquillèrent les yeux, ouvrirent la bouche et levèrent les mains...

La pendule sonna douze heures que Samuel compta sur ses dix doigts!...



Il regretta même beaucoup, dans cet instant, de ne pas en posséder douze, car il fut sur le point de se tromper dans son calcul.

— Midi !... s'écria Rondin, et il posa ses griffes sur la cassette.

Alors le notaire dit d'une voix légèrement altérée, — car il n'héritait pas, le pauvre notaire : « Au nom de la justice et de la loi, M. Gabriel hérite suivant la volonté du testateur, et M. d'Aigrigny empoche suivant la volonté du susdit héritier... »

A ce moment on entendit dans le jardin un bruit de tous les diables.

C'était ce damné Dagobert flanqué d'Agricol, qui venait encore troubler la fête.



Dagobert ne s'avançait que difficilement, parce qu'il était doublement blessé, d'abord d'un coup de fusil au bras, et ensuite des procédés employés

par les jésuites pour empêcher Rose et Blanche de se trouver rue Saint-François.

A la vue de Dagobert, Rondin se précipita sur la cassette, et la pressa contre son cœur avec un air que je ne crains pas de qualifier de très-passionné.



Ce n'est pas tout. Voici que la société est bien autrement terrifiée par l'apparition d'une femme qui est tout le portrait vivant du vieux tableau du salon rouge. — Cette femme remet au notaire un codicille du testament

Rennepont, par lequel codicille l'ouverture de la succession est remise au 1er juin, M. de Rennepont ayant parfaitement compris que ce renouvelle-



ment d'intérêt devait correspondre avec un renouvellement d'abonnement au *Constitutionnel.*

LE PROTECTEUR.

Nous voici maintenant dans la maison d'une fruitière de la rue de Clovis, et un vieil inconnu achète des radis noirs qu'il va manger mystérieusement



pour son déjeuner dans une petite mansarde qu'il a louée depuis six mois et où il vient seulement de temps en temps.

Un homme qui affectionne les radis noirs pour son déjeuner ne peut être qu'un jésuite. Effectivement, c'est Rondin en personne qui a loué ladite mansarde pour venir y lire tranquillement les lettres qu'il reçoit de Rome, car il ne pourrait le faire dans son autre domicile, attendu que la *Constitution des Jésuites* exige qu'ils laissent toujours leur porte entr'ouverte, pour qu'ils puissent mieux s'épier les uns les autres.

Quelle constitution, si avec un usage pareil ils ne sont pas continuellement enrhumés du cerveau !

Depuis que cette révélation m'a été faite par le *Constitutionnel*, je ne peux plus voir un homme éternuer dans la rue ou ailleurs sans me dire : « Voilà encore un de ces gueux de jésuites ! »

Dans cette même rue Clovis, et chez cette même marchande de radis noirs, la grisette *Rose Pompon*, le sémillant débardeur que vous savez, vient lutiner Rondin ; mais ne portons ce fait que pour mémoire.



Puisque la porte de Rondin est hermétiquement fermée cette fois, donnons-nous la satisfaction de coller notre œil au trou de la serrure, et nous verrons que notre homme est dans la jubilation la plus complète. — Il vient de recevoir une lettre de Rome qu'il attendait impatiemment depuis trois mois ; et avant de la décacheter, il mange trois gros radis noirs, sous prétexte que ça lui portera bonheur. Il n'y a que les jésuites pour avoir des idées et des estomacs semblables !

Cette fameuse lettre romaine est enfin ouverte, et jugez de la joie de Rondin, elle lui révèle que le général en chef de l'ordre a reconnu que le colonel d'Aigrigny est un bel homme au physique, mais un crétin au moral,

et c'est lui, le vieux laid, le malpropre Rondin, qui est nommé le supérieur de d'Aigrigny, au lieu d'être son très-humble serviteur et socius.



Rondin, chargé seul désormais de conquérir l'héritage Rennepont, change immédiatement de système, et, au lieu de faire dévorer des chevaux par des panthères, plus ou moins de Java, il se pose au contraire en protecteur de tous les opprimés; il ferait même empailler pieusement les restes de feu Jovial s'il pouvait se les procurer.

Mais il ne peut pas se les procurer!

Bref, Rondin se met à rouler dans sa vieille tête une foule de projets nouveaux, encore plus noirs que ses radis de prédilection.

Pour commencer son nouveau rôle d'ange gardien, notre hypocrite de

Rondin court à la maison dite de santé où se trouve toujours renfermée Mlle de Carotteville, et escorté du procureur du roi, il vient la délivrer, non sans bousculer rudement l'infortuné docteur Bedainier, auquel il reproche une foule de sourdes manœuvres, et de consultations encore plus déloyales que médicales.



Bedainier est littéralement suffoqué.

Ce n'est pas tout ; Rondin se met à révéler à Mlle de Carotteville comme quoi elle a droit à une part dans une succession de deux cent douze millions; comme quoi d'Aigrigny voulait l'en frustrer, et comme quoi lui, Rondin, a senti son âme généreuse bondir dans son sein en apprenant toutes ces turpitudes, ce qui fait qu'il n'a pas hésité à sacrifier sa place de secrétaire et ses douze cents francs d'appointements pour se vouer complétement à la défense des malheureux que l'on voulait dépouiller.

Le digne homme !

Mlle de Carotteville ne revient pas de sa surprise; puis Rondin n'en reste

pas là, il se met à lui tenir un tas de discours saugrenus qui correspondent parfaitement avec ses idées échevelées, et voilà que mon Rondin devient,



aux yeux de la jeune fille, un type de bonté, un rare assemblage des qualités les plus précieuses; enfin, c'est la Mayeux en redingote noire et en perruque rousse.

SIXIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

APPARITION DU MARÉCHAL SIMON.

Nous avons laissé M[lle] Carotteville en extase devant saint Rondin; en ce moment survient la Mayeux avec laquelle la belle patricienne fait un cours pratique d'égalité et de fraternité, elle l'embrasse, la bichonne, lui fait de petites risettes, puis la présente à son nouvel ami, cet infâme coquin de Rondin



Le drôle adresse à la pauvre fille des compliments à brûle-pourpoint, il

exalte sa probité, sa générosité, son dévouement, et dans la kirielle de ses flatteries il prononce le nom d'Agricol... A ce nom adoré, la bonne Mayeux tressaillit, pâlit, rougit.

« Touché! se dit Rondin, elle aime le jeune ouvrier... Je tiens la ficelle.»

En effet, la pauvre enfant aimait d'un amour religieux, platonique et non partagé.

Rondin s'apprête à sortir, lorsque tout à coup on arrête ses pas en le retenant par la gorge, ce qui est la manière la plus désagréable d'arrêter les pas de quelqu'un, que l'on puisse imaginer.

Ce personnage, quelque peu étrangleur, n'est pas Farina, c'est Dagobert, qui a jugé convenable d'adopter cet usage indien, et qui s'écrie : « Enfin, j'en tiens un! »



La vérité est qu'il le tenait, et furieusement encore!

C'en était fait de Rondin, et Dagobert lui faisait passer à tout jamais le goût du pain blanc et des radis noirs, si M[lle] Carotteville, dans son inépuisable bonté, n'avait empêché l'étranglement complet de ce monsieur sous ses yeux.

Car, on a beau dire, c'est toujours très-désagréable de voir étrangler quelqu'un; et dans son amour frénétique pour le beau, Mlle Carotteville n'aurait pu souffrir voir un homme qui tire une langue d'un pied de long!

Elle se hâta donc d'expliquer, au lieu et place de Rondin, qui avait d'excellentes raisons pour ne pouvoir pas parler, que ce monsieur est un de leurs amis, — un excellent homme qui rapporte à Dagobert la croix et les papiers qui lui ont été volés par Barrock.

A la vue de sa croix, Dagobert s'impose, pour pénitence de sa conduite, d'embrasser Rondin, — et il a ce courage.



O vieille garde! que je te reconnais à ce trait héroïque!

Mais comment cette croix et ces papiers, volés à Leipsick, se trouvent-ils entre les mains de Rondin à Paris? — Mlle Carotteville soupçonne notre homme d'être M. Bosco ou M. Philippe; — il explique qu'il n'est pas prestidigitateur — il est simplement jésuite!

Alors il révèle l'immense pouvoir de cette secte redoutable, il explique comme quoi elle a des affiliés dans tout l'univers, et comment on est exposé à rencontrer des jésuites dans les lieux les plus déserts, tels que dans les forêts du Brésil, ou même dans la salle des concerts Vivienne!

Du moment où Rondin en personne a retrouvé une croix perdue, Dago-

bert espère qu'il lui sera non moins facile de retrouver deux jeunes filles égarées; il le supplie donc de se mettre à la recherche des deux jumelles, car c'est aujourd'hui même que doit arriver le maréchal Simon, et Dagobert a toujours devant les yeux ce père qui ne manquera pas de lui dire : « Qué que t'as fait de mes enfants? »

Rondin promet de passer au bureau des *Petites Affiches*, et Dagobert est sur le point de l'embrasser derechef. La joie de Dagobert s'apaise pourtant à l'arrivée de la Mayeux, qui lui annonce que le procureur du roi a fait fouiller tous les couvents de Paris, et qu'on n'a pas découvert la moindre trace des deux sœurs, qui continuent plus que jamais à passer à l'état de muscade, c'est-à-dire à être escamotées de la manière la plus complète.

Dagobert se replonge donc dans des méditations non moins profondes que désagréables, et il n'en est tiré que par le bruit de la voix du maréchal Simon, qui apparait sur le seuil de la porte. Tableau!



Apprenant qu'il ne peut serrer sur son sein brodé ni femme, ni enfants, le duc de Ligny entre dans une fureur épouvantable, et il lève sur les

épaules de Dagobert son bâton de maréchal, bâton qui lui avait été donné par le gouvernement pour un tout autre usage. Retableau !



Heureusement que l'excellente Mlle Carotteville vient encore s'interposer, et, cessant de mugir comme un bœuf, le maréchal se met simplement à pleurer comme un veau. Le vieux grenadier ne peut se dispenser d'imiter son chef; Mlle Carotteville suit leur exemple. Quant à la Mayeux, vu son tempérament hydraulique, il y a déjà cinq minutes qu'elle inonde son mouchoir.

Le préfet de police, prévenu par un rapport secret, songe déjà à prendre des mesures à l'occasion du débordement probable de la Seine, lorsqu'arrive Rondin au pas de course et traînant à sa suite les deux jumelles tant pleurées.



Ce respectable philanthrope, digne de tous les prix Monthyon, a restitué ainsi dans la même journée une croix d'argent et deux demoiselles égarées,

et il s'enfuit sans vouloir même accepter en guise de récompense honnête les remercîments de toute la société.

Aussi tout le monde s'écrie-t-il : « C'est un ange! »

Et personne, dans le premier moment de joie, ne songe même à s'étonner qu'un ange soit aussi laid que ce Rondin.

L'INDIEN A PARIS.

Occupons-nous un peu maintenant du prince Djalma, qui vit depuis un mois à Paris au milieu de toutes les recherches du luxe le plus miraculeux dans la petite maison qui lui a été meublée par Mlle Carotteville; mais néanmoins ce dernier s'ennuie beaucoup, parce que sa bienfaitrice anonyme a exigé qu'il ne vît personne, pas même les autres Orientaux qui se trouvent à Paris, pas même les plus forts négociants en pastilles du sérail.

Pour unique distraction Djalma fume sa pipe et fait chasser les mouches qui ont le caprice de venir se poser sur son nez. Le domestique investi de cette mission de confiance n'est rien autre que Farina, qui a été placé par Rondin auprès du nez de Djalma pour mieux épier toutes ses pensées.

Farina ne pouvant étrangler quelqu'un pour l'instant, se console en tuant des mouches; ça lui entretient toujours un peu la main.

Farina remplit donc ainsi la double fonction de chasse-mouches et de mouchard.



De plus, il a pour mission spéciale, toujours d'après la recommandation de Rondin, d'allumer le sang de l'inflammable Asiatique en lui parlant des femmes de Paris comme des objets les plus ravissants que l'on peut imaginer.

Rondin, qui sert d'intermédiaire de Mlle Carotteville, vient de temps en



temps rendre visite au jeune prince qui continue à bâiller à Paris d'une manière démesurée.

Mais Rondin lui révèle que cette séquestration est indispensable et doit encore durer deux mois, après quoi on le mettra en possession d'un immense héritage, qu'il pourrait perdre par suite des machinations de ses ennemis.

En apprenant qu'il a des ennemis, le prince s'écrie qu'il ne les craint pas, fussent-ils cent, et pour prouver sa force il casse sa pipe!



A cette preuve convaincante de puissance musculaire, Rondin se dit : « Décidément, voilà un fier gaillard. »

Rondin se remet à causer avec notre Indien, et il continue à faire d'autant mieux le patelin et le bon apôtre, qu'il sait par Florine, l'infidèle femme de chambre, que Mlle Carotteville, pour dissiper ses derniers soupçons sur le jésuite Rondin, et aussi probablement pour se procurer la satisfaction

d'apercevoir le beau prince Djalma, est venue en secret écouter la conversation derrière une tapisserie !

Cette conduite est légère, si vous voulez ; mais, comme dit Bilboquet, il le fâââllait, il le fâââllait !

Il le fallait surtout pour amener une scène palpitante d'intérêt entre le beau prince et la belle demoiselle.

Ayant entendu un léger bruit derrière la tapisserie et croyant trouver un rat, Djalma se précipite, et jugez de sa surprise, quand lui, le passionné prince Djalma, il aperçoit une ravissante jeune fille, telle qu'il la rêvait depuis trente jours et autant de nuits.

Jugez surtout de sa stupéfaction quand il apprend que cette beauté aussi rousse que céleste est sa mystérieuse bienfaitrice.



Il devient subitement amoureux, oh ! mais amoureux comme on ne l'est qu'à Java, et Mlle Carotteville sent qu'il serait imprudent de rester plus longtemps dans le boudoir de son cousin qui, pour une première entrevue, veut être parent par trop rapproché.

Elle s'enfuit donc, et Rondin révèle alors, pour aiguiser la jalousie du jeune tigre indien, que Mlle Carotteville est amoureuse d'un Parisien, d'un habitué du balcon de l'Opéra.

Djalma rerugit d'une manière bien plus terrible, et dans sa colère il voudrait pouvoir traiter tous les Parisiens à l'instar de feue sa pipe de tout à l'heure, c'est-à-dire les briser complétement.



Il court dans sa chambre comme un fou et crie à tue-tête qu'on lui apporte des Parisiens, qu'il lui faut des Parisiens.

Laissons-le donc tourner dans sa chambre, puisque c'est son idée fixe !

LE JOURNAL DE LA MAYEUX.

Il faut vous dire que la Mayeux, en femme réellement supérieure qu'elle était, avait parfaitement compris qu'elle devait à son siècle, qu'elle se devait à elle-même d'écrire ses Mémoires.



Chaque soir elle écrivait ses impressions de la journée, et dans ces mémoires de couturière, il n'était pas seulement question, comme vous pourriez

le croire, de *points arrière* ou de *points de côté*, l'amour y jouait un grand rôle.

Où ce polisson d'Amour ne trouve-t-il pas à jouer son rôle?

Oui, c'est dans ces pages intimes que la Mayeux révèle des pensées non moins intimes, — et ce sont toutes ces intimités que les jésuites chargent Florine d'aller dénicher au fond du vieux coffre où elles sont cachées.

Florine pénètre dans la chambre de la Mayeux, et, grâce à son indiscrétion, nous savons nous-même ce que renfermaient ces fameux papiers.

Dans ce manuscrit, fruit des veilles quelque peu poétiques de la Mayeux, car on y trouve de tout, jusqu'à des sonnets, le plus curieux de l'affaire pour Florine, c'est l'amour de la Mayeux pour Agricol.



C'est dans cet album, confident de ses plus secrètes et de ses plus intimes pensées, que la Mayeux révèle toutes les tortures d'une âme incomprise.

Ainsi elle nous dit la peine atroce qu'elle éprouva un jour en voyant Agricol

apporter une boîte à ouvrage qu'elle supposait achetée à son intention, et pas du tout : Agricol la remporta pour l'offrir à une autre femme.



Bien plus, il vient confier à la Mayeux elle-même qu'il aime cette autre femme et qu'il va l'épouser.

L'infortunée Mayeux réfléchit alors que sa bosse lui interdit à tout jamais un tendre sentiment ; elle comprend que l'Amour est un petit méchant qui toute sa vie s'amusera à lui faire la nique.



Et pourtant, quel noble caractère que celui de la Mayeux, et si on savait l'apprécier dignement, quel trésor pour un mari !

Un jour, c'est encore son album qui nous le révèle, un jour elle pousse

l'héroïsme jusqu'à flanquer un coup de parapluie à un cheval conduit par un enfant, et qui, sous ce prétexte, refusait d'avancer; — et elle le fit avancer.



Quelle femme, mais aussi quel parapluie!

LA FABRIQUE MODÈLE.

En voilà une de fabrique ;—qui n'a pu voir cette fabrique-là n'a rien vu.

Par exemple, ce qui empêchera que vous ne puissiez vous procurer la satisfaction de la visiter, c'est qu'elle a été complétement brûlée, et les plus anciens du pays ne savent même plus au juste où elle était située.

Dans ce monument modèle, qui tenait un peu du phalanstère et beaucoup de la caserne, tous les ouvriers, mariés ou garçons, vivaient dans la communauté la plus touchante. C'était assez désagréable pour les hommes mariés, mais c'était plus que ravissant pour les garçons. Vous voyez qu'il y avait compensation.

Ce qui attirait surtout l'admiration de tous les étrangers dans la fabrique de M. Hardy, c'était la manière dont s'y popotait la cuisine.

Partout ailleurs ce sont des marmitons qui sont chargés de ce soin, ou au moins des marmitonnes; mais M. Hardy, avec ce coup d'œil d'aigle à qui

rien n'échappait, avait remarqué que tous les moutards aiment beaucoup en général à jouer *à la dînette*. Eh bien! il avait entrepris d'utiliser ce jeu



de la communauté, et les repas étaient préparés par des maîtres gés de quatre à huit ans.



Et, vous m'en croirez si vous voulez, la cuisine n'en était pas meilleure pour cela.

De temps en temps on trouvait bien, surnageant au-dessus de la marmite, un cheveu; puis, poussant l'investigation plus loin, on s'apercevait qu'à ce cheveu était attaché un moutard.

Mais c'était là un de ces petits accidents culinaires qu'il était impossible d'éviter et qu'on corrigeait en ayant soin de faire toujours tamiser le bouillon.

De toutes les idées créatrices de l'illustre manufacturier M. Hardy, sa cuisine était celle dont il se montrait le plus fier. Évidemment, s'il n'avait



pas établi sa maufacture de fer-blanc, il en aurait établi une autre de dîners à trente-deux sous, quinze plats au choix.

M. Hardy est donc parfaitement heureux, lorsque tout à coup un personnage mystérieux vient lui demander un instant d'entretien et lui révèle, dans ce dialogue, que son ami le plus intime, ici présent, vend tous ses secrets aux jésuites.

Fureur de ce bon M. Hardy, qui traite son ami de *pas grand' chose*, et vif remercîment au révélateur, qui n'est autre que l'éternel Rondin.

Ce vieux gueux continue plus que jamais à arracher tous les masques, toujours pour mieux capter la bienveillance de tous les héritiers de la succession Rennepont.

Le voilà déjà l'ami intime de Mlle de Carotteville, du prince indien, de ce bon M. Hardy; il est probable qu'il ne tardera pas à aller pincer un léger cancan au bal Musard en compagnie de Couche-tout-Nu.

C'est égal, tout pénétré d'admiration que je suis pour le génie quelque peu infernal du grand Rondin, je me demande souvent où allons-nous?.. où allons-nous?... Comment Rondin et M. Sue se débrouilleront-ils? Quand nous aurons bien développé l'amour de Mlle de Carotteville pour son prince sauvage, et la passion féroce de ce dernier pour la femme libre de Paris; — quand nous aurons bien ruiné M. Hardy dans sa fortune et la Mayeux dans l'estime de ses amis; — quand nous aurons usé et abusé du système d'amour et d'expansion, qu'est-ce que tout cela fera pour la question d'héritage?... Parole d'honneur! je n'y vois goutte, et j'ai bien peur que Rondin et son système ne deviennent un grand embarras pour l'excellent M. Sue, la providence de toute cette brave famille de Rennepont... Mais, bast! la Providence a bien encore quelques expédients dans son sac...

La dame qui partageait toutes les pensés de M. Hardy, conjointement avec l'idée des potages économiques, vient de partir pour l'Amérique, et M. Hardy, dans sa simplicité, essaye de courir après elle.



Comme si jamais on rattrapait une maîtresse qui se sauve!

Pendant que M. Hardy part, voici le maréchal Simon qui arrive au grand



galop de son cheval, et toutes les personnes qui le voient ainsi faire de la poussière ne peuvent s'empêcher de s'écrier : « Quel animal! »

En parlant du cheval, bien entendu.

Je vous ferai remarquer, par parenthèse, si déjà même vous n'aviez été assez sagace pour le remarquer vous-même, cher lecteur, que dans ce roman prodigieux, si l'intrigue ne marche pas vite, ce n'est pas la faute des personnages, qui courent toujours les uns après les autres.

C'est un *steeple chase* perpétuel, et la plus à plaindre est l'infortunée Mayeux, qui non-seulement a pour mission de courir, mais encore de pleurer, le tout en même temps.



On n'a jamais vu de femme comme cette Mayeux !

Ce brave maréchal avait mis son grand chapeau, son grand cordon et ses grandes bottes à l'écuyère, uniquement pour venir causer avec son vieux père, lequel continue à vouloir plus que jamais rester simple ouvrier chez M. Hardy.



Singulier père, mais encore plus singulier fils.

Pendant que ces braves gens causaient tranquillement de leurs affaires

de famille, il se prépare un fameux grabuge à l'instigation d'un gueux que j'ai reconnu tout de suite pour être Barrock. — Il n'y a pas sur la terre deux scélérats ayant une figure aussi jaune et des idées aussi noires.

Morbleu ! M. Sue a bien raison quand il dit que le malheur joint à l'ignorance fait un très-mauvais ménage !... Le malheur, dans cette union mal assortie, s'aigrit, fermente, se corrompt et n'enfante que des maux.

Dans un village près duquel était situé le phalanstère de M. Hardy, deux hommes buvaient un dimanche matin.

L'un était jeune encore, assez bien couvert; mais débraillé, fatigué, marbré, rougi, très-pochard.



L'autre était, comme je l'ai dit, Barrock, le dompteur de bêtes, chargé de l'éducation de Couche-tout-Nu.

« A votre santé, disait Barrock, à votre santé, *jun' homme...*

— A l'honneur de la vôtre, répondait le jeune biberon... A propos, cher ami, comment vous nommez-vous ?

— Mon nom ne fait rien à la chose, buvons !

— Pourquoi m'avez-vous tiré de Sainte-Pélagie ?

— Pour boire ; buvons !

— Et, si vous avez payé mes dix mille francs de dettes, c'est pour ..

— C'est pour rire, n'en parlons plus !

— Satané farceur, quelle gaieté ! c'est effrayant !... Que diable voulez-vous donc faire de moi ?

— Un franc *Balochard*, un bon *zig*, un *liche à mort...* »

Mais le titi de la reine Bacchanal n'avait pas grand'chose à apprendre dans ce genre d'exercices.

« A propos de ma reine, reprit le pochard assombri par ce royal souvenir, pourquoi me l'avez-vous fait planter là ?

— Parce qu'un homme doit être un homme, et qu'il n'est bon à rien quand il a une femme dans le cœur.

— Voyons, parlons peu z-et parlons bien. Où voulez-vous en venir?

— Buvons!

— Minute!... je suis bu, c'est possible, mais je ne suis pas si bête que j'en ai l'air : j'ai deviné une chose.

— Quelle chose?

— De même que les marchands de chaînes de sûreté, les marchands de bijoux contrôlés par la Monnaie, les marchands d'articles fabriqués par les malheureux prisonniers, ont un compère qui figure un acheteur pour amorcer les jobards, — de même vous voulez vous servir de moi pour amorcer les ouvriers et les faire tomber dans un panneau quelconque.

— Après?

— Mais il me semble que ce n'est pas déjà mal comme ça...

— As-tu peur?

— *A quatre pas d'ici je te le fais savoir...*

— *Tes pareils à deux fois ne se font pas connaître.* T'es-tu battu en juillet?...

— Je me suis battu comme plâtre.

— Veux-tu te battre encore?

En avant, marchons!
Tra la la
Tra la la la
La la la la la la la la.
Volons à la victoire,
Volons à la victoire!

L'hôte du cabaret entra

« Qué qu'y a?

– Y a là-bas un jeune homme intitulé Olivier, qui demande un M. Barrock.

— C'est moi ; faites monter. »

L'Olivier parut; c'était, ainsi que l'indiquait son nom, un messager de paix. Il venait annoncer que ses camarades, les ouvriers du phalanstère Hardy, refusaient les propositions des agents provocateurs.

Au même instant la porte s'ouvrit brusquement, et le cabaretier se précipita dans le cabinet en s'écriant : « Voilà les *loups* qui veulent manger les *dévorants!* »

Or, les *dévorants,* c'étaient les ouvriers du bon M. Hardy, — les *loups,* c'étaient de pauvres ouvriers sans travail; des carriers et des tailleurs de pierre employés à l'exploitation des carrières du voisinage; des malheureux poussés par la misère, la boisson et les jésuites; d'honnêtes pères de famille qui ne demandaient rien autre chose que du pain et de la chair de dévorants.

Olivier s'esquive par la fenêtre, et les loups se ruent dans le cabinet en hurlant comme des enragés.



Barrock, le dompteur de bêtes, va au-devant d'eux, les abreuve de flatteries et d'eau-de-vie, et les pousse sur le phalanstère.

Puis il s'esquive... emmenant avec lui l'ivrogne Couche-tout-Nu.

Olivier, ce nouveau Mazeppa poursuivi par les loups, s'était dirigé vers la fabrique; il arriva pâle et haletant et tomba comme une bombe entre Simon père et Simon fils, au beau milieu d'une dissertation sur les droits de feu Napoléon II...

Au même instant une grêle de pierres et de cailloux tombe sur le toit... du père Simon, c'est-à-dire sur sa vieille et vénérable *sorbonne* qui s'affaisse tout juste à la fin du 10e chapitre.

Alors s'engage le combat des *loups* contre les *dévorants*, sorte de massacre des innocents, hideuse peinture qui ferait prendre en horreur l'humanité si elle était vraie, l'auteur et le roman si elle était fausse.

Dans ce tableau antipopulaire apparaît une femme, un monstre nommé Ciboule, qui fait pâlir la Chouette elle-même; c'est le type du beau sexe parvenu au dernier degré de l'échelle, le beau idéal de l'horrible.

Le maréchal Simon avait voulu consulter son brave homme de père sur un cas de conscience embrouillé. « Soldat de l'empereur, disait-il, je dois ma vie à son auguste famille, par conséquent je me dois à Napoléon II. *D'un autre côté*, je dois obéissance au gouvernement actuel et à son auguste famille... par conséquent je dois planter là Napoléon II... *D'un autre côté* encore, je suis enfant de la république, et... » La question était donc très-complexe et la situation du maréchal très-perplexe. *D'un autre côté*, le vieillard ne pouvait heurter, dans le *Constitutionnel*, ni les idées napoléoniennes, ni les principes dynastiques. Cela était fort embarrassant. L'auteur a recours au grand moyen. Paff! une tuile tombe sur la tête du vieux. « Mon fils, murmure-t-il, mon loyal fils... suis mon conseil... Napoléon II... Louis-Philippe. . la république... serment... patrie... Tire-toi de là comme tu pourras! »

Pendant qu'il parlait, les *loups* agissaient, cassaient, brisaient, incendiaient, et le bon M. Hardy, en revenant de la promenade, put jouir du coup d'œil que présentait sa fabrique illuminée de tous les feux de l'enfer...

En voilà certes bien assez pour ce volume. Passons à un autre.



SEPTIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

NÉGOCIATION AVEC ROSE-POMPON.

Rose-Pompon faisait ménage avec Philémon, — ménage de garçon, bien entendu! dans lequel chacun apporte tout ce qu'il possède de gaieté et d'espoir.

Dans le ménage Philémon et compagnie, il ne manquait jamais que le strict nécessaire, qu'on remplaçait par des superfluités.

Aussi Rose-Pompon, pour suppléer à la robe de chambre absente, avait jeté sur ses petites épaules grassouillettes la chemise de laine rouge consacrée par Philémon à ses promenades maritimes sur la Seine. Et pour ne pas friper sa robe, elle s'était affublée du pantalon de débardeur, qu'en bonne ménagère elle ne devait plus ménager après le carnaval.

Assise devant la cheminée, elle brûlait les embauchoirs de la communauté.

Dans un couvercle de soupière, dernier débris échappé au naufrage de la vaisselle, à la suite d'une tourmente amoureuse, elle mangeait quelques feuilles de salade, tout en croquant de ses petites menotes blanches un pain à café. Sur une feuille de vigne bien proprette, un morceau de beurre frais attendait son tour... C'était le dessert.

En ce moment, Nini-Moulin arriva porteur de cachemires, de bijoux et de propositions; il traînait même à sa suite une charmante petite voiture.



Il offre généreusement tout cela et son cœur à la gentille étudiante qui accepte tout... moins le cœur, et les voilà partis... Où vont-ils?

Marche toujours, lecteur, marche, marche!

Peu de jours après cette scène morale, Mlle de Carotteville, assise dans son boudoir, rêvait d'Inde, d'amour et de tout ce qui s'ensuit...

La mââââlheureuse était amoureuse comme une chatte, soit dit sans comparaison.

Elle voyait son prince partout — dans ses vases du Japon, dans ses magots de la Chine, partout; mais plus encore dans un bas-relief dont nous vous offrons le dessin, et devant lequel l'infortunée s'évanouissait de bonheur...



Le bruit d'une porte qui s'ouvrit et se referma fit relever Mlle de Carotteville *comme par un ressort.*

C'était M. de Montbron, un ex-beau, un des jolis *muscadins* de la république, un délicieux *oreilles-de-chien* du consulat, enfin un *fatigué*, un *dévasté*, un homme très-bien. Il avait soixante ans, pas de cheveux, beaucoup de nez, énormément de jambes. Au moral, c'était un grand bambocheur, un gros joueur et un petit impertinent, un de ces hommes dont les femmes raffolent.

« Ma chè-e enfant, je ne suis pas content... dit le comte en se dandinant du meilleur air possible.



— Quelque peine de cœur... ou de trèfle? mon cher comte, dit la belle patricienne.

— Oui, de cœu-e, et c'est vous qui la causez, méchante !...

— Cher comte, c'est diantrement flatteur !

— Pas trop, ma toute belle, ca-e ma peine de cœu-e, — pa-donnez ma be-usque fe-anchise, vient de ce que vous négligez vote-e beauté... Vous êtes te-iste, vous avez du chague-in?... Que faisiez-vous quand je suis ente-é?

— Mais rien... je... lisais.
— Ah ! vous lisiez ?... Mais que vois-je !...
Vues pittoresques de l'Inde.
Voyage dans l'Inde.
Souvenirs de l'Inde. »



La belle *blonde* rougit jusqu'au blanc des yeux, mit sa jolie tête dans ses deux petites menottes, et finit par avouer qu'elle en tient pour le prince basané.

Le comte alors lui déclare que Djalma l'aime comme un imbécile.

« Quoi ! s'écrie l'innocente, serait-ce Dieu possible ! cher comte ; n'abusez-vous pas de ma simplicité ?...

— *Pa-ole d'honneu-e !*

— Mais Rondin m'a dit qu'il en aimait une autre...

— Il a dit à Djalma que vous étiez folle d'un beau blond...

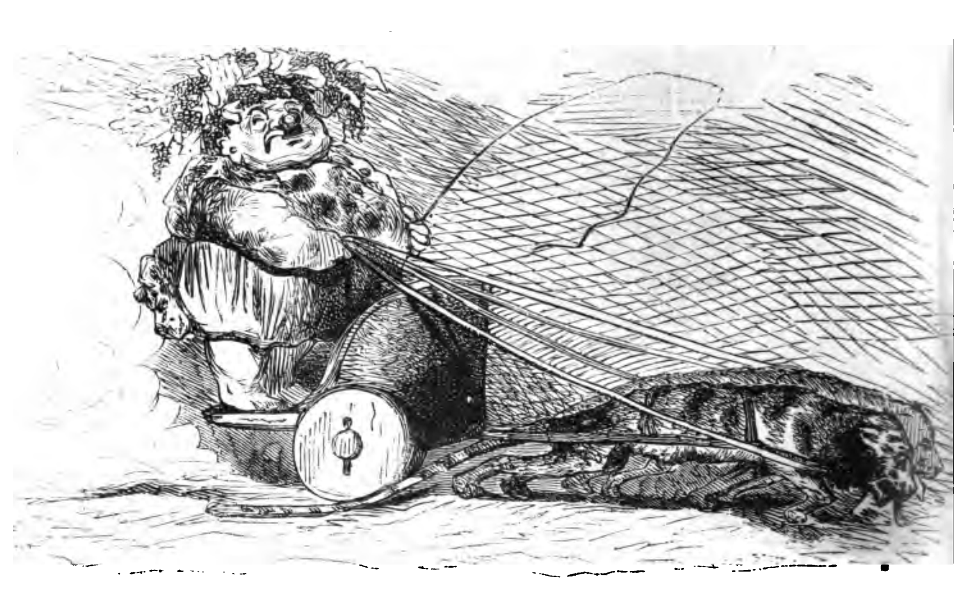
— Ah! vieux jésuite... vieux scélérat, comme tu m'abusais. Reviens-y donc! »

Mlle de Carotteville était transfigurée. Ce n'était plus la grande fille naïve et crédule que vous avez vue se laisser berner, enfermer et doucher à la Salpêtrière; ce n'était plus la patricienne un peu jobarde qui se laissait entortiller par ce vieux boa de Rondin. C'était une jeune lionne qui secouait sa crinière dorée, un jeune *cabri* qui sautait de plaisir. Elle était triomphante et radieuse.

« Quand le verrai-je?... Tel fut le premier mot qu'elle adressa au vieux messager d'amour.

— Mais, chè-e belle, vous allez un t-ain de poste... Laissez-moi le temps de -emplir aup-ès de lui mes fonctions g-atuites de cou-tier d'amour, et demain...

— Heureusement je puis attendre... j'ai son portrait... Tenez, voyez comme il lui ressemble. » Et en disant cela, elle désignait une statuette du Bacchus indien, qui en réalité ressemblait infiniment à..... Lepeintre jeune, et encore *chargé* par Dantan.



« En effet, s'écria ce flatteur de comte, voilà bien sa -ondeur, sa g-âce, sa beauté toute o-ientale...... Quelle admi-able -onde-bosse! quelle ét-ange -essemblance!

— Qu'allons-nous faire jusqu'à demain?

— Si vous m'en c-oyez, vous vous mont-e-ez aujou-d'hui pa-tout : ap-ès le bois, nous i-ons fai-e une petite p-omenade dans l'Inde, — nous i-ons voi- Van Barrock à la Po-te-Saint-Ma-tin. »

Au même instant Rondin entra — pour son malheur — car il fut reçu comme un chien dans un jeu d'échecs!... En cette circonstance, il faut en convenir, il fut au-dessous de sa réputation de ruse et d'habileté.



Rondin parti — honteusement — on monta en calèche et l'on flâna dans



les Champs-Élysées. La belle patricienne, dont le cœur nageait dans la

tendresse, ramassa sur la voie publique une pauvre petite mendiante qui lui tendait des bouquets.



Que fit-elle de cet enfant?... Tu le sauras plus tard, lecteur, marche! marche toujours!

DERRIÈRE LA TOILE.

Les bêtes avaient attiré la foule à la Porte-Saint-Martin... On aime tant les arts à Paris et l'on est si blasé des lions, des lionnes et des panthères du boulevard Italien, qu'on n'est pas fâché d'en voir quelquefois de plus sauvages, si ce n'est de plus féroces.

Tout Paris se pressait donc aux représentations de Barrock.

Le dompteur de bêtes finissait de s'habiller dans sa loge; il s'affublait d'un costume turco-indien qui devait ajouter à l'horreur du spectacle.

Titi *Couche-tout-Nu*, l'ex-roi de la reine Bacchanal, aujourd'hui pochard de profession, émeutier en disponibilité, et abruti par goût, assis dans un

coin de sa loge, contemplait Barrock d'un air stupide, tout en rêvant à ses nobles amours.



Goliath, le *grand géant* que vous connaissez, entra comme un boulet.
« Que veux-tu, imbécile? lui dit amicalement Van Barrock.
— Le public attend.
— *Eh bien, que le public attende*, répondit le dompteur qui avait de la littérature.
— Si ce n'était que ça!
— Qu'y a-t-il encore? animal!
— La *Mort* refuse de jouer ce soir...
— Caprice d'actrice!... nous lui donnerons des *feux*...
— Si ce n'était que ça!...
— Quoi encore? brute!
— L'Anglais! .. »
Barrock tressaillit. « Tu l'as vu?
— *Je l'ai de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu...* »
Barrock retressaillit et fit une grimace de tous les diables, à ce point que *Couche-tout-Nu* lui dit :

« Qu'est-ce donc que cet Anglais ?

— Cet Anglais, c'est ma bête noire, mon cauchemar, mon mauvais génie. Il me suit depuis Strasbourg, s'arrête où je m'arrête et ne manque pas une de mes représentations.

— C'est un amateur distingué !

— C'est une bête plus féroce que ma panthère et que mon tigre : il a parié que je serais dévoré devant lui, et il veut gagner son pari.

— Et il le gagnera ce soir si vous vous obstinez, reprit Goliath.

— Sors d'ici, butor, et va préparer le collier de la *Mort.* (Barrock prenait toujours ses bêtes par la douceur.)

— Mais, dit Couche tout-Nu, pourquoi ne fais-tu pas annoncer *Relâche pour cause d'indisposition de La Mort ?*

— Relâche ? fi donc ! c'est bon pour les petites maîtresses... Qu'on frappe les trois coups. »

Les trois coups retentirent et l'orchestre se mit à jouer l'ouverture, — l'ouverture que vous connaissez pour peu que vous ayez ouï un mélodrame dans le cours de votre existence.

L'Anglais était à son poste, aux baignoires d'avant-scène.

Quel est ce casse-noisette? disait celui-ci. Quelle est cette tête à pommeau de camée? disait celui-là. — Barrock seul aurait pu répondre à ces



questions; mais il avait bien d'*autres chiens à fouetter;* il se fouettait le sang, se battait les flancs pour rappeler son courage; — son courage ne revenait pas.

Au-dessus de la loge occupée par l'Anglais se trouvaient, dans l'avant-scène des premières, M. et Mme de Morinval et Mlle de Carotteville. Celle-ci était coiffée en cheveux, portait une robe bleue simplement ornée d'une pendeloque de perles du plus bel orient. — Rien que ça!

Les perles blanches, la robe bleue et les cheveux que vous savez formaient un effet on ne peut plus tricolore. A la main elle tenait un énorme bouquet.

Le théâtre représentait une forêt de marronniers d'Inde parquetée et éclairée par les 150 becs de gaz de la rampe... L'illusion était complète.

Mlle de Carotteville, tout absorbée par la contemplation de ce site singulièrement sauvage, ne voyait pas ce qui se passait dans la salle.

Il se passait cependant quelque chose qui l'eût intéressée...

Dans la loge d'avant-scène, en face de celle qu'occupait la belle patricienne, était venu se placer un beau bengali suivi d'une petite panthère du quartier Bréda.

C'était le *prince Charmant*, l'infidèle Djalma, en compagnie de notre petite amie Rose-Pompon, dont la tenue, les gestes et les mines portaient le cachet de la meilleure société... du Prado et de la Chaumière.



Le prince Djalma, tout entier à sa passion pour sa belle rousse, ne répondait que très-médiocrement aux agaceries, aux petites risettes de la charmante blonde; il consentait bien à dépenser pour elle un argent fou et même à lui payer des oranges dans une avant-scène de la Porte-Saint-Martin, mais quant à de l'amour, il ne lui en octroyait pas pour un sou, — ancienne monnaie.

Jugez donc de la sensation qu'éprouva Djalma lorsqu'il aperçut Mlle de Carotteville, et qu'il dut feindre de ne pas la voir pour exciter sa jalousie, — toujours sur les conseils de son excellent ami Farina.

Quant à Mlle Carotteville, ayant lorgné la loge du prince, dans le premier moment elle ne voulut pas en croire les verres de son binocle, et elle proféra même des choses très-désagréables pour l'ingénieur Chevallier, qui lui avait vendu cet instrument avec garantie; mais il fallut bien finir par se rendre à l'évidence, et Mlle Carotteville se dit à elle-même : « Cet homme d'Inde ne me sera plus de rien. »

Tout à coup un rugissement rauque, mais très-accentué, retentit sur la scène. A ce rugissement l'Anglais se leva, et ses gros yeux verts ne quittèrent plus l'entrée de la caverne dans laquelle Barrock devait pénétrer.

Le fait est que la situation devenait très-dramatique, et malgré les sensations particulières qui faisaient en ce moment tressaillir le cœur de Djalma et de Mlle Carotteville, ils ne purent s'empêcher de regarder ce qui allait se passer sur le théâtre.

Barrock avait aperçu son cauchemar d'Anglais, et fasciné par cette tête



qui, en laideur, égalait au moins celle de Méduse, de jaune qu'il était d'ordinaire, il devint vert-pomme, — spectacle affreux.

Bien qu'il fût sous l'empire de ce que nous ne craindrons pas de nommer la *venette* la mieux caractérisée, de crainte d'être obligé de rendre la recette, il s'élança dans la caverne pour dompter la Mort, mais sans pouvoir dompter préalablement sa peur, et on entendit un cri si formidable que tous les spectateurs furent convaincus que Barrock venait d'être un peu dévoré par la panthère.

A ce hurlement, Mlle Carotteville laissa tomber son bouquet, qui alla rouler dans la caverne pêle-mêle avec Barrock et la Mort, — et le prince indien, pour r'avoir ce précieux bouquet, ne fait ni une ni deux, il s'élance



comme une flèche, tue la Mort d'un coup de poignard, sauve Barrock, et, chose bien plus précieuse encore pour lui, sauve le bouquet.

Ce fut réellement un magnifique spectacle, et les Parisiens qui, ce soir, avaient payé leurs trois francs ou leurs trente-cinq sous pour assister à la représentation de la Porte-Saint-Martin, ne regrettèrent pas leur argent.

Le fait est que, même au Grand-Opéra, on ne voit pas souvent de pareils intermèdes. Le seul individu contrarié fut l'Anglais, qui croyait enfin avoir gagné son pari et qui se trouvait de nouveau rejeté aux calendes grecques, ou, pour parler en style d'almanach plus moderne et plus grégorien, se trouvait renvoyé aux fêtes de Pâques ou à la Trinité !

Anglais infortuné ! mais, que voulez vous ! tout le monde ne peut pas être satisfait en même temps. — Quand l'un gagne, un autre perd forcément; c'est là une loi éternelle de la nature en général, et du lansquenet en particulier, — voire même du jeu de dominos.

Le seul parti à prendre est de se montrer philosophe quand on n'est pas content, et notre Anglais, remettant sa lorgnette dans son étui et son étui dans sa poche, se dit tranquillement : « Ce sera pour un autre soir, quand Barrock aura racheté une autre panthère ! »

Le prince indien fut magnifique lorsqu'il se releva du fond de la caverne, et lorsqu'il plaça son pied sur le cou de la panthère immobile ; — cette pose



rappelait avantageusement M. Franconi et le cheval Coco au moment où ce dernier fait le mort.

Inutile de dire que dans cet instant Djalma se tournait du côté de Mlle Carotteville pour lui lancer un regard qui lui révélait un amour décidément insensé, puisqu'il venait de lui faire braver la mort, soit dit sans calembour, pour conquérir un simple bouquet; mais, par malheur, Mlle Carotteville ne put jouir de ce regard, qui lui aurait mis tant de baume dans le sang. Renonçant aux émotions de cette soirée palpitante, la jeune fille venait de s'évanouir, elle était tombée à la renverse au fond de sa loge, et donnait



ainsi aux amateurs un nouveau spectacle qui ne se trouvait pas annoncé sur l'*Entr'acte*.

LE VOYAGEUR.

Il est nuit.

La lune brille.

Un voyageur, du haut de la butte Montmartre, regarde la ville immense étendue à ses pieds.

« Non, disait ce voyageur, cela ne sera pas. C'est assez de deux fois, que diable! Il y a cinq siècles, j'avais 1300 ans à peine, je suis entré dans cette ville et je l'ai empoisonnée...

« Trois cents ans après, je suis venu lui faire le même cadeau...

« Et voici que j'y reviens encore. C'est peu régalant pour ce peuple hospitalier...

« Oh! je vais dire comme Robert Macaire : Seigneur, ayez pitié de moi!

« Hélas! les Rennepont, ces chers Rennepont, mon neveu *Couche-tout-Nu*, le *prince sauvage*, toute cette famille intéressante et embêtée court de grands dangers...

« Oh! dites, Seigneur! faites moi l'honneur de dire s'ils échapperont à la fatalité et aux jésuites...



« Faites, Seigneur, qu'ils emploient toute l'intelligence que M. Sue leur a donnée et toute la fortune qu'il leur prête, à combattre ces blasphémateurs, qui osent affirmer que l'homme est né pour souffrir et qui renient les préceptes d'amour, de joie et d'expansion prêchés par saint Simon, saint Fourier et saint Cantagrel.

« Assez de deuil sur la terre! Depuis deux années, vos créatures tombent comme la grêle!... sur mes pas...

« Le monde est décimé, bonté divine!... Le diable fait des bénéfices d'enfer!...

« Pitié, miséricorde! »

Mais le vent rugit comme un tigre, siffle comme un serpent, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors...

« MARCHE !

— Oh ! Seigneur, les médecins et les apothicaires vont faire leurs orges.

— *Marche!*

— Oh! Seigneur, le diable m'emporte... Déjà je vois les bastions, les remparts, les demi-lunes, les forts détachés... Seigneur, je suis à la barrière, les rats de cave visitent mon havresac... Il en est temps encore...

— MARCHE... MARCHE... MARCHE ! »



Et, poussé par une main invisible, l'infortuné Juif fut donc obligé de dégringoler la butte Montmartre avec une rapidité si grande qu'il s'imagina descendre une *montagne russe*.

Car dans ses courses nombreuses, notre voyageur n'était pas sans être passé par le jardin de la Grande-Chaumière, et il savait par conséquent ce que c'est qu'une montagne moscovite; il put même se procurer souvent ce plaisir, qui était parfaitement dans ses moyens pécuniaires, puisqu'il est invariablement tarifé à cinq sous.

LA COLLATION.

Le lendemain du jour où le voyageur avait fait son entrée dans Paris, Mme de Saint-Dizier, l'honorable tante de Mlle de Carotteville, se préparait à recevoir dignement l'état-major des jésûites, qui devait tenir chez elle un concile au petit pied.

Nous ne vous ferons pas le menu du dîner; généralement les inventaires nous amusent peu et nous ennuient beaucoup; nous nous bornerons à vous dire que toutes les chatteries inventées par la friandise étaient réunies pour ce léger repas, que devaient arroser le champagne frappé, le Clos-Vougeot et les vins plus généreux d'Alicante et de Malaga. Rien que ça!

Par une attention remplie de délicatesse et de bigoterie, messeigneurs les

évêques allaient pouvoir croquer de petites mîtres en sucre de cerise, des crosses en sucre candi et des enfants Jésus pralinés.



Bref, on y voyait tout ce que peut produire l'imagination d'une femme confite en religion.

A M. d'Aigrigny, à Rondin et à Bedainier s'étaient joints ce soir deux nouveaux personnages qui apparaissent sur l'horizon : un évêque et un cardinal, rien que cela ! et quel cardinal ! l'illustre Malipieri, dont sans doute vous n'avez jamais entendu parler.

Le cardinal Malipieri était un grand homme, à la physionomie hautaine et rusée, à la figure jaunâtre et bouffie ; ses yeux noirs étaient profondément cernés d'un cercle brun, et il louchait beaucoup.



Comme vous voyez, ce cardinal était fort bien.

Tous ces messieurs sont rassemblés pour délibérer sur ce qu'il y a de mieux à faire touchant les deux cents millions qu'il s'agit toujours de faire passer de la tirelire du vieux Samuel dans la tirelire de la société de Jésus.



M. d'Aigrigny, légèrement piqué d'avoir été évincé de son emploi supérieur par son ex-secrétaire, se permet de critiquer le nouveau plan d'attaque de Rondin; mais Rondin leur dit en termes très-polis qu'ils sont tous des crétins, et que ce qu'il fait en ce moment est tout ce qu'il y a de plus spirituel au monde.

Tout en s'échauffant énormément dans sa discussion, Rodin s'écrie tout à coup qu'il a froid dans le dos et bien mal à la tête!

Ce qui est ordinairement un signe bien certain d'empoisonnement, — ou du moins de rhume de cerveau.

Pour se guérir, Rondin se met à boire du madère. Le froid augmente, — il reboit; — il augmente encore, — il rereboit; — il augmente toujours. Bref, ce n'est plus un jésuite, c'est un templier!

Toute la société est dans l'étonnement de voir cet homme d'un tempérament si sec, s'imbiber comme une éponge et absorber du madère ni plus ni moins qu'un membre de la société non canonique des *Lariflas*.

Hélas ! — spectacle affreux ! — Rondin crie, Rondin se tortille ! — Il se plaint énergiquement qu'on lui ait fait avaler quelque chose de malsain,



comme qui dirait une omelette préparée par le pharmacien habituel de la préfecture de police, à l'intention spéciale de messieurs les caniches de la ville de Paris.

Le docteur Bedainier ne s'y trompe pas, et s'écrie avec effroi : « Ce monsieur a le choléra ! »



Puis, en médecin satisfait d'avoir défini la maladie, et croyant n'avoir plus rien à faire, — il s'enfuit.

Toute la société imite Bedainier, et Rondin est laissé seul sur le parquet de l'appartement pour qu'il puisse y gigotter plus à son aise.

Attention touchante, et dont Rondin, vu son état de crispation nerveuse, ne peut pas comprendre toute la délicatesse.

Mais un ange vient à son secours, — c'est le bon Gabriel; — Rondin se soulève à demi et peut à peine proférer ces mots :



« Pardon... pour... le... mal que je vous ai fait... Pitié... ! ne m'abandonnez pas... ne... »

HUITIÈME PARTIE.

HUITIÈME PARTIE.

LE CHOLÉRA.

Les coliques de Rondin n'ont été que le prélude d'autres coliques bien plus générales: le choléra est décidément à Paris, et les croque-morts qui gagnent un argent fou, dansent une polka de jubilation. Plus les Parisiens



se frottent le ventre, plus eux se frottent les mains! Mais que voulez-vous? pour ces fonctionnaires le chemin du Père-Lachaise est la route de la fortune!

Le choléra devient si universel qu'il ne respecte plus rien et qu'il s'attaque même aux tambours de la garde nationale, qui pourtant d'ordinaire craignent tant pour leur peau!



Plus d'un tapin, en train de battre la générale, ne peut achever l'air qu'il avait commencé sur son instrument. Le choléra devient ainsi une véritable mort aux *ras* — et aux *flas* pareillement.

Pendant que la plupart des Parisiens tremblaient, se camphraient et se frottaient, d'autres, audacieux et insouciants, ne craignaient pas de narguer le fléau, et chaque jour, bien que les médecins eussent défendu les crudités, les boissons excitantes et les émotions, ces sacrispans mangeaient de la salade, buvaient des petits verres et jouaient aux dominos comme si de rien n'était!

Bien plus, une société de balochards dont faisaient partie nos amis et connaissances Morok, Couche-tout-Nu, Nini-Moulin, etc., organisa la *grande mascarade du choléra* qui se mit à défiler sur les boulevards en chantant une foule de refrains également défendus par la Faculté de médecine.

Cette cavalcade fut extrêmement brillante, et les papiers publics du temps, quoiqu'ils n'eussent pas encore soixante et douze colonnes, en firent mention. Mais l'honneur n'en revint pas à qui de droit, et les journalistes, aussi mal renseignés que les gamins de l'époque, mirent le tout sous ou plutôt sur le nom de lord Seymour.



En 1832, on ne voyait pas un simple arlequin ou un jocrisse sur le boulevard qu'on ne les qualifiât de lord Seymour.



Voilà pourtant comme on écrit l'histoire du carnaval, — c'est à dégoûter de lire les volumes de M. Thiers.

Nini-Moulin était travesti en *Silène*, Morok en *roi de carreau*, puis venaient des *Folies* et des *Amours* qui entouraient le bonhomme *Choléra*, ni plus ni moins que s'il eût été le bœuf gras.

Et pourtant rien n'était moins gras que ce personnage représenté par *Couche-tout-Nu*, arrivé au dernier degré de la consomption et de l'abrutissement.

Affublé d'une perruque de *Cassandre*, le bonhomme Choléra était la risée de toute la société, et on le narguait continuellement de la façon la plus irrévérencieuse du monde.

Afin de se moquer plus ouvertement du Choléra, la mascarade avait choisi, pour y aller dîner, un restaurant situé dans la Cité, près de l'Hôtel-Dieu. — Il était bien certain que si, après un repas pris en ce lieu, aucun convive n'éprouvait de symptômes alarmants, c'est que jamais de la vie il ne devait y avoir de coliques.

Toute la société se mit donc à gobelotter et à gobichonner comme dans le temps le plus calme du monde, et au *pan pan* des bières que l'on clouait au-dessus de leurs têtes, les satanés farceurs répondaient par le *pan pan* du champagne.

Car il est bien reconnu, du moins dans tous les vaudevilles, que le champagne fait en s'échappant : *Pan, pan!*

Le garçon du restaurant vint mystérieusement prévenir Morok qu'il y avait beaucoup de morts dans la maison, et que ce bruit pourrait les troubler. A cette nouvelle, que d'autres auraient trouvé terrifiante, Morok se déclara altéré. Puis, comme si tant d'audace ne suffisait pas, Morok, qui avait toujours son projet légèrement machiavélique, proposa au plus brave de la société *le Duel au Cognac!*

Voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à un jésuite.

Nini-Moulin lui-même, tout gobelotteur fieffé qu'il était, ne l'aurait jamais eue. O Morok, satané Morok, je te reconnais bien là!

Si tu n'avais pas été Morok, tu aurais été Rondin.

Cette proposition fit frémir la plupart des assistants, qui pourtant n'avaient pas craint de prendre leur part d'un *bol de punch monstre* que deux garçons n'avaient pu apporter qu'à grand'peine.



Tout le monde connaissait la longueur de la respiration de Morok, quand il appliquait ses lèvres à une bouteille de cognac. Néanmoins un convive accepta ce défi, et ce convive, vous l'avez deviné, c'est Couche-tout-Nu, qui, écartant son nez de carton, se dispose à cognaquer à mort, — et à mort était le mot propre dans cette circonstance.

Le *Roi de Carreau* et le *bonhomme Choléra* se livrèrent donc cette joûte, digne des héros du temps d'Homère.



Mais au *temps d'Homère* on ne connaissait pas le cognac, et, à dîner, Achille défiait seulement Agamemnon à qui mangerait le plus de veau et de salade pareillement.

Ce que Morok, ce gueux de Morok espérait, ne tarda pas à arriver. Couche-tout-Nu s'imbiba tellement d'alcool qu'il ne tarda pas à être en proie à d'atroces souffrances, attendu que le cognac est une boisson pectorale qui n'a pas reçu l'approbation de M. Véron, qui recommande infiniment plus l'emploi de la pâte Regnaud, cette pâte célèbre dont, comme vous le savez, font un si grand usage tous les Français faibles de poitrine et d'esprit.

Couche-tout-Nu éprouva donc tout à coup une crise nerveuse si terrible

qu'il brisa le goulot de la bouteille entre ses dents, ce qui contribua à augmenter le danger de sa situation, puisque cela tendait encore à lui insinuer une foule de petits verres dans l'estomac.

Plus le regard de Couche-tout-Nu s'éteignait, et plus l'œil de Morok brillait d'un éclat satanique. La société de Jésus triomphait enfin d'un des membres de la famille Rennepont avec l'aide d'une bouteille de vieux cognac. — Où diable la société de Jésus va-t-elle chercher ses auxiliaires, jusque dans les caves d'un restaurant de la Cité!

Pendant que toute l'assemblée se met à crier : « Il faut le secourir, il faut le secourir! » ce qui fait que personne ne songe à bouger de place ni à tenter quoi que ce soit, comme cela se pratique toujours dans toutes les circonstances semblables, arrive tout à coup un personnage dont la vue produit un effet électrique sur le défaillant.

C'est l'ex-reine Bacchanal qui, pour le quart d'heure, vêtue d'une robe d'indienne mauvais teint, vient se jeter aux genoux de son ex-amant en lui demandant pardon de l'avoir planté là pour un prince qui l'a si mal nippée.



Couche-tout-Nu se ranime et se redresse un peu en entendant cette voix si chérie qui lui dit : « C'est moi. » A quoi il réplique : « Quoi! c'est toi? » dialogue qui n'est pas fort; mais que peut-on attendre de mieux d'un homme si faible?

Le peuvre Jacques, tout imbu de cognac qu'il est, a pourtant les idées assez lucides encore pour expliquer qu'il n'est pas dupe du tour que vient de lui jouer son ami Morok.

Mais ce qui fait le plus de mal en ce moment à Jacques, ce n'est pas de se sentir un boisseau de charbon ardent dans la poitrine, c'est d'apprendre que Céphise a commis une infidélité à son égard.

Il en expire de chagrin.

Tableau !



Ce qui nous prouve bien qu'on peut mourir d'amour, quand à cette première passion vient se joindre celle du cognac.

Voilà donc un Rennepont qui est mort, bien mort, très-mort. Donnons un pleur à sa mémoire.

A moins qu'il ne ressuscite comme feu Rondin, que nous avions déjà pleuré dans le temps. Mais ce serait abuser de nos larmes, espérons qu'il ne ressuscitera pas.

LA CHASSE AUX EMPOISONNEURS.

Pendant que les jésuites triomphent d'un côté, ils reçoivent d'un autre côté une fameuse chasse en la personne de d'Aigrigny et de Goliath. Ah! quelle chasse!



Deux mille personnes, de tous les sexes, s'étaient attaquées au géant Goliath, qu'on prétendait avoir vu glisser une poudre quelconque dans un broc, chez un marchand de vin.

Fort de son innocence, Goliath avait répondu par une foule de protestations et par un tas de coups de poing. L'abbé d'Aigrigny, qui passait par là, voulut prendre la défense de son ami Goliath, mais la populace se mit aussitôt à pourchasser l'abbé d'Aigrigny lui-même, et alors commença une



course au clocher dont les tours Notre-Dame furent le but. Jamais le *Jockey-Club* n'assista à une lutte plus animée.

La foule ne cessait de répéter que le défenseur de l'empoisonneur ne pouvait être qu'un empoisonneur lui-même.

Et pour ajouter à la portée de ce raisonnement, les gamins lançaient des pierres à l'infortuné d'Aigrigny, qui regrettait amèrement d'avoir réclamé

son ami Goliath, qui continuait du reste, de son côté, à passer un quart d'heure bien désagréable, car il avait affaire à des bêtes encore plus féroces que les panthères de Java et que les tigres du Bengale, sa société habituelle.

Goliath avait eu beau assommer une douzaine de ses ennemis, ses coups de poing phénoménaux ne purent lui sauver la vie; pour un ennemi qu'il



culbutait, il en revenait immédiatement vingt autres qu'il aurait fallu culbuter pareillement, et l'homme le plus robuste ne pouvait suffire à ce rude exercice.

On se lasse de tout en ce monde, même de donner des coups de poing!

Pour comble de malheur, le géant se vit bientôt dans la position de son

homonyme le Philistin, car une mégère lui lança dans l'œil, sans fronde, il est vrai, mais avec une adresse ficelée, un énorme sabot qui l'aveugla, et



une fois passé à l'état de Quinze-Vingt, Goliath fut facilement vaincu et mis en une capilotade complète.

Donnez une larme à sa mémoire, si bon vous semble, mais, je vous en supplie, qu'il n'en soit plus jamais question.

Pendant qu'on massacrait Goliath, l'abbé d'Aigrigny était parvenu à se réfugier dans l'église Notre-Dame, où il se croyait en sûreté. Ah! bien



oui! patatra! la porte cède sous les coups des assaillants; le bedeau, le suisse et le sacristain, qui composaient la seule garnison de la citadelle, se

sauvent, et d'Aigrigny est derechef en danger d'être cruellement houspillé par cette multitude furieuse.

Il est perdu... mais non, il est sauvé. Voici que Gabriel vient à son secours, car il est écrit que Gabriel doit sauver tous ses ennemis, qui reconnaissent ensuite ses bienfaits en lui rejouant de plus belle des pieds de... Sainte-Menehould.

Le jeune prêtre parle à cette multitude égarée, et il les prêche si bien que tous ces individus, qui tout à l'heure étaient d'affreux bouledogues, deviennent de charmants moutons, qui prodiguent les soins les plus doux



à l'homme qu'ils viennent de rouer de coups, et ils emportent tout doucettement l'abbé d'Aigrigny, pour le placer sur un excellent lit, et non plus pour le lancer dans celui de la Seine, comme primitivement ils en avaient l'intention.

RONDIN MALADE.

Grâce à l'énergie de sa constitution et de son caractère, Rondin n'avait pas succombé à l'attaque du choléra ressentie chez la princesse de Saint-Dizier; Rondin s'était dit qu'un homme comme lui ne pouvait pas mourir de la colique, et il avait vécu.

Il n'y a rien de tel que l'obstination.

Mais il était bien malade, bien malade, et coiffé d'un gigantesque bonnet



de soie noir, comme les jésuites seuls ont la fantaisie d'en porter de nos jours. Rondin, alité, était forcé de subir la visite et l'inquisition du cardinal

Malin Pierro qui, s'imaginant que Rondin était mort ou à peu près, venait lui tirer les vers du nez. Mais Malin Pierro avait beau être fin, Rondin était encore plus malin que lui et prétextait de ce qu'il avait une extinction complète de voix pour ne pas répondre aux questions du cardinal.

Voyez-vous la malice!

Aussi se garde-t-il d'avouer qu'il a l'intention de se faire nommer pape, rien que cela!

Excusez du peu pour un homme qui cependant se contente pour son déjeuner d'affreux radis noirs. Du reste, on a toujours prétendu que ce légume ouvrait l'appétit; et l'exemple de Rondin nous le prouve parfaitement.

Notre malade venant à apprendre qu'il se mitonnait du nouveau dans le camp Rennepont, se leva tout à coup, et, malgré les supplications de son médecin, se mit à se promener en long et en large dans sa chambre à coucher. Il paraît qu'il n'y a rien qui donne des idées aux jésuites comme de se promener en chemise dans leur appartement.

Essayez de la recette, si toutefois vous ne redoutez pas les rhumes de cerveau.

Je veux vivre et je vivrai, ne cessait de dire par ses gestes ce diable de



Rondin, qui ne parlait plus qu'en pantomime comme Debureau. Le docteur Bedainier lui fit alors comprendre que pour vivre il ne lui restait qu'une

ressource, c'était de permettre qu'on lui administrât un remède, terrible à la vérité, mais exellent du reste.

Tous les médecins du monde donnent toujours leurs remèdes comme souverains; s'ils ne guérissent pas le malade, c'est la faute du pharmacien qui les a mal préparés.

Rondin consent à tout, et alors Bedainier appelle à son aide trois jeunes jésuites qui tiennent le patient par les quatre membres pendant que le docteur administre son fameux remède.

Infortuné Rondin! c'est en vain qu'il crie : « C'est trop chaud, c'est trop chaud! »



Le bourreau va toujours.

Le fait est que c'était furieusement chaud, car le docteur lui avait brûlé toute la poitrine avec six larges moxas, et ordinairement on en applique un seul aux chevaux de grosse cavalerie.

Mais aussi Rondin fut sauvé, et ses poumons étant dégagés, il se mit immédiatement à jacasser ni plus ni moins que la portière la mieux constituée.

Une fois l'opération chirurgicale terminée, les trois jésuites retournèrent dans le jardin où ils continuèrent à se promener et à s'asseoir, toujours trois



par trois, ainsi que le veut la constitution de l'ordre, qui en cela leur défend expressément d'imiter les bœufs, qui ne vont jamais que deux à deux.

Pendant que Rondin manquait ainsi de périr et que Jacques, Goliath, Florine et une foule d'autres périssaient tout à fait, Céphise et la Mayeux éprouvaient pareillement le besoin de quitter cette vie, sauf à laisser M. Eugène Sue tout seul avec son lecteur. C'est une dégringolade générale.

Moyennant six sous de charbon pris à crédit chez la fruitière de la rue Clovis, qui venait également de tourner les deux yeux (tiens! j'oubliais encore de vous adresser un billet de faire part pour ce trépas), moyennant

six sous, les deux sœurs se mirent à respirer de la vapeur de charbon à narines que veux-tu, non sans tenir jusqu'au dernier instant des discours dont des bas bleus de profession se seraient montrés jaloux. Il paraît qu'il n'y a rien qui pousse à l'esprit comme les fumerons.



Au moment même où l'ex-reine Bacchanal accusait l'univers entier de l'abandonner et s'apprêtait à passer définitivement dans cet autre monde qu'on nous certifie être meilleur, voici qu'un ange descend du ciel pour arriver à son secours.

Quand nous disons qu'il descend du ciel, c'est une manière de parler, car au contraire il monte les escaliers deux à deux, quatre à quatre, en compagnie du bel Agricol.

Cet ange consolateur, vous l'avez déjà deviné, c'est Mlle de Carotteville.

Mais Céphise ne veut rien entendre et est résolue à ne pas survivre à la perte de cet être si cher et si digne d'être idolâtré, feu M. Couche-tout-Nu.

Au moment même où Mlle de Carotteville entr'ouvre la porte, Céphise s'élance par la fenêtre !



Encore une de morte, bien morte, très-morte.

Toujours sauf le cas de résurrection dans le prochain volume.

Quant à la Mayeux, à force de soins et d'eau de Cologne, on parvient à la rappeler à la vie. Espérons cette fois qu'elle sera heureuse, car voici que pour la troisième fois au moins Mlle de Carotteville lui fait une foule d'offres de service et la proclame son amie intime.

Que peut désirer de plus Mlle Mayeux, que je n'hésite pas à déclarer maintenant la plus heureuse des couturières.

A peine la Mayeux n'a-t-elle plus besoin de rien qu'arrive Mlle Rose

Pompon, qui vient aussi faire la généreuse. Elle met tout à la disposition de la Mayeux, tout, c'est-à-dire une pipe d'écume de mer et les tire-bottes de son ami de cœur l'étudiant en droit, qui est en voyage pour l'instant. Mais que voulez-vous? la plus jolie grisette du monde ne peut donner que ce qu'elle a.



Décidément la rue Clovis est habitée par les gens les plus obligeants du monde, qui offrent tout ce qu'ils ont; il est vrai qu'en général ils n'ont rien! — Ah! s'ils avaient quelque chose... Il est probable qu'ils ne l'offriraient pas.

EXPLICATION A L'AMIABLE.

Dans le premier moment de leur singulière rencontre, Rose-Pompon et Mlle de Carotteville se regardèrent comme deux caniches de faïence, car le souvenir du beau Djelma agissait également sur ces deux cœurs de femmes sensibles.

Il n'est rien de tel que d'être Indien et quelque peu nègre pour plaire aux Parisiennes.

L'étonnement de Mlle Carotteville fut poussé à la stupéfaction quand elle entendit le singulier choix d'expressions dont se servait l'étudiante, et elle se dit qu'il était impossible qu'un prince, même Indien, se fût amouraché sérieusement d'une femme qui savait si peu sa langue.

Il est vrai que Mlle Carotteville ne réfléchissait pas qu'en sa qualité d'Indien ce même prince pouvait bien lui-même ne savoir pas un mot de français, ou s'imaginer que le langage chocnosophe de la grisette était celui de la plus haute société.

Voulant avoir le cœur net relativement à ses soupçons, Mlle Carotteville demande un quart d'heure d'entretien à Rose-Pompon, quart d'heure que l'étudiante s'empresse d'accorder, en faisant une révérence sardonique; mais comme il était impossible de causer quinze minutes dans une chambre où le fumeron prenait encore à la gorge, Mlle Rose-Pompon, qui tenait à prouver qu'elle savait vivre, engagea Mlle Carotteville à venir s'expliquer *chez elle*, c'est-à-dire dans l'appartement de Philémon, orné comme vous le savez.

A la vue de la pipe culottée et de la paire de bottes, l'étonnement de Mlle Carotteville ne fit qu'augmenter.

Franchement, il n'y avait pas de quoi!

La conversation fut d'abord aigre-douce, mais Rose-Pompon voyant enfin qu'elle n'avait pas affaire à une rivale du bal Mabille, révéla à Mlle Carotteville que le prince Djelma ne lui avait malheusement jamais été de rien, à elle, Rose-Pompon.



Surprise, joie, délire de Mlle Carotteville, qui voit qu'elle a été dupe des machinations de ses éternels ennemis, et avec l'autorisation de Mlle Rose-Pompon, elle se met à reaimer son prince avec plus de fureur que jamais.

Mais aussi il faut avouer qu'elle l'avait désaimé un peu trop facilement;

un jeune prince indien peut bien se permettre d'aller au spectacle en compagnie d'une panthère de la rue de Bréda sans être pour cela un monstre de noirceur.

Mais qu'il ne soit plus question de cette légère brouille survenue entre les deux amants qui, après tout, auront l'agrément de se raccommoder en se promettant réciproquement qu'ils ne le feront plus.

Rose-Pompon vient de se montrer généreuse en rendant la paix du cœur à Mlle Carotteville, et un incident nous prouve à l'instant qu'une bonne action trouve toujours sa récompense, maxime qui n'est pas neuve, si vous voulez, mais qui est énormément consolante.

Tout à coup, au milieu du silence qui résulte de l'attendrissement profond de ces deux ex-rivales, retentit sur l'escalier un *coricoco* aussi bruyant que prolongé.

A cet appel bien connu, Rose-Pompon saute de joie, c'est Philémon qui revient retrouver sa poule.

Et en présence même de Mlle Carotteville, ces deux amants se livrent à une polka de jubilation, parfaitement analogue à la circonstance.



Pauvre Philémon, tu retrouves ta Rose-Pompon fidèle, mais tu ne te doutes guère que cette fidélité n'a tenu qu'à un fil que n'a pas voulu couper l'indifférent prince indien!

Ce qui augmentait encore l'allégresse de Rose-Pompon, c'est que Philémon n'arrivait pas seul, et il avait profité du voyage qu'il venait de faire

dans sa famille pour amener à Paris une oie magnifique et toute prête à être mise à la broche.

Plus un lapin blanc vivant qui probablement est appelé à jouer un rôle dans la suite de cette histoire, car il vient, je parie, remplacer quelques-uns des nombreux personnages décédés dans le courant de ce huitième volume.

Mais ne cherchons pas à sonder l'avenir, et rapportons-nous-en à M. Eugène Sue pour nos émotions futures.

A propos, pendant tout le huitième volume, nous ne voyons pas apparaître la figure du maréchal Simon ; mais cela s'explique facilement : cet



excellent père est sans doute occupé à se promener dans Paris avec ses deux jumelles et à leur faire admirer toutes les merveilles de la capitale !

DÉBIT DE CONSOLATIONS.

Pendant que Rose-Pompon consolait la belle patricienne dans la chambre du *Titi*-Philémon, en lui apprenant que le prince sauvage l'aimait comme une bête féroce, — tandis que Philémon consolait Rose-Pompon en lui prodiguant les oies, les lapins et les autres preuves de sa tendresse, — Agricol, agenouillé devant la Mayeux, lui débitait aussi des douceurs consolantes.

« T'es bête, lui disait-il, de t'avoir voulu *fait mourir*, sans nous crier *gare!* Est-ce que ça se fait entre amis, ces choses-là?

— C'est vrai, répondit la pauvre fille... Mais je craignais d'être à charge.



— Quelle charge!... Tiens, tout ça c'est des bêtises, parlons raison! Tu m'adores, je le sais, et je ne t'en veux pas...

— Oh ! merci.

— Il n'y a pas de quoi... Eh bien ! va, fais ton bonheur, aime-moi, je te laisserai faire, ça fera plaisir à ma femme... Va, sois tranquille DE CET AMOUR... J'EN SERAI DIGNE, je remplirai ton noble cœur ; ce que je dis là est peut-être un peu chose ? Bah, tant pis ! je ne m'en dédis pas. »

Pendant qu'ils devisaient ainsi, Mlle de Carotteville était rentrée. Debout, sur le seuil de la porte, elle contemplait ce touchant tableau de l'amour platonico-adultérin.

Ils étaient heureux tous trois : la Mayeux de l'amour qu'elle ressentait, — Agricol de l'amour qu'il inspirait, — Adrienne, la plus riche, de l'amour qu'elle partageait.

NEUVIÈME PARTIE.

NEUVIÈME PARTIE.

LES DEUX VOITURES.

C'est le soir. Onze heures sonnent, le vent souffle de gros nuages bleus qui interceptent la clarté pâle de la lune rousse, dans la rue Blanche, habitée par le prince Djelma. Un fiacre monte cette rue, momentanément sombre. Ce fiacre, qui contient un gros Italien, s'arrête devant une petite porte d'où sort un homme de taille moyenne.

Les deux hommes causent en italien. L'un est un évêque, l'autre un *étrangleur* de l'Inde. Vous savez le proverbe : *Un chien regarde bien un évêque.* Mais ce qui vous surprendra peut-être, c'est que l'évêque brise un crucifix, en donne la moitié à son ami *l'étrangleur*, et lui recommande *d'agir*, dans le cas où il lui renverrait l'autre moitié...

« Ce qu'on m'ordonne, je le fais... Bohwanie me regarde.

— Bien, mon ami, vous êtes fanatique de votre Dieu... C'est très-bien!

Dans une époque d'indifférence en matière de religion, cette ardente foi vous fait le plus grand honneur, continuez, vous avez mon estime. »

Durant le cours de cette édifiante conversation, un autre véhicule s'était arrêté à la même porte; celui-ci n'était pas un *char numéroté :* les chevaux, la livrée, et surtout le physique du cocher ne pouvaient appartenir qu'à un grand seigneur.



C'était la voiture de Mlle de Carotteville, qu'elle avait employée à porter une lettre au prince Djelma. — N'oublions pas que les messagers parisiens n'étaient pas encore inventés à cette époque.

Le lendemain, Djelma, qui n'avait pas fermé l'œil, se réveilla de très-bonne heure, car il allait goûter celui de voir sa blonde dont la lettre lui offrait ce que les grandes dames nomment *un entretien* — et les lorettes un *rendez-vous.*

En attendant l'heure du berger, l'infortuné prince bâillait, regardait sa pendule, tournait ses pouces ou contemplait un portrait fait de mémoire... dessin naïf, tracé au carmin le plus rouge possible.



Le prince n'était pas seul, — Farina l'épiait. Farina qui l'avait déjà mis dans le pétrin avec Rose-Pompon, lui donne le conseil perfide de brusquer le dénoûment, d'enlever le cœur de la belle patricienne à la baïonnette, de la mener tambour battant... Mais

Djelma la bonté même
Lui dit en soupirant :

« Tu veux donc me faire ficher à la porte?... Tu veux donc que cet ange m'appelle polisson?...

« Que t'ai-je fait, Farina, réponds-moi,
« Que t'ai-je fait que tu me persécutes!... »

Farina se trouble.

« Écoute, reprend ce modèle des princes d'Inde, je ne veux plus que tu sois méchant, c'est trop laid ! Je veux que tu deviennes gentil, tout de suite, que tu fasses des petites risettes à ton ami... Que te faut-il ? Que peux-tu désirer, parle, je te donnerai tout, même mon amitié, tout fils de roi que je suis, tout galopin que tu es...

— Fichtre ! se dit Farina, me voilà propre. »

L'heure se passait et le prince n'arrivait pas ; Adrienne était cruellement vexée. « En serais-je pour mes frais, disait-elle, ô maman ! maman !... » Elle avait à peine prononcé ce mot, que Djelma arrivait... Ce jeune prince, d'une intrépidité fabuleuse avec la panthère de Java, avait une peur de tous les diables devant la lionne parisienne.

Celle-ci faisait le gros dos, baissait la tête, chiffonnait son mouchoir et regardait son busc.



Tous deux étaient bêtes à ravir, tous deux se taisaient comme de jeunes oies et n'osaient lever les yeux.

Djelma risqua le premier un œil, cet œil était à la fois *plein de feu et de larmes ; on y lisait la fougue d'un amour exalté, la brûlante ardeur de l'âge, l'admiration des belles formes*... On y lisait tant de choses qu'Adrienne, de son côté, ayant aussi risqué un œil, frémit de tout son corps et sentit qu'elle allait dire quelques bêtises... Effectivement, elle se leva de son fauteuil, et

d'une voix émue elle dit à Djelma en lui montrant un portrait : « Prince, je vous présente défunte ma mère... »



Le prince comprit l'apologue, et se mettant à genoux il récita le *De profundis.*

Ensuite ils s'assirent tous deux et causèrent de leurs petites affaires. Ils s'appelèrent d'abord prince et mademoiselle, puis cousin et cousine, à la fin mon loulou et ma biche; ils parlèrent beaucoup, rirent un peu, et finirent par pleurer d'admiration l'un pour l'autre, à genoux l'un devant l'autre, mêlant leurs pleurs, leurs cheveux, leurs mains, et tout le bataclan...

Pendant ce temps-là, un autre amoureux ne jouissait pas des mêmes agréments; seul, abandonné comme un pauvre caniche, feu M. Hardy passait de vilains quarts d'heure dans la maison des révérends pères jésuites.

Son ami, sa maîtresse et sa fabrique, tout était flambé pour cet infortuné, le désespoir et les jésuites s'étaient emparés de lui et ne le lâchaient plus. Ces derniers, pour agir plus sûrement sur son moral, médicamentaient désagréablement son physique. Les remèdes qu'ils lui administraient étaient,

à vrai dire, fort innocents, mais ils n'avaient pas pour effet de lui rendre son énergie et la clef de ses idées.

Aussi le malheureux était-il d'une faiblesse impossible à décrire...

Ajoutez aux remèdes physiques les remèdes moraux dont les murs de sa cellule étaient inondés sous forme de maximes désolantes, et vous comprendrez qu'il ne restait plus de l'ancien Hardy que ses bottes, son habit et son cœur.



Le pauvre phalanstérien dégommé pleurait le passé, le présent et l'avenir, il pleurait le jour, il pleurait la nuit, il fondait, il se liquéfiait.

Un jour il reçut une lettre d'Agricol qui lui demandait une entrevue. Mais ce rendez-vous chiffonnant les jésuites qui craignaient de perdre un si aimable pensionnaire : le colonel abbé, le roué d'Aigrigny redoubla près de lui de prévenances émollientes et de maximes antiphlogistiques, — lui

rappelant l'abandon de sa maîtresse, la trahison de son ami, la ruine de sa fortune, — tant et si bien que le malheureux Cocardy, de plus en plus dégoûté des hommes, des femmes et de lui-même, refusa de recevoir son ancien chef d'atelier.

D'Aigrigny voulait donc empêcher Agricol d'entrer, mais le fils du vieux de la vieille n'était pas homme à reculer devant l'ennemi, il fit le siége de la place, battit comme plâtre le colonel, le poursuivit le poing dans les reins, enfonça la porte et tomba comme une bombe aux pieds de son humide et malheureux patron...

Qui fut penaud? Je vous le demande...

Ce fut le colonel jésuite.

Vous n'y êtes pas; ce fut le forgeron, à la vue du précoce vieillard qu'il trouva stupide, hébété et tout à fait affaissé....

« Monsieur, dit Agricol à l'abbé d'Aigrigny, que je ne vous retienne pas si vous avez affaire....



— Monsieur, répondit ce dernier, je suis ici chez moi, et je n'en sortirai que par la force des baïonnettes!... » Et il sortit.

Agricol resta un moment pétrifié d'étonnement et de pitié devant les ruines de son ancien bourgeois.

Enfin, surmontant son émotion : « Eh bien, papa Cocardy, lui dit-il, ça ne va pas mieux? Ces GUERDINS *de mousquetaires noirs* vous entortillent donc à perpétuité, mon pauv' vieux !



— *Dominus vobiscum*... *et*...

— Que diable me contez-vous là, brave Cocardeau! Allons, voyons, remettez-vous un peu... est-ce qu'on ne reconnaît plus les amis?... Agricol Beaubrin, le bibi à Mayeux, phalanstérien dégommé, mais toujours et cruellement Frrrrançais!... Je viens...

— *Cum spiritu tuo*...

— *Amen!* mon bon Cocardin... *Amen!* Mais puisque décidément nous chantons la messe, je vais appeler M. le curé. »

Et effectivement il appela l'abbé Gabriel, qu'il avait amené avec lui, mais qu'il avait laissé en réserve dans la cantonnade.

Et l'abbé Gabriel se mit à réciter un joli petit sermon composé pour les néo-chrétiens du *Constitutionnel*. « Frère, disait-il, en vérité, en vérité, je vous le dis, les hommes sont créés pour jouir de la vie... DIEU N'A QU'UN VOEU, c'est le bonheur de la créature... il n'a QU'UNE AFFLICTION, c'est de voir le partage inégal de la propriété...

— Ah ! mon père ! ces maximes ne sont pas neuves, mais elles sont diablement consolantes... Pourquoi n'ai-je rien lu de semblable dans l'*Imitation ?...*



— Par une raison bien simple, mon cher frère, c'est que cela n'y est pas... Mais cela devrait y être.

Non, non, mon frère, *tout n'est pas néant, mensonge, misère, déception, vanité ici-bas... non, l'homme n'est pas né pour souffrir.*

Fi donc !

Cela serait gai !

Et le bon Dieu aurait fait là *de la belle ouvrage.*

Allons donc ! ..

L'homme est fait pour jouir...

Le femme pour aimer...

L'argent pour rigoler.

Et vive la joie ! ! !...

Lisez les vrais pères de l'Église, le père Véron, le père Sue; lisez saint *Constitutionnel* et ses commentaires sur l'Évangile...

Et ses chapitres aux Béotiens...

Tout cela y est...

Et bien d'autres choses non moins réjouissantes. »

Pendant que l'innocent Gabriel développait sa théorie communiste, Rondin et l'abbé-colonel, *cachés près de ces lieux*, ne perdaient pas un mot de la conférence.



Grâces aux ventouses et à sa ferm volonté de ne pas mourir, Rondin avait échappé aux griffes du choléra, mais sa maladie l'avait beaucoup changé; de fort laid il était devenu horrible, — son âme seule était restée la même, c'était toujours un vrai gueusard!

D'Aigrigny faisait la grimace en écoutant les principes quelque peu hérétiques du jeune abbé, mais Rondin se fichait de tout ça comme de l'an quarante, il cherchait le *joint*...

« Nom d'un petit bonhomme! s'écria-t-il en faisant un entrechat, je l'ai trouvé !..... j'ai le *joint!* »



Et ils abandonnèrent précipitamment leur cachette.

LA VISITE.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, disait saint Roch à ses chiens. — Gabriel ayant fini son discours, tira sa révérence à feu Hardy et le laissa bien sermonné, bien consolé et tout regaillardi.

Mais Cocardy, resté seul, redevint *poule mouillée* comme devant — ce qui surprendra peu si l'on songe à l'état d'affaiblissement qu'avait dû produire le jet continu des remèdes *physiques* et *moraux* que vous savez.

En ce moment, un domestique dans l'uniforme de l'établissement, remit



au *pensionnaire* une lettre de Rondin qui lui demandait la faveur d'une entrevue.

Le vieux sacripant, pour retourner la girouette phalanstérienne, vint lui faire des contes bleus, des histoires à dormir debout.

« Tel que vous me voyez, dit-il, je suis le bienfaiteur d'un jeune homme que j'idolâtre, et le drôle me paye de la plus noire ingratitude... C'est affreux à penser, mais je n'y pense pas — je prie pour lui, ça me distrait, et si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fait pas de mal... Oh! la prière! la prière!... A propos, connaissez-vous l'histoire du fondateur de la Trappe?

— J'ai entendu parler de cette maison de correction, mais je n'en connais pas l'origine.

— Elle est assez originale, écoutez :

« Il y avait une fois un beau jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient à tout rompre... Vertu, devoir, tout y avait passé... excepté le notaire. Les *malheureux*, s'abandonnant à un torrent de délices illégales, descendaient de cascade en cascade le fleuve de la vie... »

A ce mot de cascade qui lui rappelait ses propres chutes, Cocardy, noyé de larmes, cacha son visage dans ses mains.

« Un jour, poursuivit le narrateur, M. de Rancé part pour l'armée de la



guerre; à son retour il court embrasser son amante. Il l'embrasse, en effet, mais la tête de sa maîtresse lui reste dans les mains!... »

« Pouah ! fit Cocardeau, elle avait une fausse tête ?

— Non, c'était bien sa tête pour de vrai, mais elle était morte... tout ce qu'il y a de plus morte...

— C'est affreusement dégoûtant !...

— Vous avez dit le mot; aussi Rancé, dégoûté de l'amour et de tout ce qui s'ensuit, renonça au monde, à ses pompes et à ses œuvres, se fit moine, et se flagella tant et si bien qu'il se mit dans des états enchanteurs qui lui procurèrent des visions *extatiques*.



— O des extases ! J'en veux, s'écria le bon Hardy; une cellule, une discipline, n'importe quoi... Mais des extases, des extases ! ! !

— Ah ! tu en veux ? Eh bien ! tu en auras, » dit le gueux de jésuite; et Cocardeau, emballé dans une chaise de poste, fut enlevé et transporté à la Trappe... Attrape !...

JOCRISSE.

Le maréchal Simon avait pour domestique un véritable jocrisse... quand je dis véritable, c'est une façon de parler, — rien n'est vrai dans le *Juif errant*, sauf le talent de l'auteur; — Jocrisse était un faux jocrisse, c'était un jésuite déguisé en imbécile... Le diable ne l'eût pas reconnu... il était



chargé d'épousseter les meubles, d'entretenir le feu des cheminées, et de semer des lettres anonymes sous les pas du maréchal.

Ce dernier, intelligent et philosophe comme une vraie *culotte de peau*, se désolait à la lecture de ces infamies anonymes, et dans ses moments de colère, s'en prenait à tout : — à Dagobert qu'il rudoyait, à sa vaisselle qu'il réduisait en poudre, et à sa propre perruque qu'il détériorait.



Un matin, Dagobert qui, en sa double qualité de bonne d'enfants et de nourrice des jeunes filles, demeurait chez le maréchal, reçut la visite de son fils. Agricol venait lui narrer tous les quarts de conversion opérés par le poltron Hardy ; Dagobert était distrait, il bâillait, il s'étirait. Quand Agricol eut fini, le père se jeta dans les bras du fils, en s'écriant d'une voix émue : « Sacrrrrebleu ! tout cela est bien embêtant !... Ton Cocardy n'est qu'un serin premier numéro, — mon maréchal une vraie buse, le prince un pou-

let... indien, et nous, je te le demande! que sommes-nous, si ce n'est des pies qui jabotent et ne font rien de leurs dix doigts...



Que diable! on ne se fiche pas du public comme ça, et je voudrais que M. Sue sût!... » A ce moment, Dagobert leva les yeux et vit le maréchal, la figure pâle, l'air égaré, lisant, comme toujours, une lettre anonyme qui paraissait l'intéresser au plus haut point.

Mais laissons une minute le maréchal occupé à sa lecture favorite, et transportons-nous chez les jeunes filles de ce vénérable cantalou...

« A quoi songes-tu? disait Rose à Blanche... tu parais sous le poids d'un ennui constitutionnel...

— C'est vrai : je pense à ces pauvres abonnés qui s'attendaient à tant de jolies choses... Et l'honnête jeune fille se prit à pleurer...

— Qui sait? dit Rose en mouchant sa sœur, peut-être que ça les amuse.

— J'en doute, repartit Blanche... Nous sommes trop ennuyées pour n'être pas bien ennuyeuses... Et notre père... en voilà un qui est affligeant! »

En disant ces mots, Blanche voulut rendre à sa sœur bienfait pour bienfait, elle voulut la moucher et tira son mouchoir du *ridicule* où il était,

une lettre tomba... C'était encore une lettre anonyme. Je vous ai dit qu'il en pleuvait.

Tout à coup Rose dit à Blanche : « Entends-tu notre cher père... comme il crie !... C'est à Dagobert qu'il parle. »



C'était en effet à Dagobert qu'il... s'adressait.

LE LION BLESSÉ

Telle était la scène dont le retentissement avait effrayé les jeunes filles. D'abord, seul chez lui, le maréchal s'était mis à marcher au pas de charge, allant et venant dans sa chambre comme une bête dans sa cage. Les yeux lui sortaient de la tête; ses veines, grosses comme une corde à puits, ser pentaient sur son large front couronné de chinchilla; sa moustache se hérissait; il croisait les bras en marquant le pas, il les agitait en reprenant sa course. C'était l'homme de guerre et de bataille faisant une répétition... générale.

Par malheur pour lui, Dagobert entra dans ce moment solennel...

« Corbleu! monsieur, lui dit le maréchal, j'ai fait vingt-cinq ans la guerrrrrre, j'ai tenu tête à des armées entièrrrrres, je me suis couverrrrt

de lauriers... et je n'ai pas le courage de supporter des infamies anonymes!... Je suis une bête, une brute... je suis un stupide cornichon!... »

La conversation dura longtemps sur ce ton ; le dialogue fut vif et animé. Vous savez comment il se termina ; passons à un autre tableau.

L'ÉPREUVE.

Le maréchal, naturellement inquiet sur l'opinion que ses filles avaient de lui, résolut de fixer ses doutes à cet égard. Il entra donc chez elles.

« Bonjour, mes enfants, leur dit-il très-agréablement.

— Bonjour, papa, répondit Rose, celle des deux qui avait la repartie la plus vive.

— Je n'ai pu vous voir... hier, j'ai été occupé... par des affaires... des choses... des machines... Enfin vous ne m'en voulez pas de n'être pas venu ?

— Au contraire, papa, dit Blanche en baissant les yeux.

— Charmants enfants ! pensa le père; elles ont trop d'esprit pour leur

âge! » Et sa figure prit une expression si frappante, que Rose et Blanche, effrayées, épouvantées, cédant à un mouvement irréfléchi, se jetèrent à son cou et le couvrirent de larmes.



Vaines craintes, faux doutes, lettres anonymes, tout fut oublié; le maréchal était le plus heureux des hommes, mais comme il n'en était pas le plus éloquent, les expressions lui manquèrent... Palpitant, égaré, pleurant, riant, il s'écria :

« Oh! oh! que ça fait plaisir... Ah! nom d'un petit bonhomme! que ça fait plaisir!... Ah! ah! fichtre! ça fait bien plaisir! »

Une sorte de soupir rauque, oppressé, qu'on entendit à la porte entr'ouverte, fit retourner tout le monde... c'était Rabat-Joie qui pleurait d'attendrissement, et Dagobert qui avalait ses larmes (pas celles de son chien).

« Maréchal, dit le vieux grognard, n'avais-je pas raison quand je vous disais : Frappe, mais écoute!

— Passons l'éponge sur les faits antérieurs, dit le maréchal repentant, embrasse mes enfants et n'en parlons plus. »

Dagobert les prit dans ses bras, et tandis qu'il les embrassait, son chien, se dressant sur les pattes de derrière, appuyait familièrement ses pattes de devant sur le dos de son maître.

« A bas! Rabat-Joie, s'écria Dagobert, ménage ma sensibilité... en cet endroit. . . . .

A peu près au moment où ces choses se passaient à Paris, il s'en passait d'autres ailleurs...

SAINT JEAN LE DÉCAPITÉ.

Au beau milieu d'une forêt de sapins s'élèvent les ruines d'une abbaye; au milieu de ces ruines s'élève une statue.

Cette statue est étrange... elle représente un homme décapité.—Cet homme tient un plat. — Sur ce plat est une tête. — Cette tête est la sienne.

Il la regarde avec émotion.

C'est peut-être ce grand saint Denis qui eut, dit-on, la tête tranchée, et qui la porta pendant deux lieues, l'embrassant tous les dix pas.

Non, c'est saint Jean, martyr, guillotiné longtemps avant l'invention du docteur Guillotin.

Permettez-moi de sauter par-dessus les branches de pins agitées par la brise, — par-dessus les nuages cuivrés qui se réflètent dans l'onde d'un

pur ruisseau, — par-dessus le ruisseau, — par-dessus la futaie, — par-dessus les profondeurs inouïes de la description : j'ai hâte d'arriver, car je n'ai pas reçu cent mille francs pour vous tenir le bec dans l'eau...

Soudain, à travers la pénombre formée par la futaie en question, apparaît dans le clair-obscur la silhouette d'une femme !



Cette femme est pâle, triste, éreintée... elle voyage à pied depuis dix-huit cents ans. On serait fatigué à moins !

Pour la première fois elle ressent un peu de lassitude... Tudieu ! quel jarret !

Ses pieds sont endoloris... Elle a soif et se précipite à genoux pour boire dans le clair ruisseau.

Mais, oubliant la soif qui la dévore, elle pousse un cri... un cri de joie profonde, immense...

Elle vient de voir qu'elle a vieilli... dix-huit cents ans ont suffi pour blanchir ses cheveux... Elle a atteint la maturité de l'âge... Déjà!

Alors elle se redresse, ses yeux s'arrêtent sur la statue de saint Jean... elle le reconnaît, l'artiste l'a fait ressemblant. Saint Jean lui dit bonjour.

Ils se connaissent donc? — Parbleu! c'est elle qui le fit occire. — C'est Hérodiade, la juive errante!

LE CALVAIRE.

Au sommet d'une montagne, ardue, rocailleuse, s'élève un calvaire.

Le grand Christ se détache en blanc sur les nuages noir-bleu qui deviennent violet-sombre en se dégradant vers l'horizon rouge de sang.

Un voyageur gravit cette montagne.

Ce voyageur, c'est le cordonnier de Jérusalem... Vous savez son his-



toire ?.. Il dit au Christ, qui désirait s'arrêter à sa porte : « Marche !... marche !... marche !... »

Jésus, la bonté même,
Lui dit en soupirant :
« Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans ;
Le dernier jugement
Finira ton tourment. »

Son tourment va finir... et le roman aussi... Dieu est miséricordieux; il a pris en pitié le pauvre Juif errant et les infortunés qui le lisent.

Merci, mon Dieu ! pour lui et pour nous...

Mais... fichtre... j'y songe... le dernier jugement qui va finir son tourment ne fait guère mon affaire. Je ne suis pas tout à fait prêt...—Et vous?...

Bah ! le bon Dieu permettra bien à M. Sue d'achever son dixième volume, et, au train des feuilletons, nous avons le temps de nous convertir !

C'est toujours six mois de gagné ! Amusons-nous donc, et après nous la fin du monde...

En attendant, voici la fin du IXe volume.



DIXIÈME PARTIE.

DIXIÈME PARTIE.

NOUVELLES ROUERIES ET RONDINERIES.

Jusqu'à présent j'avoue, à ma honte si vous voulez, que je n'avais pas été suffisamment attendri lorsqu'en lisant des contes de fées, j'arrivais au passage où une malheureuse jeune princesse, enfermée dans une tour plus ou moins obscure, est condamnée à dévider chaque jour un immense écheveau de soie embrouillé par la béquille d'une méchante fée Carabosse.

Aujourd'hui que je suis chargé de vous débrouiller en peu de mots les vingt chapitres du dixième volume du *Juif errant*, je suis cent fois plus embarrassé que n'importe quelle princesse de Perrault.

Quelle fée Carabosse que M. Eugène Sue, et quelle béquille que sa plume !

Je vais vous narrer la chose le mieux qu'il me sera possible, et si vous n'êtes pas content, allez vous plaindre au bureau du *Constitutionnel*.

Nous trouvons d'abord Rondin occupé, chez la princesse de St-Dizier, à chercher un tas de roueries nouvelles pour perdre ses ennemis, c'est-à-dire pour les *désintéresser dans la question de l'héritage*, comme il le dit avec

une élégance de langage qui le fait traiter par la princesse de *saint Chrysostôme bouche d'or.*



La première détermination que prend Rondin, c'est d'aller se présenter chez le maréchal où il est facilement introduit, grâce à Jocrisse.



Mais Jocrisse reçoit immédiatement son compte de la main de Dagobert pour avoir eu la bêtise d'ouvrir la porte à Rondin.

A la place de Dagobert, vous auriez peut-être eu l'idée de flanquer Rondin lui-même à la porte au lieu de vous en prendre au domestique; mais les grenadiers de la vieille garde ne font rien comme les simples pékins.

Voilà donc Jocrise dehors et Dagobert dedans. Très-bien.

Une fois dans le salon où se tiennent Rose et Blanche, Rondin leur annonce que monsieur leur père se porte très-bien, mais que leur gouvernante, Mlle Augustine, qu'on leur avait dit souffrir depuis quelque temps d'une simple fluxion, ce qui fait qu'on ne leur permettait pas d'entrer dans sa chambre, est bien malade, bien malade, et dans un hôpital consacré aux cholériques.

Sensation vive et prolongée. Tableau!



Dagobert a beau vouloir tourner la chose en plaisanterie pour empêcher les deux sœurs de s'affliger outre mesure, cet infernal Rondin revient sans cesse sur ce sujet, parce que là encore il espère avoir trouvé le *joint*, suivant sa belle expression.

En insistant ainsi sur le choléra de Mlle Augustine, ce scélérat de Rondin avait sa petite idée que la princesse de Saint-Dizier était chargée de

venir développer encore l'instant d'après, avec une éloquence moins grande toutefois que celle de Rondin bouche d'or.

Rondin se disait que ces petites filles à qui leur papa, en quittant Paris, avait bien expressément recommandé de ne pas sortir de la maison, ne manqueraient pas de demander à aller voir leur gouvernante malade.

Rose et Blanche tenaient même d'autant plus à se dévouer pour soigner Mlle Augustine, qu'elles la connaissaient depuis... quelques jours seulement.

Ah! si elles avaient connu davantage Mlle Augustine, il est probable qu'elles se seraient moins occupées d'elle et de ses coliques.

Voilà comme sont toutes les véritables héroïnes... de roman!

Aussi les deux sœurs se mettent-elles à faire des cajoleries à Dagobert pour qu'il leur permette d'aller voir la cholérique.

Dagobert, comme de juste, ne cède pas à ce caprice; il permettrait plutôt à ses pupilles d'aller au bal Musard, où les jeunes filles sages courent de si grands dangers.

Il est vrai qu'on n'y rencontre jamais de jeunes filles sages.

A peine Rondin est-il sorti et a-t-il jeté dans l'esprit des deux sœurs cette fatale idée d'aller visiter Mlle Augustine, que nous voyons arriver une dame



de charité qui, sous le prétexte de recevoir des offrandes, vient donner des conseils.

Et quels conseils! toujours d'aller soigner les malheureux qui sont atteints

du choléra; il est vrai que cette dame de charité n'est rien autre que la princesse de Saint-Dizier.

Pour comble de bonheur, Dagobert est forcé de sortir un instant pour un motif que ne nous indique pas suffisamment l'auteur, et la princesse, restée seule avec les jeunes filles, les prêche de telle sorte qu'elles se regarderaient comme les dernières des dernières si elles n'allaient pas aussitôt porter des consolations et des cataplasmes à cette excellente Mlle Augustine; et, sous prétexte de faire leur devoir, elles désobéissent à leur papa.

A L'HOPITAL.

Comme personne ne nous a défendu d'entrer dans un hôpital, nous aurons beaucoup moins de plaisir à y pénétrer ; mais n'importe ! entrons toujours, nous y trouverons des visages de connaissance.

Le premier personnage que nous trouvons dans cet établissement spécialement consacré aux *cholériques*, c'est un *enragé*, et quel enragé ! Barrock, ce dompteur d'animaux féroces. Cet homme qui se moquait des lions et des tigres a fini par succomber à la simple morsure d'un chameau, lequel, à la vérité, était hydrophobe.

Depuis cet instant fatal, Barrock remplit l'hôpital de ses cris aussi rauques qu'incommodants ; nuit et jour il trouble le repos de tous les autres malades qui naturellement enragent après lui.

Ce n'est pas assez pour Rose et Blanche de voir des cholériques, il faut encore qu'elles tombent précisément sur cet affreux Barrock, et, vu leurs

sentiments de charité, nous nous étonnons qu'elles ne se soient pas immédiatement offertes pour essayer d'aller lui mettre la camisole de force.

Le fait est qu'elles ne se présentèrent pas pour remplir cette mission philanthropique, et qu'elles se contentèrent d'éprouver une affreuse peur qui dut influer sur leur moral et aussi un peu sur leur physique, ce qui rentrait parfaitement dans les prévisions de ce satané Rondin; car rien ne pousse à la colique et par suite au choléra comme la venette.

Et ces pauvres petites Rose et Blanche en eurent une si violente qu'elles en devinrent jaunes.

Imaginez-vous que, dès leur entrée dans l'établissement, elles faillirent



être dévorées par Barrock, qui à force de montrer des bêtes féroces, était tourné lui-même au loup, au chacal, à l'hyène, au rhinocéros.

Après avoir rompu ses liens, l'hydrophobe Barrock se promenait dans tout l'hôpital sans la moindre soif, mais en ayant, à ce qu'il paraît, une

fringale bien caractérisée, car il mordait sur tout ce qu'il voyait : sur les rideaux, les tables et les bâtons de chaises.

Du reste, son costume n'était pas moins débraillé que sa conduite, car il n'était vêtu que d'un drap de lit, costume ordinaire de tous les hydrophobes qui quittent leur camisole... de force.

On ne savait comment enchaîner ce personnage dangereux, lorsqu'un homme se dévoua et entreprit de se rendre maître de ce tigre sans la moindre barre de fer rouge.



Ce héros, vous l'avez deviné, c'est Gabriel qui se met à boxer avec Barrock, comme s'il était un des élèves de M. Lacour ou du prince Rodolphe.

Il parvient donc à sauver la vie aux deux jeunes sœurs qui allaient être croquées par Barrock, mais ce ne fut pas sans être quelque peu mordillé partout par l'hydrophobe.

Montrant toujours le même admirable courage, Gabriel se cautérisa immédiatement lui-même tout le corps, puis il ne fut plus question de rien.

Dans ces moments difficiles, il suffit d'avoir du sang-froid et un fer chaud.

Le coup de Barrock fut donc manqué, car je ne serais pas surpris que ce gaillard de jésuite se fût inoculé l'hydrophobie, rien que pour avoir ensuite la satisfaction de mordre les filles du maréchal Simon. Ma portière partage mon opinion, vous êtes libre d'en avoir une autre.

Quoi qu'il en soit, voilà Barrock enchaîné et se décidant à mourir au milieu des rugissements, fin bien digne d'un montreur de bêtes féroces.

Pourquoi ne s'était-il pas uniquement voué à l'éducation des lapins? aurait eu beaucoup moins de désagréments, et il s'en serait fait trois mille livres de rente, ainsi que l'enseigne le fameux volume que l'on voit sur tous les quais de Paris.

Après cette scène fort vive, éprouvant le besoin de se remettre un peu, les deux sœurs résolurent d'entrer dans la grande salle de l'hôpital afin de voir mourir des cholériques ; c'est un divertissement comme un autre, mais je ne tiendrais pas beaucoup à me blaser sur celui-là.

Il est vrai que Rose et Blanche n'entrent pas dans cette fameuse salle comme vous et moi pourrions le faire si nous y arrivions simultanément. Nous prendrions la même porte, n'est-ce pas ? Eh bien ! les deux sœurs imaginent, au contraire, de faire leur entrée par deux portes opposées pour arriver à se rencontrer au milieu de l'établissement.

A peine furent-elles en présence l'une de l'autre, que les deux jumelles, venant à se regarder, s'écrièrent tout à coup :

« Ah ! ma sœur, que tu as l'œil cerné ! »



Puis, dès qu'elles eurent proféré ces mots, les deux infortunées, qui avaient parlé de leur œil, le tournèrent complétement.

Rose et Blanche venaient de succomber à une attaque de choléra foudroyante.

Il n'est pas un abonné du *Constitutionnel* qui n'ait octroyé une larme à leur mémoire.



Ce que Rondin avait espéré s'était réalisé, et l'héritage Rennepont se trouvait encore débarrassé de deux aspirants, et Rondin, ce gueux, ce scélérat, ce sacripant de Rondin dont tous les projets réussissent, est plus que jamais à se frotter ses vilaines mains. A lui les deux cents millions, à lui les épaulettes de général des jésuites, à lui le trône pontifical, à lui tout enfin, quand il aura encore fait disparaître les deux seuls héritiers Rennepont qui existent aujourd'hui, et c'est la moindre des choses maintenant, surtout puisque l'un des personnages est le prince d'Inde qui donne avec tant d'impétuosité et de jobarderie dans tous les panneaux qu'on veut bien lui tendre.

L'ami Farina aidant, l'affaire marchera toute seule, car vous n'ignorez pas que Djelma, cet excellent jeune homme, n'a pu résister à la tentation de faire de Farina son ami le plus intime, du jour où il a appris que ce gueux voulait l'assassiner.



Ça vous étonne! mais, pour notre compte, nous nous y attendions; cette générosité devait être le plus bel apanage d'un prince véritablement d'Inde!

UNE SCÈNE DE FAMILLE.

Un beau matin, la princesse, piquée par je ne sais quelle mouche, éprouva le besoin d'aller faire une scène à Mlle Carotteville, dont le bonheur lui agaçait les nerfs !

Ce jour, Mlle Carotteville était encore plus ravissante que de coutume. Sa toilette avait un certain chic oriental, et pour plaire à Djelma, à son idolâtré, elle fumait ni plus ni moins qu'un tambour de la garde nationale ou qu'une femme de lettres.

« Ma belle, lui dit la tante, je viens vous apprendre une chose : c'est qu'à partir de demain en huit, vous serez mise en interdiction.

— Qué que ça me fait... j'aime Djelma !

— Vous n'aurez plus un sou pour acheter des fanfreluches, des guipures et du tabac caporal !



« Je m'en moque... Djelma m'aime !... »

Voyant que cette nouvelle d'interdiction ne produit aucun effet sur Mlle Carotteville, la princesse s'en retourne elle-même toute interdite, en laissant sa chatte de nièce faire une foule de mamours avec son beau prince si indien qu'il tourne même quelque peu au chinois.

Il est vrai qu'avant de partir, la jésuitesse, digne élève de Basile et de Rondin, lance une bonne petite calomnie qui produit son effet sur le jeune homme d'Inde.

La princesse demande à sa nièce des nouvelles de son premier amant, le bel Agricol, que l'on a surpris un jour caché sous son lit, — c'est-à-dire sous le lit de la demoiselle. N'équivoquons pas.

En entendant parler de ce serrurier, Djelma sortit des gonds ; et *sa lèvre supérieure se releva par une sorte de rictus sauvage,* — pour nous servir de la belle expression du *Constitutionnel;* de plus il éprouva une *commotion fulgurante,*— ce qui veut dire en langage vulgaire qu'il fut horriblement vexé.

« La clef de ce mystère !... la clef de ce serrurier, » s'écria le prince.

Mais Mlle Carotteville, avec cet aplomb des femmes innocentes et des lorettes surprises en flagrant délit, se contenta de répondre :

« Arthur..., non, Djelma, Djelma, comment pouvez-vous me soupçonner?... Ah! que vous m'affligez, ah! que vous m'affligez! »

Satisfait de cette explication, le prince rougit de sa folle jalousie, et pense qu'effectivement pour s'imaginer qu'on a pour rival un serrurier ou un forgeron, il faut avoir reçu un fier coup de marteau; — puis, demandant pardon à sa houri, il se met plus que jamais à mirer ses yeux dans ses yeux, ainsi que le recommandent Mahomet et Mlle Loïsa Puget.



Une fois rentré chez lui, le prince d'Inde, qui se propose de dormir bien tranquillement sur les deux oreilles que lui a départies la nature, est derechef cauchemardé par le souvenir de ce serrurier fatal, attendu que Farina éveille de nouveau sa jalousie et le conduit les yeux bandés dans une sorte

de maison borgne où il doit voir des choses qui le feront rougir, que dis-je? qui le feront même rugir!



Effectivement, à peine Djelma est-il entré dans une sorte d'armoire, qu'il voit arriver dans une pièce éclairée d'un jour mystérieux deux singulières silhouettes.

PREMIÈRE SILHOUETTE. — Agricol.

— Premier rugissement de Djelma.

DEUXIÈME *dito*. — Mlle Carotteville.

— Deuxième *dito*. »

Puis, sans prendre le temps de considérer plus attentivement ces espèces d'ombres chinoises, Djelma fait une scène terrible comme on n'en vit jamais chez le sieur Séraphin.

Il s'élance sur les deux ombres et se met à les poignarder avec une satisfaction complétement orientale.

Puis, quand le divertissement fut terminé, Farina ne laissa pas le temps à son bourgeois de contempler la figure de ses victimes, et il l'emmena horriblement hébété.



Cet hébétement augmenta encore, lorsque, rentré chez lui, Djelma trouva qui, rencontra qui, rencontra quoi ?

Mlle Carotteville en parfaite santé, la même Carotteville qu'il venait de larder à mort.

Ce mystère infernal était encore un tour de Rondin qui, à l'instar de ce qui s'était pratiqué jadis dans l'histoire du *Collier de la Reine*, avait fait figurer une fausse Mlle Carotteville. Quant à l'infortuné Agricol, il a été chouriné pour de bon.

Mais, rassurez-vous, il n'en est pas mort.

Apprenant que son prince idolâtré est désormais susceptible d'être empoigné par les gendarmes pour cause de *chourinage*, Mlle Carotteville se

décide à mourir avec lui. Ils avaient donc un poison, mais d'un effet lent et qui leur permet de se marier à la face du ciel... de lit; notre vertueuse



plume, non plus que le crayon pudibond de Cham n'ont pu se résoudre à décrire l'agonie asiatique de ce couple oriental; c'est là un double décès qui fera époque dans les annales du *Constitutionnel*, et lorsqu'il a lu ce fameux chapitre, M. Véron, pour cacher sa rougeur, a fait disparaître tout son visage dans sa cravate gigantesque.

Le fait est que depuis que le monde est monde, que les romans sont romans, et que le *Constitutionnel* est *Constitutionnel*, jamais on n'avait vu de personnages mourir de la sorte. Enfin, le fait est qu'ils sont morts, puisque leurs belles âmes sont remontées, à ce que nous assure l'auteur, vers

ce dieu adorable qui est tout amour. Seulement dans leur voyage aérien, au lieu d'anges vulgaires, elles ont eu pour escorte de charmants Cupidons.



C'est un peu rococo, si vous voulez, mais, même dans ses plus grands écarts, le *Constitutionnel* a toujours conservé une teinte de la saine littérature classique de M. de Chompré.

En tout cas cette mort, bien qu'elle n'ait pas été prévue avec tous ses détails sur le programme de Rondin, sert merveilleusement ses projets, car



voilà encore deux héritiers Rennepont complétement désintéressés dans la fameuse question de l'héritage.

A JÉSUITE JÉSUITE ET DEMI.

Pendant que le maigre Rondin dresse une foule de batteries, voici qu'arrive de Rome un personnage chargé d'être le Socius de l'ex-Socius de d'Aigrigny.

Ce nouveau jésuite qui apparaît sur l'horizon du *Constitutionnel* est rond comme une boule, ne possède qu'un œil, mais en revanche s'appelle *Cabocchini.*

Dès son entrée, ce révérend se jette au cou de Rondin, qu'il étrangle de caresses, tellement il est heureux d'avoir été désigné pour être le Socius d'un père aussi vénérable que Rondin, et il s'écrie en propres termes avec cet accent gascon qui, selon M. Eugène Sue, est le propre des *zézouites rou-*

mains! enfin, ze la vois cette zouparbe loumiare de noutre sainte coumpagnie, ze pouis la zarrer contre mon cur!... Si... si... encoure, encoure!



Tout en cherchant à se débarrasser de ce monsieur qui tenait tant à le *sarrer contre son cur,* Rondin se disait : « Toi, boulo, tu m'as l'air de vouloir faire le finot... mais tu n'as qu'un œil, et ça ne te suffira pas pour me surveiller : ce n'est que dans le royaume des aveugles que les borgnes sont rois. »

Parole d'honneur! ce calembour n'est pas de nous, il est de Rondin en personne; quel satané farceur que ce Rondin!

Pendant que Rondin s'escrime ainsi à faire de l'esprit, l'abbé d'Aigrigny ferraille d'une bien autre manière. Le maréchal Simon est venu le trouver, et, après l'avoir asticoté avec ses bottes à l'écuyère, il le force à dégainer en lui prouvant que du moment où l'un est maréchal et où l'autre est quasi-général des jésuites, la partie est parfaitement égale, et que personne ne

peut y trouver à redire, pas même M. Dupin. Au bout de quelques minutes, les deux enragés duellistes étaient étendus sur le carreau, et le roman de



M. Eugène Sue se trouvait encore privé de deux de ses plus intéressants personnages !

Donnons deux larmes à leur mémoire, nous ne pouvons pas faire moins, — mais il serait ridicule de faire plus.



Que va dire cet infortuné Dagobert quand il apprendra qu'il est orphelin de son général ! Pauvre Dagobert, il s'en arrachera son bonnet à poil de désespoir.

Il est vrai que pour se consoler il aura probablement les deux cent millions Rennepont, car du train dont vont les décès, lui seul restera vivant au 1er juin, jour définitif de la casse de la grande tirelire.

LE GRAND JOUR.

Ce fameux 1[er] juin à l'aide duquel le *Constitutionnel* faisait tous ses renouvellements depuis quinze mois est enfin arrivé.

Mais avant que Rondin ne prenne le chemin de la rue Saint-François, le père Cabocchini va trouver son co-jésuite Farina, et lui montrant pour



signe de ralliement une croix brisée, lui donne une instruction secrète au nom de leur général. Farina, dont la réputation pour composer différentes

eaux de senteur est arrivée jusqu'à Rome, reçoit l'ordre d'employer tous ses petits talents en faveur de Rondin, et de lui offrir au bout d'un goupillon un certain parfum qui l'entête à perpétuité.

Voilà le motif chimique pour lequel le père Cabocchini a fait le voyage de Rome à Paris. Frotte-toi les mains Rondin, jouis de ton reste, tout à l'heure tu te frotteras le ventre.



Ah! tu voulais être général des jésuites! ah! tu voulais être pape: — plus souvent! Tu avais beau manger des radis noirs pour ne pas éveiller de soupçons, l'on a fini par découvrir ton gigantesque appétit.

Quant à Farina, je n'ai pas besoin de vous dire s'il accepte avec enthousiasme cette mission de confiance. Ce gaillard-là empoisonne par amour de l'art; s'il n'avait pas été homme de confiance des jésuites, il aurait été capable de s'établir restaurateur à 32 sous.

Rondin, seul héritier Rennepont, se rend enfin chez le vieux juif Samuel, suivi du père Cabocchini.

« Voici la succession, dit le vieux Samuel à Rondin; elle est renfermée dans cette cassette de fer ciselée à jour, et vous remarquerez que ces deux

cents millions se composent de valeurs excellentes : pas une action de Saint-Bérain, pas un coupon de chemin de fer. Eh bien! suivant la volonté du



testateur, tous ces millions vont s'en aller en fumée; jamais on n'aura vu pareil feu de joie! »

Effectivement, tout cet amas de papier joseph brûle ni plus ni moins que si ce n'était qu'une simple allumette formée d'un fragment de numéro du *Constitutionnel!*

Rondin était stupéfait, et le père Cabocchini ne pouvait en croire son œil.

« A la garde! au pompier!... finit pourtant par crier Rondin d'une voix étouffée.

— Il n'y a pas de pompier qui tienne, dit le père Samuel, M. de Rennepont a, dans le cas où le *Constitutionnel* tuerait toute sa postérité, ordonné alors que sa succession fût flambée. »

Puis, comme si cette première émotion ne suffisait pas, le vieux Samuel tira un rideau qui cachait un salon de Curtius au naturel... C'étaient les

corps de toutes les victimes de Rondin conservés par M. Gannal, seul médecin qui sache réellement conserver ses malades.



Un dernier cadavre va s'étendre à côté des six autres. C'est celui de Rondin, qui meurt par suite du goupillon de Farina !

M. Gannal, appelé trop tard, cette fois, ne put même pas l'embaumer. C'est une perte pour le salon de Curtius du *Constitutionnel.*

Tout ce qu'on pourra faire, ce sera de montrer aux souscripteurs qui prennent un abonnement d'un an le vieux chapeau et la redingote crasseuse de Rondin, plus un fragment du radis noir qui avait servi à son dernier déjeuner.

Curieuse *exhibition!* comme on dit en Angleterre.

Quant aux abonnés de trois mois, on ne leur montrera que le vieux parapluie de Rondin.

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'INTÉRESSANTE FAMILLE DAGOBERT.

Quatre ans après tous ces événements, bien que personne n'éprouvât le moindre besoin d'entendre parler de la famille Dagobert, l'abbé Gabriel ne



put résister à la tentation de prendre la plume pour décrire tout ce qu'il voyait de la fenêtre de sa cure du petit village de Saint-Aubin, en Sologne,

cure où il avait été nommé probablement par l'abbé Châtel, primat des Gaules françaises en général et de Clichy-la-Garenne en particulier.

Gabriel nous apprend que de ladite fenêtre on aperçoit Dagobert sur un banc, rêvant à son maréchal et parlant politique avec le fils d'Agricol âgé de trois ans. La mère Dagobert ravaude des bas bleus en chantant les vêpres, Agricol cultive son champ suivant les préceptes du journal des *Connaissances utiles*, et la Mayeux fait la pot-bouille en compagnie d'Angèle, la femme légitime d'Agricol.

Ils vivront tous longtemps, heureux, et auront beaucoup d'enfants.

Quant au Juif errant, il est définitivement mort le même soir que Mme Hérodiade.



Ainsi les bourgeois de Bruxelles en Brabant qui prétendraient désormais avoir vu passer cet homme très-barbu se livreraient à une colle, et le *Constitutionnel* se trouverait dans la dure nécessité de leur donner le démenti le plus formel.

Ce Juif errant belge ne serait pas le véritable, ce ne serait qu'une déplorable contrefaçon.

CONCLUSION.

Notre tâche est accomplie, notre œuvre est achevée, et comme M. Eugène Sue nous éprouvons le besoin de nous essuyer le front.

Saperlotte on n'écrit pas dix numéros du *Charivari* sur le Juif errant sans que la plume ne finisse par éprouver un éreintement général; on a beau avoir une plume Perry, l'écrivain qui la tient n'est pas de fer!

Mais nous avons été soutenu dans notre travail par les suffrages de Cham... — Prononcez *Cam*. — Ça nous a suffi, — et, chose singulière, c'est aussi de M. Cam... P... que M. Eugène Sue a obtenu les encouragements les plus flatteurs.

Nous n'oublions pas, dans notre gratitude, les amis de Suisse qui nous ont envoyé, comme la plus digne récompense de notre beau travail littéraire, une si remarquable pendule à boudins.

Notre ami Cham a parfaitement compris la moralité de notre œuvre littéraire, et c'est même ce qui l'a engagé à se vouer à l'illustration de notre travail, bien que ces dessins le détournassent d'autres occupations non moins graves, puisqu'il est chargé en ce moment, de concert avec M. Ingres, de décorer le plafond et les murailles d'un des principaux monuments de Paris.

S'il était quelque lecteur qui ait moins bien compris la moralité de nos dix numéros, ce qui ne ferait pas honneur à son intelligence, nous lui ferons observer, à cet abonné, digne de l'être au *Constitutionnel*, que dans

tout notre travail nous nous sommes proposé deux choses : 1° *la réhabilitation des rousses;* — 2° *la glorification des bossues.*

Comme accessoire, nous avons prouvé en passant que les jésuites sont tous des gueux qui vivent de radis noirs, que les garçons serruriers possèdent en général d'énormes dispositions pour la poésie, et que les directeurs de manufactures sont enclins à mourir crétins.

Mais tous ces personnages s'éclipsent complétement devant les deux admirables types de la belle rousse et de la bonne bossue.

Aussi espérons-nous que désormais les demoiselles assez heureuses pour réunir les doubles qualités de Mlle Carotteville et de la Mayeux trouveront à se marier très-avantageusement et sans la moindre assistance de M. de Wilhaume ou de Mme de Saint-Marc, agents matrimoniaux brevetés par le gouvernement, mais sans garantie.

Pour arriver à ce résultat, nous avons été obligé, conjointement avec M. Eugène Sue, de faire périr de mort plus ou moins violente environ soixante-quinze personnes, dont un cheval, deux caniches, une panthère et une foule de serins.

Mais, comme dit Bilboquet, notre maître à tous : « *Il le fââlait, il le fââlait!!!* »

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans toute cette affaire, c'est que M. Eugène



Sue, en ensevelissant tant de personnages, a, par mégarde, enterré sa propre réputation !

FIN.

